

MAURICE  
RAY

# s'aimer

L'AMOUR ET LA VIE CONJUGALE À LA LUMIÈRE DE L'ÉVANGILE

La triste réalité, c'est qu'on ne sait plus s'aimer. Mais la vérité de Dieu, c'est qu'on peut apprendre à s'aimer en Jésus-Christ, à s'aimer dans le plein sens du mot, malgré toutes les difficultés. Retrouver ensemble le chemin de la victoire sur la voie de l'amour où tant d'époux et d'épouses connaissent de douloureuses défaites, tel est très simplement le but de ces pages.

Elles ont été rédigées par un pasteur qui, par son ministère, a pénétré au cœur de problèmes familiaux, dans lesquels la plupart des hommes se débattent sans en voir la solution.

C'est ici la cinquième édition de ce livre, traduit également en allemand et en espagnol. Ce fait souligne la mission utile de cet ouvrage qui, en effet, apporte une réponse concrète aux problèmes de la vie conjugale.

---



## Avant-propos

*Parler d'amour !*

*Alors qu'il n'est pas de thème plus rabâché !*

*Si encore c'était pour ajouter une page inédite à tout ce que les romans ont déjà conté !*

*Si encore ma verve était celle d'un poète ! mais non.*

*La fiction romanesque me distrait ; je prends un vif intérêt aux mille variations dont elle est capable, mais je ne suis pas romancier.*

*Quant à la poésie... ? Les muses n'ont jamais goûté ma compagnie. Je sais m'émouvoir à l'écoute des pages inspirées... à condition que la plume des autres les aient écrites.*

*Donc, ni romancier, ni poète.*

*Y a-t-il une autre manière de parler de l'amour ? Je me garderai bien d'oublier les chansonniers. Chaque siècle en a produit. Dans le nôtre, ils foisonnent. Disques, radio, télévision, autant d'occasions qu'ils ont de se faire entendre. Au point qu'on est las de les écouter. Cette lassitude tient moins à la multiplicité des chansons qu'à la trop fréquente vanité et de leurs paroles et de leur musique. C'est dommage pour les bons chansonniers. Car il en existe. Mais je le dis d'emblée, leur art n'est pas le mien.*

*— Alors, à quel titre écrivez-vous ?*

*— Au titre d'amant, tout simplement. C'est-à-dire, au premier sens de ce mot, en homme qui a de l'amour pour*

sa femme. Mais il est nécessaire de préciser, et le sens, et la portée de cette intention.

Une certaine sagesse nous a déjà appris que les expériences ne sont utiles à personne sinon à ceux qui les ont faites. Et encore ne se laissent-ils pas toujours enseigner par elles. Je me garderai donc ici de faire état d'événements et de circonstances personnelles. Quand même la pudeur est une vertu peu prônée aujourd'hui, je lui ferai une place de choix et ne donnerai pas à ma pensée liberté d'emprunter le chemin de la confession.

Cependant, je n'ai pas à cacher mon titre d'époux.

Il est là pour conférer à ma parole une certaine autorité. Non sans raison, on reste souvent sceptique devant les grandes théories sur l'éducation que nous tiennent précisément ceux qui n'ont jamais eu d'enfants. De même, on pourrait s'inquiéter un peu qu'un célibataire en vienne à écrire un livre sur l'amour conjugal.

Mon titre d'époux est donc là aussi pour solliciter la confiance de mes lecteurs. J'y tiens d'autant plus qu'en écrivant les pages qui vont suivre, c'est à eux surtout que j'ai pensé.

En effet, au travers de ces pages, mes lecteurs retrouveront le chemin qu'ils ont eux-mêmes suivi et sur lequel — je l'espère du moins — ils se tiennent encore. Parler d'amour, c'est partir à la recherche et à la découverte. Car le véritable amour n'est pas un lieu dans lequel on s'installerait un jour; c'est un chemin; c'est une marche sur ce chemin. De jour en jour, cette marche nous réserve des joies à la fois renouvelées et nouvelles. Celui qui croirait être arrivé serait un égaré, ou un inconscient, à moins qu'il ne soit jamais parti.

On aime à revenir aux chemins qu'on a une fois parcourus. D'où l'intérêt que prendront ces pages aux yeux de beaucoup.

De plus, ce véritable amour, s'il a besoin de silence, s'il



goûte particulièrement la solitude, sait se réjouir de tout témoignage qui encouragerait les autres, qui les fortifierait ou plus simplement les éclairerait dans leur marche et leur en ferait découvrir les aspects peut-être ignorés. En un mot, le véritable amour se réjouit de tout ce qui enrichit l'amour des autres.

Or, ces lignes doivent précisément beaucoup aux autres, à ces milliers d'hommes et de femmes de tous âges, de toutes conditions, que mon ministère de pasteur, d'évangéliste, de responsable à Radio Suisse romande de l'émission « Le courrier du cœur », m'a donné d'approcher, d'écouter.

C'est un rare privilège que d'avoir à partager les souffrances et les joies de son prochain. Étonnerai-je quelqu'un si je dis que celles-ci sont toujours liées au problème de l'amour ? Enfant, il y a l'amour qu'on a ou qu'on n'a pas reçu. Et cela nous marque pour toute la vie. Adolescent, il y a celui qu'on a côtoyé, rencontré, mais aussi qu'on a ou n'a pas pu partager ; et cela a des conséquences infinies. Adulte enfin, il y a celui qu'on a pu donner ou recevoir, à moins qu'on l'ait gâché ou que les autres soient venus le piétiner jusqu'à le détruire.

Aussi bien, derrière ces lignes, mes lecteurs retrouveront-ils souvent leur propre visage. D'abord parce qu'ils retrouveront quelques-unes de leurs lettres.

Ensuite, parce que la faculté d'aimer étant le propre de l'homme, rien ne nous rend plus proche d'autrui que sa souffrance ou sa joie sur le plan de l'amour.

Je sais que les circonstances rapportées dans ce livre, les souffrances ou les joies qu'il évoque, pourraient occasionnellement flatter une curiosité malsaine ou ce goût pervers qu'on peut avoir à connaître par le détail les difficultés des autres. On court un certain risque à étaler ainsi une réalité où l'homme est vu dans sa plus grande misère. Car il n'est pas pire misère que cette lâcheté,

*cette méchanceté, cette souillure dans lesquels l'homme peut plonger, au nom de l'amour. On nous en fera reproche, d'autant plus que ce livre va être feuilleté par des jeunes dont plusieurs ne soupçonnaient pas tout ce que le mot « amour » pouvait recouvrir de vilenies et de souffrances.*

*Craindrait-on qu'ils en prennent connaissance trop tôt ?*

*Ce serait oublier qu'elle s'étale brutalement sous leurs yeux, qu'elle assiège leurs oreilles à chaque fois qu'il leur est donné de prêter attention aux bruits de ce monde ! Alors, s'ils en prenaient connaissance de bonne heure, mais cette fois avec un commentaire explicatif et sans le fatras de belles phrases mensongères ou d'oripeaux à prétention artistique dont une certaine littérature de roman, de théâtre ou de cinéma s'empresse de l'habiller, s'en porteront-ils plus mal ? Surtout si à la suite de cette prise de contact — un peu brutale je le veux bien — ils se laissent ensuite conduire à la découverte du véritable amour et des conditions requises pour le rencontrer !*

*Au reste, toute réalité truquée, falsifiée, artificiellement enjolivée, finit toujours par décevoir. Le toc n'est recherché que par ceux qui, consciemment, veulent fuir la réalité et se tromper eux-mêmes. Mais ne tarde pas à revenir la fulgurante vérité. Elle n'apparaît parfois que l'espace d'un instant. Il est toujours suffisamment long pour que nous puissions en prendre conscience.*

*C'est pourquoi, il me semble que ce petit livre trouvera écho dans le cœur de mes semblables. Puisse-t-il à sa manière, leur révéler l'amour de Dieu et, selon Sa sainte volonté, leur apprendre à mieux « s'aimer ».*



## *Chapitre premier*

# A la découverte de la réalité

De l'aveu de tous ceux qui ont autorité pour en parler — pasteurs, prêtres, médecins, sociologues, juristes, — jamais la crise du mariage, de la famille, donc de l'amour, n'a été plus grave. Il faudrait citer des statistiques, transcrire tel rapport, faire état de telle déclaration de spécialistes, souligner chiffres et constatations. Tout cela serait fort intéressant; mais en serions-nous plus avancés ?

Nous le savons bien, le verbe aimer n'a jamais été plus mal conjugué qu'aujourd'hui, et il n'est pas de mode, ni de temps, ni de personne où cette conjugaison ne connaisse des échecs nombreux, discrets ou retentissants. C'est à ce point que parler de crise de l'amour, c'est énoncer un lieu commun. Tel librettiste l'a dit, avec une amère ironie: « Plaisir d'amour ne dure qu'un instant, chagrin d'amour dure toute la vie. »

Mais l'homme ne s'en est pas tenu à ces seules constatations. Dans ce domaine comme dans d'autres, il a cherché des remèdes. Il a lutté avec toute sa sagesse et son ingéniosité. Il a voulu faire front.

A voir les résultats, nous pourrions épiloguer longtemps sur l'efficacité des remèdes proposés ! Mais là n'est pas notre intention.

Passant en revue les remèdes qu'une habile publicité met sans cesse sous nos yeux, disons simplement :

Si la crème de beauté peut contribuer au maintien de



la santé de notre peau, vous auriez tort de n'en pas faire usage.

Si un aspirateur ou une machine à laver peuvent seconder heureusement le travail de votre épouse, elle vous saura gré d'avoir utilisé vos économies à tel achat.

Si une brochure aux nombreuses illustrations vous renseigne de manière détaillée sur la manière de fonder un foyer sans faire des dettes, vous feriez peut-être bien de la lire.

A supposer que vos moyens vous le permettent, vous aurez tout avantage à choisir un appartement qui réponde aux besoins de votre famille et à vos goûts personnels.

Quand l'école inscrit à ses programmes des cours de coupe, de cuisine, d'économie domestique, elle travaille utilement à la fondation de foyers heureux.

Quand le jeune homme ou la jeune fille, conseillés par leurs parents ou tel éducateur, se laissent enseigner par tout ce que la science a mis à leur portée en d'innombrables brochures de psychologie du couple, d'éducation, voire de technique sexuelle, ils se préparent intelligemment à leur futur rôle d'époux et de parents. Cette précieuse documentation leur permettra souvent d'éviter de nombreux écueils.

Enfin, quand on recommande aux fiancés de passer une visite pré-nuptiale, on ne désire une fois de plus que faciliter leur union et mettre dans leur corbeille de noce le maximum de garanties et de sécurité.

Seulement, force nous est de reconnaître que la multiplicité des remèdes proposés, en dépit de leur valeur réelle et pleinement recommandable, n'a souvent rien empêché. Elle a ci ou là contenu, amenuisé, retardé les effets du mal qu'elle prétendait combattre; c'était parfois pour le laisser d'autant plus violemment s'affirmer ensuite. Et le nombre toujours grandissant de foyers aboutissant à un échec en est l'éloquente démonstration.

Les remèdes proposés seraient-ils inefficaces parce qu'ils ne touchent jamais qu'aux raisons extérieures, secondaires, de la crise constatée ?

Il serait facile de le prétendre, mais l'on pourrait nous demander aussitôt d'apporter les preuves de ces allégations ! Aussi bien convient-il de donner ici la parole aux trop nombreux témoins et victimes de cet amour tant prôné et si misérablement illustré.

La démonstration de faits que forme l'ensemble de ces témoignages écrits à l'heure du désarroi et de la souffrance sera certainement plus éloquente, plus convaincante, que la plus parfaite des démonstrations théoriques. En effet, à eux seuls, ces nombreux témoignages, si divers dans leurs circonstances et dans leur origine, si poignants aussi dans leur accent de sincérité, doivent non seulement émouvoir, mais encore susciter de salutaires réflexions. Peut-être aussi donneront-ils à beaucoup de ceux qui en prendront connaissance, volonté d'en finir une fois pour toutes avec ce jeu de souffrances, de larmes, de torture, de mort, qu'est devenu dans les mains de l'homme l'incomparable don de l'amour. Peut-être enfin les presseront-ils de goûter à toute la joie, toute la force vive, toute l'infinie richesse qu'apporte l'amour quand il est enraciné en Celui qui nous le révèle et nous le rend dans son intégrité.

Mais pour l'instant, avec sympathie, sans nous dérober devant le fardeau que cela pourrait devenir à nos propres épaules, sans fermer l'oreille s'il arrivait qu'une des paroles lues rejoigne nos circonstances et souligne vertement notre responsabilité, écoutons la déposition de ceux qui sont à la fois victimes, témoins et accusés. L'ordre dans lequel ils vont défiler et se faire entendre n'est là que pour faciliter ensuite notre commune réflexion.

Tous les témoignages qu'on va lire sont extraits d'un courrier qui, semaine après semaine, depuis quatre ans,



m'est adressé personnellement en vue de l'émission « Courrier du cœur », inscrite au programme d'hiver de Radio Lausanne. Ils sont rigoureusement authentiques. J'en ai fait disparaître tous les détails qui auraient pu trahir l'identité de leurs auteurs.

En m'écrivant, ils n'avaient pas prévu que leur lettre trouverait place dans un livre. Je ne le prévoyais pas non plus. Pour autant, je ne pense pas avoir trahi la confiance de mes correspondants. Ils savaient, en m'écrivant, que leur lettre pouvait être lue publiquement par le truchement du micro. Ils savaient aussi que je ne donnerais aucun détail qui révèle leur identité.

Dans le contexte des pages qui suivent, leurs lettres contribueront largement à ouvrir les yeux et les oreilles de tous ceux qui ne veulent pas voir ni entendre. Elles contribueront aussi à faire découvrir aux autres ce bonheur qu'eux-mêmes cherchaient. J'ose alors penser que mes correspondants, loin de m'en vouloir, se réjouiront de la liberté que j'ai prise d'user ainsi de leurs témoignages sans avoir demandé leur consentement.

#### IGNORANCE OU ÉGOÏSTE AVEUGLEMENT

Depuis dix ans que nous sommes mariés, je me suis chaque matin levée pour mon mari, même quand il prenait le train de 5 h. 30 (maintenant c'est 6 h. 15 chaque jour). J'avoue que je « rouspète » souvent car avec quatre gosses j'ai à faire, et le soir je ne suis jamais au lit avant 23 h. 30; il m'arrive de faire des journées de 18 ou 22 heures, sans avoir le temps de bavarder, je vous l'assure. Il suffit d'un rien et tout mon horaire est par terre. Or, à 12 h. 10 exactement le dîner doit être sur la table, l'appartement « au poil », la mère pomponnée et souriante, sinon j'entends le fatal : « Alors quoi, tu es dans les choux ce matin ? Je parie que tu t'es recouchée ! » Quand le père prononce cette phrase, j'ai chaque fois envie de pleurer ou de me fâcher.

Après le dîner je lis mon journal; cela a le don de l'irriter. Pourquoi ne pas faire la vaisselle immédiatement ? Il ne peut comprendre



que j'en ai plein les jambes et que je suis contente de m'asseoir un moment. Quand il part, je bavarde encore avec mes aînés, ou je joue, ou j'explique quelque chose, ensuite je vérifie qu'ils soient propres pour repartir en classe. Et me voilà en face de ma vaisselle. Et c'est le petit qui me harcèle : « C'est bientôt fini, mami ? » Je me dépêche ; un brin de toilette, il est 15 h., et nous voilà partis jusqu'au retour des grands. Goûter : 16 h. 30 ; 17 h. : les devoirs ; « mami, aide-moi, mami, explique le problème ». Mami doit être partout et surveiller le dernier. Quand tout est prêt à 18 h., c'est miracle. Et il faut encore entre temps faire le souper, car papa arrive à 18 h. 20 et meurt de faim.

19 h. Mami traîne un peu avec son café. Bébé est couché ; on envoie les grands se déshabiller. Chahut. Cris. Papa s'énerve : « Ne reste donc pas plantée sur ta chaise, va les mettre au lit ». Et maman y va, fait plier soigneusement les vêtements, surveille la toilette du soir. Enfin le No 3 est au lit. 19 h. 30, le No 2 suit de près, et 20 h. le grand est enfin couché ; bonne nuit, ouf !

Il faut encore faire la vaisselle du soir, puis se mettre au travail : raccommodages, repassage ou tricot. A 22 h. 30 le père rouspète : « Viendras-tu au lit ? » Mais quand l'ouvrage presse, il faut bien le terminer ; et que dire du vendredi, jour de lessive ? Et chaque jour il faut faire un petit coin à fond. C'est bien joli sur le papier un horaire, mais je vous le dis, il suffit d'une paille pour mettre tout par terre. Et ce qui m'agace le plus, c'est d'entendre mon mari dire partout : « Ma femme est un oiseau de nuit, elle ne veut jamais aller se coucher le soir ! »

Toute jeune j'ai pris l'habitude du travail, mais les distractions y étaient aussi. Par contre, mon mari ne peut souffrir que je sorte ; il me cherche noise chaque fois. Il m'a interdit le sport dès le début de notre mariage ; et les amies, car elles font perdre du temps. Maintenant, ça va un peu mieux ; il tolère une ou deux relations, mais pas trop souvent ; et surtout je ne dois pas rester les mains croisées, c'est inadmissible. Je prends évidemment sur mon sommeil pour lire un peu en cachette, car il a horreur de me voir perdre mon temps à la lecture. Et comme je ne travaille plus depuis la naissance du dernier — avant je bricolais à la maison — il voudrait maintenant que je me remette au travail pour aider un peu. Je le veux bien, ce serait pour moi l'occasion de sortir de mon univers un peu trop borné. Mais, me direz-vous : c'est un drôle d'égoïste ! Non, il travaille beaucoup, de tout son cœur, pour l'amélioration de notre standard de vie...

\*  
\* \*

Je suis mariée depuis une dizaine d'années. Nous avons un enfant qui est une grande joie pour moi.

Je travaille dans le commerce de mon mari; la besogne ne manque pas; j'y passe tout mon temps sauf deux après-midi par semaine que je consacre à mon enfant.

Alors, penserez-vous, de quoi vous plaignez-vous ? Eh bien ! m'y voilà. Cher Monsieur, j'ai un mari « célibataire » ! Je m'explique ! Un homme qui, malgré ses responsabilités commerciales et de famille, organise sa vie comme s'il était seul. Les sociétés, les comités, les amis, etc. ont de loin la première place avant tout. Je passe presque toutes mes soirées seule et quand, par hasard, il est à la maison, « Monsieur » est fatigué et se couche très tôt. Je me distrais très bien seule, la musique est pour moi un grand plaisir ainsi que tous les travaux d'aiguilles, mais à la longue cela est monotone et il me semble que le mal empire. J'ai essayé d'oublier ses aventures galantes (qu'il n'a pas eu la pudeur de me cacher), mais maintenant il devient impossible à vivre, il rentre quelquefois bien près de l'ivresse. Je suis de nature prompte et je n'ai pas toujours accepté sans rien dire et mes nerfs en ont pris un « bon coup ». Je prends quelques pastilles abrutissantes, mais si elles ont le pouvoir de faire dormir, elles n'arrangent cependant pas les choses.

J'ai essayé de raisonner mon mari, en lui parlant gentiment. Hélas ! il se moque de moi, me dit que je suis trop exigeante, que j'ai mauvais caractère et qu'il est libre de vivre comme il l'entend. J'ai demandé conseil à un avocat, mais ces gens-là parlent tout de suite de divorce, de tribunal, de jugement et de cela il n'en est pas question. Je n'entends pas traîner mes affaires devant des gens qui s'en moquent. J'ai toujours sauvé les apparences en me taisant, même devant ma famille. Je passe pour être une femme choyée et heureuse.

Je dois cependant le reconnaître, mon mari est un grand travailleur, il administre à la perfection ses affaires commerciales et j'ai pour lui une grande admiration. Nous nous sommes mariés jeunes et je pensais qu'avec les années cela changerait. Hélas ! cela n'en prend pas le chemin et je suis là, seule à chercher une issue. Certes, une femme de mon âge peut chercher des consolations masculines, et celles-là ne manquent pas; et quelquefois je me laisse aller à penser à ces choses et à cette double vie. Je ne suis pas meilleure qu'une autre et j'aurais du plaisir à entendre quelqu'un me parler gentiment, mais à ce petit jeu-là, qu'est-ce qu'il y a à gagner ? des larmes, probablement.



Heureusement j'ai mon enfant; mais les années passeront vite et il cherchera aussi ailleurs des distractions ce qui sera parfaitement normal et je serai plus seule que jamais...

\*  
\* \*

Vous n'êtes, heureusement pour vous, pas une femme. Vous ne pouvez pas savoir à quel point nous sommes sensibles, vulnérables et combien un homme peut nous détruire, physiquement et moralement, s'il le désire. Vous ignorez ce que la vie peut être désespérante, pour la femme qui a son travail chez elle et à laquelle chaque objet qu'elle touche rappelle son terrible souci. L'homme basoué s'évade dans son travail, dans des assemblées politiques. La femme est trop fidèle de nature, trop aimante pour s'en distraire une seconde.

Vous ne savez pas non plus ce que c'est que *vivre* avec un homme égoïste et sans cœur, et cela pendant des années. Des années qu'il emploie à vous écraser, à vous humilier, à vous tendre tous les pièges pour essayer de se débarrasser de vous. Vous ne pouvez savoir dans quel état de déchéance un tel homme peut vous mettre. Un dernier point. Vous parlez souvent de pardonner. Si ce n'était que ça ! Mais nous sommes toujours prêtes à pardonner, à repartir à zéro, à oublier le passé. Seulement voilà, ce n'est pas ce qu'on nous demande, au contraire. Un mari qui en aime une autre se moque des sentiments de sa femme, et tous ses actes ne tendent qu'à un but : s'en débarrasser.

Que c'est triste, tout ça, et combien les hommes sont cruels et ingrats !

\*  
\* \*

Mon mari est un homme honnête, travailleur, sérieux, mais je pourrais dire que son travail et sa *Tribune* suffisent à son bonheur; très connu de par son métier, très estimé par ceux avec lesquels il travaille, très aimable aussi, mais à la maison pour tout et pour rien, pour une petite maladresse ou un oubli, alors ce sont des cris et des énervements et des « j'en ai assez », etc., etc. Avec cela, ni émotif, ni sentimental, pas d'amis, n'aimant pas aller en visite ou recevoir.

Depuis plusieurs mois, je pense à cette situation et me sens horriblement seule. Je suis trop seule, cela devient pour moi une obsession. Et puis, il me semble que l'amour que j'avais pour mon époux n'a pas résisté à tant d'emportement et de cris. Tant de fois je me suis dit : allons, sois caressante, embrasse-le, etc., et j'essayais de remonter la

pente, puis quand avec peine j'en atteignais le quart, crac, nouveau reproche et j'en étais au point de départ. Maintenant, voilà le point où je ne m'en sors plus, je n'essaie plus de remonter; je ne m'accroche plus, je suis devenue totalement indifférente.

Et voilà où j'en suis arrivée, et je me sens horriblement seule, j'ai un tel besoin de tendresse, d'affection, que cela devient une véritable souffrance. Je ne peux même plus entendre prononcer le mot « amis » sans recevoir un coup intérieur. Si, prenant mon courage, je m'approchais de mon mari, il penserait à l'acte d'amour, mais jamais ne comprendrait ce besoin de tendresse, d'affection réciproque que je trouvais dans mes filles quand elles étaient petites; car pas plus à présent qu'au début de notre mariage, il n'a discerné ce bonheur d'une petite caresse; ce besoin qui est en moi si fort, que parfois, il me semble que je vais éclater dans ma solitude...

\*  
\* \*

Je suis femme, moi aussi, mariée et, selon toute apparence, je suis à envier, ayant un très bon mari, etc. Mais si vous saviez ce qui se cache derrière ces apparences...

Les hommes croient avoir tous les droits sur leurs femmes. Ils pensent qu'elle est là pour les satisfaire, mais dans cette recherche même, ils ne pensent pas plus à leurs femmes qu'ils pensent à leurs mouchoirs. C'est à leur seule jouissance qu'ils pensent. La femme, elle, doit supporter et se taire. Et les hommes croient alors *aimer* leurs femmes.

Une femme ne se refusera jamais à son époux si elle se sent respectée jusque dans les rapports conjugaux, si elle n'est pas avilie par ceux-ci. Serait-ce que l'union de l'homme et de la femme ne connaisse qu'un moyen d'expression : la satisfaction sexuelle ? Et notre âme, et notre esprit, quel intérêt y portent-ils ?

Ah ! les hommes sont vite là à se plaindre — ils sont toujours dans leur droit, pas vrai ? — mais se demandent-ils une fois si la vraie cause ne serait pas à chercher en eux-mêmes ?

Ne croyez pas que je déteste les hommes, mais je vous dis tout ceci parce que déjà enfant, dans ma famille, j'ai eu la douloureuse révélation de ces choses, et maintenant que je suis mariée, eh bien, je ne vois rien d'autre. C'est triste, mais c'est ainsi.

Souvent, j'entends dire : une fois mariée, tout est permis. Même mon mari croit à ce slogan. Vraiment Dieu, en instituant le mariage comme chose sainte, sacrée, puisque œuvre de coopération avec le



Créateur, a-t-Il donné la permission de tout faire ce que l'on veut, comme on l'entend, pourvu qu'on y trouve satisfaction ? Si je suis dans l'erreur, dites-le moi.

\*  
\* \*

Je m'aperçois tous les jours un peu plus qu'il est très difficile d'être chrétien et marié et je comprends un peu tard la valeur de la phrase de la Bible qui dit : « Celui qui ne se marie pas fait mieux. » Je ne suis mariée que depuis cinq ans, j'ai pourtant un mari exemplaire, et je ne l'ai jamais vu ivre, il ne sort que très rarement seul, il aime beaucoup ses enfants. Seulement comme tout bon paysan, car bien que nous n'ayons pas de domaine, nous avons tous deux été paysans avant d'être mariés, il apprécie surtout chez une femme la somme de travail qu'elle est capable de fournir. De plus il a un goût presque exagéré pour l'ordre et l'exactitude. Lorsque tout est normal, il est facile de beaucoup travailler.

Au début tout a très bien été. Ensuite, les enfants sont venus, et malgré les docteurs que j'ai consultés, chaque grossesse représentait pour moi neuf mois de maladie; sans être obligée de garder le lit, je ne pouvais cependant rien faire de bon. Et vous voyez les résultats qu'on peut avoir dans ces conditions. Surtout qu'il m'est encore resté une maladie de cœur, sans gravité je veux bien, mais assez pénible à cause des fréquentes crises qu'elle occasionne. Aussi, maintenant, il ne se passe plus de jour chez nous sans que mon mari ne me fasse une scène à cause de ma paresse et de mon désordre. Et je vous assure que pourtant je n'y mets pas de mauvaise volonté. Mais peut-être comprendrez-vous qu'avec plusieurs petits enfants, il soit assez difficile d'arriver à tout faire. Et même quand je crois y être arrivée, il y a toujours un détail oublié pour motiver des reproches. Je sais bien que je dois pardonner et patienter. Je sais tout ce que j'ai à faire. Mais voilà, je vois aussi à ma grande honte que je n'ai plus la force de le faire. Il m'arrive d'être méchante avec mes enfants tant je suis énervée et fatiguée; d'en vouloir à mon mari pour son manque de compréhension; et même d'inventer des mensonges pour éviter un peu de reproches. Je n'ose pas penser aux années qu'il me reste peut-être encore à vivre de cette façon; et surtout comment élever normalement des enfants dans ces conditions ? Je sais, pour en avoir fait l'expérience à la maison, comme il est pénible pour des enfants d'avoir des parents qui ne s'accordent pas...

\*  
\* \*

... J'ai eu beaucoup de patience et l'ai soigné de mon mieux, mais maintenant je perds courage.

Il n'a jamais une gentille parole ni une caresse. Il y a des hommes qui se plaignent que leurs femmes sont froides; quant à moi, je suis très affectueuse et je souffre de ce manque d'affection; il n'y a pas que l'acte qui compte, nous sommes des humains.

Je ne puis admettre que l'on puisse dire bonjour à sa chienne, lui faire des caresses le matin et ne rien dire à sa femme. Lorsque je lui en fais la remarque, il me répond que je suis jalouse de la chienne.

J'aimerais que vous disiez cela; je suis sûre que cela rendrait service à d'autres femmes comme moi qui souffrent de ce manque d'attentions.

Un mari qui a un peu d'éducation pourrait dire le matin en se levant : Bonjour, et le soir en se couchant : Bonsoir. Je l'ai dit souvent moi la première, mais il ne me répond pas; aussi je ne dis plus rien, mais j'en souffre chaque jour.

\*  
\* \*

Chaque mois une chicane se produit, soi-disant que je dépense trop; que faire, je dépense le minimum pour mon ménage. Mais tandis qu'il me reproche, même ce minimum, lui a la liberté de s'acheter chaque mois pour quatre-vingts francs de cigarettes. Avec ça, il a la passion des cartes. Il ne rentre souvent pas avant onze heures du soir et alors je dois encore restreindre mon budget, c'est ignoble. Je dois tout de même manger, vivre. Pourquoi les cigarettes, les cartes, notre voiture ? En une année, ça mange des sommes fantastiques.

Il n'a pas de caractère. Il veut faire au petit monsieur bien, mais personne ne se doute de la vie que j'ai à supporter. J'ai horreur du divorce, mais par moment, je voudrais tant retrouver la vie de famille que j'avais chez mes parents, un vrai foyer...

D'être aussi intéressé à l'argent, cela me tue. Noël approche. Que vais-je entendre encore ! Je lui ai déjà dit de faire les achats, les comptes, mais il ne veut pas en entendre parler. Rien ne manque chez moi, je veille à mes paroles, tout est accueillant, propre, quoi faire ? qu'y faire ? Comment parvenir à lui faire comprendre ? A chaque repas il y a de la viande sur la table.

Je sais que tout ne va pas bien rond dans la vie par moment. Mais je me suis mariée pour avoir un foyer heureux, chérir tous ceux qui m'entourent, et je vois que tout cela m'échappe...

\*  
\* \*



... J'aimerais pourtant plaider la cause de certains hommes déçus et qui envisagent une évasion qui n'est jamais possible honnêtement. Je suis une femme de paysan et je suis très surprise lorsque je vais en ville de voir tant de femmes d'ouvriers si élégantes, si bien coiffées. Elles sont gracieuses, gaies, un brin aguichantes dehors ! Je vois aussi tant d'hommes aux allures un peu « chien battu » et il semble que le mal est là ; que souvent lorsque le mari rentre fatigué il ne trouve plus la compagne qu'il avait choisie, cette petite épouse des débuts, tendre et passionnée.

N'est pas jusque dans l'acte conjugal que l'homme est si souvent désespérément seul ? Madame est soumise, mais absente. Ou bien il y a ces horribles bigoudis et la crème de beauté qu'elle n'osait pas mettre au début.

Il lui reste quoi à cet homme ? L'impression qu'il a été volé ! Il faudrait, dites-vous, une conversation entre époux. Mais comment pourrait-elle aboutir sans comédie alors que l'entente jusque dans l'acte de l'amour a cessé d'être. C'est un problème tellement complexe dans cette vie faite de bluff, de m'as-tu-vu, d'artifices où même le Bon Dieu ne trouve plus guère à se faufiler...



Il y a un principe ancré dans l'esprit de ma femme : « L'homme se marie pour rester auprès de sa femme. » Rien de plus juste, mais rien aussi de plus incomplet. D'abord, il y a des professions qui éloignent les hommes de leurs épouses.

J'ai le privilège d'avoir un travail qui me laisse certaine liberté et il n'est pas de jour où je ne vienne à l'appartement donner un baiser à mon épouse et parler avec elle. J'ai dès le début du mariage, pris l'habitude d'embrasser ma femme, même si je ne m'absente que pour quelques minutes.

Il arrive que, soi-disant pour me punir si je ne suis pas rentré à l'heure voulue, elle me refuse son amour, elle refuse et dédaigne mes caresses et mes baisers. Cela me fait mal. Je ne dis pas que je sois un pauvre malheureux, mais il y a des choses qui pourraient beaucoup mieux aller si mon épouse avait plus de compréhension. Je crois qu'à la base de certaines attitudes de mon épouse, il y a un certain égoïsme et du matérialisme.

Pour lutter contre cet égoïsme, j'essaie de lui prouver ma « charité » en l'aidant dans son travail (vaisselle, nettoyages, jardin, fleurs), je m'intéresse à tout ce qu'elle fait, je lui lis quelques pages qui lui font plaisir. En retour, je crois être en droit d'obtenir quelques instants

pour causer et surtout pour être dans l'intimité. Si je vais près d'elle pour l'embrasser, pour rien elle ne lâcherait son tricot ou le journal pour accorder une attention à ma caresse ou à mon baiser. Elle n'a pas l'habitude de rendre.

Quant au matérialisme, voici : si j'ai dépensé des sous pour commissions de ménage ou pour partager un verre avec un ami, elle compte presque chaque fois le portemonnaie qui est commun. Très souvent, elle trouve que j'ai trop dépensé et qu'il manque des sous. Je lui fais un compte oralement, mais que de fois c'est : « Tu es un menteur, je ne te crois pas. Tu ne fais que dépenser. » Alors je fais calmement un décompte écrit que je lui présente gentiment. Ou bien elle l'accepte sans un mot, ou bien elle le refuse. Une seule fois elle m'a demandé pardon.

Pour autant, je ne me considère pas comme un homme bien malheureux et un mari par trop à plaindre et je garde pour ma chère épouse des sentiments d'amour profond et une fidélité constante.

\*  
\* \*

Mon mari est foncièrement honnête, consciencieux.

De goûts simples, d'un commun accord nous avons économisé pour aider à nos enfants. Les deux aînés ont passé, je crois, ces années difficiles de luttes avec soi-même et n'ont d'ailleurs jamais ressenti d'une façon si vive que le cadet ce besoin d'indépendance qu'on sent en soi vers quinze ans. Il est en pleine bagarre; il a beaucoup grandi, est plein de vie, a passablement de leçons. Il voudrait « épater » chacun. D'un caractère très viril, il aurait voulu forcer l'admiration, ou simplement l'estime de son papa. Je l'ai senti bien des fois. Il aurait voulu pouvoir parler à son père. C'est un joyeux compagnon, un peu bruyant, mais bon, sans détour et toujours prêt à rendre service. Par cela même très différent de son père qui n'aime guère se dépenser pour les autres.

En voilà assez, je suis sûre pour que vous aperceviez une fissure ! Et avec les années, elle grandit. Les caractères s'affirment, la distance aussi.

Il supporte très mal son père et n'est pas toujours poli avec. Mon mari, pourtant patient, bien des fois ne voit là que méchanceté et dévergondage et quand il réalise que cela ne va pas, il crie et dit des choses déplacées. Il n'a jamais eu de tentations, jamais souhaité autre chose que ce qu'il a, jamais fait de sentiment. S'il a aimé ses enfants, il ne cherche pas ce que peut penser un grand fils, à part que ça coûte beaucoup !



Et moi, direz-vous ? Oh ! ne me jugez pas trop sévèrement ! Les aimant tous, j'essaie d'aider, de comprendre, d'encourager, de redresser, de prier pour eux. En plus, j'ai l'impression de faire office de « pare-chocs ». Mais je ne peux le faire que si chacun marche droit. Or, notre fils se met à désobéir aux ordres de son père. Et j'ai peur ! Mon mari ne s'inquiète pas de ce qui se passe après l'une de ses gronderies, mais n'accepte pas non plus que j'essaie de comprendre avec lui les causes d'un juron à son adresse ou un coup de tête. On pourrait penser qu'il se croit irréprochable et n'admet en aucun cas qu'il puisse avoir tort vis-à-vis d'un enfant. Les aînés ont compris assez tôt qu'il valait mieux laisser passer, sortir, plutôt que d'entretenir une discussion dite pour leur bien et faite de belles phrases ou de sentences.

Le cadet n'arrive pas à se plier. Il cache sa sensibilité sous des dehors frondeurs. A la maison, il faut souvent bien peu de chose pour que ces deux caractères s'affrontent. Après avoir tant envié et admiré son papa, il le juge. Et quand j'interviens, il me dit : « Il ne fait pas ce qu'il voudrait qu'on fasse ! S'il veut commander, qu'il montre l'exemple ! » C'est là alors que je me sens gravement en faute. C'est que, ayant énormément souffert de cela avec mon mari, qui trop souvent nous rabaisse au point de nous laisser désemparé et doutant de nous-mêmes, je ne sais pas le relever aux yeux de ses enfants, ou je le fais mal, ce qui m'a valu de l'un d'eux : « Tu sais bien que ce n'est pas vrai ! »

Que faire ? J'aurais tellement besoin moi-même d'encouragements. Je suis parfois si lasse, si peu sûre de ma façon d'agir ! Il me semble qu'il suffirait de peu de chose pour que tout aille mieux, mais je ne peux pas prendre parti de mon mari ; les enfants n'auraient plus confiance en moi ! Et pourtant, puisque nous les avons mis au monde, n'en sommes-nous pas responsables ? Ils ont tellement de tentations à subir, tellement de plus que nous, ne devons-nous pas tout faire pour rester en contact avec eux ? Etre là aux moments difficiles ? Je ne connais rien de plus tragique que de lutter seule moralement ! Et voilà que trop souvent, il me semble que Dieu doit être lassé de mes faiblesses, et je ne sais plus prier...



Salutaire prise de contact avec la réalité. Ces lettres nous laissent devant un premier étonnement.

A une exception près, ce ne sont que des témoignages de femmes. Pourquoi ? Oh ! ce n'est pas que j'aie volontairement négligé ceux de ces messieurs. Mais le fait est là : les hommes ne prennent que très rarement la plume pour conter leurs souffrances. Serait-ce qu'ils y soient moins sensibles ? Qu'ils n'en éprouvent pas ? Ou serait-ce qu'ils ont la pudeur de les garder pour eux ?

Qu'importe ! En effet, que soit vraie l'une ou l'autre de ces explications, ou qu'elles le soient toutes les trois, un fait est certain : c'est que dans la vie conjugale, nombreux sont ceux qui souffrent. Les femmes plus que les hommes. Et il est bon qu'elles le disent.

Ces quelques témoignages ne soulignent-ils pas éloquemment les aspects précis de cette souffrance et n'en font-ils pas connaître les causes premières ?

Retenons-les pour mémoire.

L'homme met beaucoup de sérieux dans l'accomplissement de son propre travail. Il demande qu'on en reconnaisse la valeur, et s'irriterait de voir mettre en doute l'effort renouvelé, la peine quotidienne que comporte son labeur.

Mais chose curieuse, la valeur du travail de sa femme, la dépense d'énergie que représente la tenue d'un ménage, la peine que coûtent grossesse, enfantement, soins et éducation des enfants, tout cela lui paraît occupations indignes du nom de travail, quand il ne le qualifie pas de loisirs auxquels le retour et la présence du mari fatigué viendrait opportunément mettre fin !

Est-ce ignorance ou égoïste aveuglement ?

Dans son contact journalier avec le prochain, rien ne peine, rien ne blesse davantage l'homme que le mépris dans lequel ses camarades, plus encore ses supérieurs le tiendraient. Autant il s'aigrit du ton irrespectueux et de l'attitude hautaine de ses semblables, autant il est sensible à la confiance qu'on lui fait, aux compliments qu'on



lui adresse, aux égards qu'on lui porte. C'est pour lui un encouragement, déjà presque une récompense à sa peine. Il y trouve confirmation de sa dignité d'homme. C'est un des aspects de cette liberté personnelle dont il ne saurait se passer.

Comment se fait-il qu'un même homme puisse prendre alors plaisir à humilier sa femme, puisse accepter de lui parler sans égard, sans respect, comme si elle était l'être le plus misérable qu'il ait rencontré sur son chemin ? (Notons qu'on en pourrait dire autant de certaines femmes à l'égard de leur mari.) Comment peut-il la rabaisser jusqu'à faire d'elle non plus une personne, mais sa chose, cette chose qu'il exploite à son profit, dont il tire le maximum, objet servant à la satisfaction de ses caprices, de ses goûts, de ses besoins, on ose même écrire : de ses assouvissements ? La question revient sur nos lèvres : Est-ce ignorance ou égoïste aveuglement ?

Le fait est là, souligné par les témoignages lus plus haut : Il y a chez les époux — chez l'homme plus particulièrement — ignorance de la personnalité de son conjoint, ignorance de ses aspirations les plus simples et les plus profondes.

Il y a mésentente réelle entre l'homme et la femme, et cette fissure que l'amour — sentiments ou actes — devrait semble-t-il combler, il ne fait souvent que la souligner, l'agrandir jusqu'à la transformer en dégoût, et souvent aussi en haine.

Surtout si l'alcoolisme du chef de famille vient aggraver la mésentente manifeste ou latente qui guette ces foyers.

**L'ALCOOLISME** Il vaut la peine de lui consacrer quelques pages. Car il a encore bonne réputation chez nous. En tout cas, on ne lui prête que rarement mauvais visage. Sauf s'il s'agit de nécessité professionnelle,

de compétition sportive ou de conduite d'un véhicule à moteur. Là, on lui reconnaît son caractère nocif, voire meurtrier.

Mais en dehors de ces exigences du métier, du sport et de la circulation, l'alcoolisme et ses conséquences n'est nullement pris au sérieux et entrevu comme un des saboteurs de l'amour et du foyer où il s'infiltre. Ceux qui osent s'y attaquer passent très vite pour des béjaunes dépourvus de papilles, de mômières dégustateurs de thé, ou encore des croix-bleusards enragés. Si bien que l'alcoolisme continue à se bien porter et à trouver place dans les foyers de toute classe. Il fait rarement peur aux parents. Si une jeune fille constate que son amoureux, à ses heures, sait boire un coup, elle n'en a nulle crainte. Elle se dirait plutôt qu'en cela, il prouve bien qu'il est un homme !

Ah oui ! on va le voir, en effet. Car il faut prendre le temps d'écouter. Le témoignage des enfants ou des épouses d'alcooliques pourrait alors dégriser ceux qui pensent encore qu'on peut fonder un foyer solide avec un conjoint esclave de cette passion-là.

\*  
\* \*

Je suis déçue, je ne vois plus aucune solution, je ne sais plus que faire pour ramener mon mari à de meilleures intentions. Fille de parents riches, je me suis mariée à Henri, il y a peu d'années. C'était un jeune homme pauvre, mais tendre, timide, doux ; c'était un fiancé plein de promesses. Mes parents ont été très bons avec nous. Ils nous ont fait une fête grandiose à l'occasion de notre mariage, ils nous ont payé tout ce qui était nécessaire à l'installation. Ils nous ont même aidé à acheter une maison. Je crois qu'on pourrait aller loin pour trouver des parents si bons.

Tout ça était beau et bon, mais voilà, mon mari boit, et ça devient un enfer. Il porte mauvais vin, il tape, il crie, il hurle, il casse. Non seulement il n'a jamais dit un petit merci à mes parents, mais il les diffame, il dit qu'il ne leur a jamais rien demandé, que les riches sont de sales gens. Si vous pouviez comprendre ce que c'est dur et



décevant pour une femme d'avoir toujours à lutter, à cacher ce qu'est sa vie. Il ne fait jamais un compte; jamais il ne me demanderait si j'arrive à payer, et bien sûr je me débrouille seule, mais il persiste à dire que je suis la plus heureuse femme sur terre, parce que je ne dois pas aller travailler au dehors.

Vous me demanderez avec quel argent il boit. Eh ! bien voilà, il est caissier d'une société et c'est là qu'il puise. En huit mois, j'ai dû y mettre trois cent vingt-huit francs de l'argent du ménage. Si je cache la clé, il va à crédit au café et quand il arrive saoul, il me bat et casse les meubles parce que j'ai caché la clé. Il me dit : « Ce sont mes comptes à moi, tu n'as pas le droit d'y toucher. » Mais moi, il me faut ajouter cent argent, comment croyez-vous que je puisse arriver avec une telle vie ? Et encore il est jaloux. Dans une salle de danse, si je suis assise tranquille, il va au bar boire et se saouler. Si je danse, il devient fou furieux, et nous devons quitter la salle. En arrivant à la maison, il me fait une scène pire que si j'étais une fille. Comment puis-je encore aimer un tel homme qui déçoit d'une pareille façon ? Je crois qu'il m'a mariée pour l'argent, mais moi je veux divorcer, car il n'y a aucun remède à l'alcool. Alors pourquoi se faire encore des illusions ? Je ne veux à aucun prix qu'un enfant vive dans une telle atmosphère et qu'il devienne le même, non, je préférerais me tuer.

Excusez-moi ces paroles, mais je n'y tiens plus...

\*  
\* \*

Je suis arrivée dans ce petit domaine pour vivre avec mes beaux-parents. Nous avons un appartement pour nous. J'ai bien vu tout de suite que c'était un tout autre genre de vie que celle que j'avais connue chez mes parents.

Père et fils ne s'aiment pas. J'essaie de comprendre le pourquoi. Pas de vie de famille, pas un mot sur ce qui se passe à la ferme, pas une attention. Le vrai fond de l'affaire : père et fils boivent souvent un peu trop, surtout le père. Je l'entends sortir de la cave avant déjeuner, et quitter le travail pour aller au café, mais mon mari ne fait pas mieux. S'il a une occasion, il s'attarde facilement. Si je lui fais un reproche, réponse : « Je travaille assez, je peux bien me payer un verre. » Et avec ça, incompréhension entre eux, jamais un mot gentil, disputes, etc.

Je me suis dépensée tant que je pouvais pour arranger les choses, mais sans aucun résultat. Cette vie me glace le cœur. Que faut-il

faire ? Je ne sais comment le prendre. C'est-à-dire que je ne le comprends pas. Il est bien gentil, bon papa, mais si faible de caractère. Il me trouve trop exigeante, mais moi j'aimerais être fière de mon foyer. Pourquoi, chaque fois qu'il sort, dois-je attendre son retour avec angoisse des heures interminables à me dire : quand rentrera-t-il, et dans quel état ? Que lui manque-t-il pour oublier ainsi sa responsabilité au foyer ? C'est là que je ne trouve pas de réponse. Je suis prête à faire n'importe quoi pour « rassolider » ce foyer ébranlé et surtout avant que les petits comprennent.

Il n'est pas venu à l'église depuis Noël. Il dit que c'est bon pour ceux qui en ont besoin. Eh ! bien moi, j'en ai de plus en plus besoin pour me réchauffer le cœur. J'ai des parents, mais je n'ose avouer ma déception...

\*  
\* \*

Déjà l'année passée, j'ai voulu vous écrire, mais mon mari, pensant que j'écrivais pour demander la séparation, m'a battue et a pris ma lettre.

Mon mari est un homme travailleur, mais impossible et méchant ; une grande partie de son salaire est dépensé en boisson et fumée. C'est presque chaque soir qu'il nous fait des scènes épouvantables ; surtout il s'acharne sur notre fils. Nous n'avons rien qui puisse provoquer sa mauvaise humeur, c'est l'alcool qui le rend ainsi méchant.

Avec les enfants, nous nous tenons bien ensemble et quand il nous bat, nous lui rendons ses coups pour nous défendre, mais c'est horrible, et après nous en sommes malades ! Que faut-il faire ?

\*  
\* \*

J'ai eu une enfance assez étriquée entre un père buveur, cynique et boudeur, et une douce maman qui n'avait qu'un désir : garder sa fille toute sa vie pour elle. J'assistai à toutes sortes de scènes sans retenue qui amenèrent mes parents au divorce. Afin de sortir de cette atmosphère empoisonnée, j'acceptai la cour assidue que me fit un jeune homme et finis par l'épouser. Ce fut de l'extérieur une union parfaite. Cependant, il y avait chez mon mari une grande faiblesse de caractère. Il n'était pas très honnête, tolérait mensonges et petites combines. J'en souffrais. Je pensais qu'avec la venue des enfants son sens des responsabilités s'éveillerait ; il n'en fut rien. Comme nous n'avons pas le moyen de sortir, mon mari sort seul parfois et rentre ivre. Il veut alors me mettre à la porte, car je le lui reproche. J'ai tant souffert



de l'ivrognerie (et de ses suites) de mon père, que je ne veux pas que mes enfants voient cela.

Un jour, mon mari perdit sa place. Il avait bu pendant les heures de travail. Heureusement que je n'avais jamais lâché mon activité; cela nous permit de surmonter la crise. Il retrouva du travail, signa la tempérance, ne tint pas longtemps, rebut, resigna et rebut et envoya tout promener. Je n'en pouvais plus. Mon mari, toujours gentil, mais sans volonté, me laissait tout le souci. Il n'était même pas capable de rentrer à l'heure pour faire réciter les leçons, se laissant entraîner par les copains. De temps en temps, il ramenait une bonne « cuite » pendant laquelle il faisait une grosse bêtise. Ou bien mon mari arrivait tout souriant à 19 h. 30, 20 h., quand ce n'était pas à 4 h. du matin, ne comprenant vraiment pas pourquoi je m'énervais et je n'étais pas contente.

On me dit qu'il ne me faut pas « visser » mon mari, moi je ne sais plus que penser...

\*  
\* \*

Pendant quatre ans, notre ménage allait bien. Ce fut une connaissance, marraine d'un des enfants, qui dérouta mon mari. Il se mit à mentir, puis s'adonna à la boisson par le fait que cette tierce personne payait et offrait beaucoup.

Et les choses en sont là : la paie, il ne veut pas la donner, ou bien il la donne quatre jours après avec 90 francs en moins. Ce mois-ci, comme il ne me donnait rien, je lui ai pris 135 francs de force. Tout le reste, il le garde pour boire et fumer. Je n'en peux plus, j'ai les nerfs malades, je me mets à crier et jusqu'à le giffler. C'est terrible comme je deviens avec lui. Il fait des dettes, il a emprunté sur les polices d'assurance aux enfants, prélevé de l'argent sur leur carnet sans rien dire, toujours pour boire. J'avais pardonné, mais maintenant je ne peux plus, car chaque fois qu'il a la paie et de l'argent en poche, toujours il va boire et rentre saoul.

J'ai toujours peur qu'il se fasse vider de la place. Vendredi dernier, il n'est pas allé travailler l'après-midi; quand il est rentré pour dîner, il était pris de boisson. Pendant l'après-midi, il est encore allé chercher un litre à l'épicerie. Moi-même, vis-à-vis de lui, quand il a bu, je deviens méchante, nerveuse et des fois, si je ne me retenais pas, (j'ai eu pris un couteau en main), j'ai peur que je ne puisse plus me maîtriser et qu'il n'arrive un drame...

\*  
\* \*

Je suis mariée depuis dix ans, et l'avenir me fait peur. Mon mari a toujours été faible de caractère. Quand il sort, il ne peut pas se rentrer. Au début de la seconde année, alors qu'il y avait fête au village, ayant bu plus que de coutume, il s'est mis à dire des choses affreuses de moi et sans que l'on ait eu un mot. J'étais à ses côtés, au milieu de tout le monde. Ma déception a été telle que je me suis mise à décliner. Je n'avais plus de force et surtout plus de goût à la vie. Au moment où j'étais de plus en plus bas, j'attendis un enfant. La grossesse a été terrible. Cet enfant est né avec une déficience qu'on pourra corriger à la longue.

Je pense que vous comprenez combien de fois j'ai pleuré sur ce petit lit.

Puis nous avons déménagé; j'avais repris beaucoup de courage. Je me disais : heureusement, il quittera ses copains et tout rentrera dans l'ordre. J'espérais que nous aurions une autre vie, mais voilà que mon mari continue, si ce n'est encore plus... Je suis dépitée. Sa famille est très dure. Comme je n'avais pas un sou, je n'avais que le droit de me taire. Je n'ai surtout pas marié un homme riche, je ne comprends pas pourquoi, chaque fois qu'il rentre, il me reproche cela. Quand je me suis mariée, j'avais un beau trousseau, il ne me manquait rien et j'ai payé la moitié des meubles. Mais à part cela, je n'ai pas eu d'héritage de la maison. Nous n'étions pas riches, mais nous avons toujours été honnêtes et avons eu une vie de famille heureuse et tranquille. C'est ce qui me manque maintenant. Je donnerais beaucoup pour retrouver ces temps-là...

Il s'est mis à aller chez des voisins et c'est ce qui m'épouvante. J'ai peur de la suite. Nous n'avons jamais eu d'histoires de femmes, mais maintenant c'est le commencement. Je n'aurais jamais voulu assister à ce que j'ai vu. Maintenant que je les éloigne, ils sortent les trois sans moi.

Quand il est de sang froid, c'est le meilleur homme du monde. Mais quand il rentre le soir et que j'ai déjà traité les douze vaches, il n'est pas encore content. Je me suis mise à traire pour ne pas avoir besoin de domestique en pensant qu'il resterait à la maison. Maintenant qu'il va tous les jours chez ces voisins, je ne puis plus rien faire pour qu'il soit content. J'en suis devenue toute malade. Je suis en traitement pour l'estomac, le foie, le cœur, mais la paix serait le meilleur remède.

Lorsque nous avons une explication avec mon mari, il me promet tout ce que je lui demande, mais il n'a jamais tenu parole...

\*  
\* \*



Mariée à un pauvre ouvrier, j'ai été heureuse, sachant me contenter de peu. Mon mari n'avait appris aucun métier, mais il savait mettre la main à toutes sortes d'ouvrages et avait de nombreuses cordes à son arc. En tout cas, de quoi largement nous tirer d'affaire. Mais voilà où ça s'est gâté : il n'a pas de caractère, se laisse aller à boire dans ses moments de loisirs. Cela me peine beaucoup de voir tous ses talents se désagréger par l'effet de l'alcool. L'énergie s'en va; sans être méchant, il me faisait souffrir...

Il a eu une drôle d'enfance. Un père buveur, grossier, brutal. Une mère malheureuse et sans beaucoup d'énergie, terrorisée par son mari. Mais le pire, c'est qu'entraîné sous l'effet de l'alcool, il a eu une histoire de mœurs. Vous décrire cette chose est impossible. J'avais tant confiance en mon mari. Quelle souffrance pour moi et pour mes enfants. Nous avons bien pleuré ensemble. Quel dégoût pour reprendre la vie en commun ! Je ferai tout ce que je peux pour soutenir mon mari, afin que mes enfants retrouvent cette atmosphère familiale si chère. Il y a des moments où je sombre dans le désespoir. Il me semble que tout est fini. Ma santé s'en ressent; je ne dors que quelques heures, j'ai des vertiges et des migraines. Si je n'avais mes enfants, je me laisserais glisser...

\*  
\* \*

Je suis née dans une famille de six enfants. J'étais la quatrième. J'avais un bon papa, travailleur. Malheureusement, ma maman aimait la boisson et comme c'est à la maman qu'on tient à se confier quand on est jeune, on ne pouvait rien lui dire. Mon père était très fatigué et n'avait pas toujours la tête à nous entendre. Mais je ne peux rien lui reprocher, il a fait ce qu'il a pu pour nous six, et a beaucoup souffert. Quand je suis partie de la maison, j'ai connu un jeune homme de vingt-trois ans, à qui j'ai voué toute l'affection et l'amour que je n'avais pas pu recevoir auprès de mes parents.

Après une année de fréquentation, il m'a trompée en me laissant un enfant.

Après ces épreuves, j'ai dû rentrer en sana. J'étais bien malade des poumons...

\*  
\* \*

Mes enfants sont « hors de la coquille », comme on dit. Non sans peine bien sûr, car depuis dix ans, je n'ai cessé de travailler pour aider à leur donner un métier.

Malgré notre situation financière précaire, tout irait pour le mieux sans l'alcoolisme invétéré de mon mari. Ce dernier a toujours bu depuis tout jeune et les premières années de mon mariage, il me battait. J'avais demandé le divorce. A la dernière séance, qui allait me libérer à mon avantage, je suis revenue en arrière par pitié. Mon mari me suppliait en promettant de se corriger. Effectivement, pendant quelques mois, cela a été mieux, puis tout a recommencé de plus belle. Nous avons reçu le congé de notre appartement.

A nouveau, l'année dernière, la propriétaire, qui était très âgée, ne pouvant supporter ces scandales, nous a envoyé le congé. J'ai retrouvé un nouvel appartement grâce à mon employeur. Malheureusement, c'est encore pire qu'avant. Mon mari rentre chaque soir éméché et m'insulte grossièrement. J'entends les pires injures et ce que je redoute par-dessus tout, c'est que des plaintes parviennent à la gérance. Il a pris plusieurs engagements d'abstinence. Il ne les tient pas, bien qu'il ait été menacé d'internement. Il fait des dettes un peu partout. Au début je les payais, mais maintenant je ne le fais plus. Chaque matin, il renouvelle sa promesse de rentrer de sang-froid le soir, mais il n'en est rien.

Je souffre moralement et mon état de santé s'en ressent. Je ne peux plus travailler, que l'après-midi seulement. Mes nerfs sont à bout. Je ne sais plus que faire. En aucun cas je ne puis continuer à vivre dans ces conditions.

Les encouragements, la douceur, rien n'y fait, et notre situation deviendrait tragique si nous recevions encore une fois le congé de l'appartement, car maintenant toutes les gérances et propriétaires prennent des renseignements. Nous ne saurions où aller...

\*  
\* \*

Il est bon de suspendre un instant l'audience ! Le malaise ressenti devant ces situations si douloureuses, la déception partagée avec ceux ou celles qui se trouvent comme enchaînés à de telles misères, le dégoût éprouvé devant tel aspect du mal, tout cela nous amène à désirer un instant de relâche.

Nous convenons qu'il est désirable ! A condition que nous ne nous hâtons pas d'oublier ! C'est si facilement en effet que s'efface une salutaire impression !



On lit beaucoup de choses sur l'alcoolisme. On sait — statistiques en mains — qu'il est pourvoyeur d'un important cortège de misères. On cite des chiffres, on calcule combien de millions sont bus annuellement. On dit quel effarant pourcentage de maladies sont dues à ses effets. On souligne qu'un très grand nombre d'asiles et de sanatoriums pourraient être fermés si l'on pouvait détourner l'homme de cet esclavage. On établit des rapports précis montrant tout ce qu'on pourrait faire avec les sommes épargnées, si l'homme consentait à ne plus donner dans ce piège.

Mais précisément, ce sont des chiffres, des pour-cent, et, tout impressionnants qu'ils soient, ils nous laissent finalement dans une certaine indifférence.

Et puis, l'alcoolisme, c'est quelque chose de tellement impersonnel. Alors, au moment des fréquentations, et dans le projet de mariage, on n'y pense plus ! On pense à beaucoup de choses, mais surtout pas à ça ! On pense à beaucoup de difficultés possibles, mais pas à celle-là.

Jusqu'au jour où cette misère se trouve installée au foyer, d'autant plus solidement qu'on n'avait jamais pensé à elle, ni pris garde à sa présence toujours plus envahissante...

Gardons à la mémoire que l'alcoolisme est un des pires ennemis de l'amour. Surtout à l'heure où il a encore bonne façon, est vêtu de jovialité et laisse croire « qu'une fois n'est pas coutume ». Il faut préférer mille fois les dures nécessités du célibat (avec tous ses avantages !) à une vie conjugale pleine de promesses, mais qui laisserait entrevoir la présence au foyer de ce troisième larron. C'est toujours lui qui finalement demandera à être le premier servi et fera la loi à la maison. Et c'est une loi d'enfer !

Mais trêve de réflexions ! le défilé des témoins n'est pas terminé. Loin de là. Et la déposition de ceux qui vont se faire entendre forme un dossier encore plus volumineux

que celui de l'alcoolisme. Chaque journée le voit grossir encore. Aussi est-il temps de reprendre place et de nous mettre à l'écoute. Ces témoignages, comme les précédents, viendront parfaire notre information. Celle-ci ouvre un chapitre bien trop commun.

**L'ADULTÈRE** Une parole du livre des Proverbes dit : « Qui commet l'adultère est dépourvu de sens. » Autrement dit, l'adultère est une extravagance comparable à de la folie. Celui qui en est atteint a perdu la raison.

On a beaucoup de respect et de sympathie, on a même des égards envers un être malade de l'esprit. Si l'on prête attention à ses pensées, à ses sentiments, à ses faits et gestes, ce n'est point par pure curiosité ou par quelque intérêt documentaire. Nous laissons cela aux indiscrets ou aux amateurs. Notre intérêt à nous, a un tout autre but : discerner ce qui a provoqué la maladie, et chercher le remède, sa meilleure application, celle qui empêchera la rechute ou la contagion.

Alors, ouvrons les yeux, les oreilles, mais aussi le cœur et l'esprit à cette atroce réalité que crée le prétendu « droit à l'amour ».



J'avais lié connaissance avec un monsieur et rapidement, nous avons éprouvé l'un pour l'autre un profond sentiment, qui ne nous a pourtant pas poussé à commettre adultère ! Je trouvais chez lui la douceur que mon mari méconnaît, il était devenu une sorte de compensation, de refuge à mes désagréments conjugaux. Nous avons rompu...

Cependant pour moi, cette rencontre fut un grand mal, car je ne puis me détacher et je me rends compte quelle place ce monsieur avait prise dans mon cœur !



Je m'aperçois qu'il ne me reste pas grand-chose pour mon mari, qui est froid, dur, cassant, toujours absent, tempérament à l'opposé du mien ! Il ne veut pas, malgré mes fréquentes demandes, être affectueux. Ainsi, il y a un mur épais entre nous, et je ne sais comment ranimer une flamme qui, de part et d'autre, est à peu près éteinte. Ma santé s'est beaucoup ressentie des tourments de ces derniers mois. Je sais qu'aucun remède ne pourrait guérir cet état d'esprit malsain.

Encore un mot : avant de connaître ce monsieur, la situation n'était guère plus brillante ; j'avais de l'affection à donner que mon mari méprisait et je soupirais aussi d'en recevoir. Il n'y avait et n'y a aucun lien entre nous ; nos caractères se choquent sans cesse. Mon mari est établi à son compte ; il court de droite et de gauche, le soir de même. Le travail, pour lui, est tout, et la vie de famille ne compte guère ! J'aurais justement besoin d'un mari qui vive avec moi et que je pourrais entourer. Je me sens dans une effroyable solitude morale...



Après la naissance de notre cinquième enfant, j'étais très fatiguée, alors mon mari a eu la gentillesse de m'offrir une semaine de vacances.

Profitant de mon absence, il a filé le parfait amour avec la bonne. Après mon retour, pendant une semaine, je ne me suis aucunement méfiée de ce qui se passait sous notre toit. Après la découverte de la réalité, j'ai eu une explication avec mon mari qui m'a traitée de « complètement piquée », voyant des choses qui n'existaient pas...

Et pourtant, ces choses existaient. J'ai demandé à mon mari, je l'ai supplié de renvoyer cette fille, lui faisant comprendre que l'inconduite ne mène jamais à rien de bon. Toutes mes supplications ont été vaines, mon mari me menaçant de se suicider si je faisais quoi que ce soit. Je lui demandais alors de me laisser partir, et j'ai menacé d'écrire au père de cette fille, je lui ai proposé le divorce, toutes ces choses sont restées vaines, mon mari me menaçant constamment de se suicider. Alors encore pendant quinze jours, j'ai dû regarder mon mari flirter avec la bonne, chuchotant dans les coins, s'embrassant et se disant des mots d'amour, trouvant toutes sortes de prétextes pour courir aux rendez-vous, pendant que moi je pleurais.

C'était sans importance pour lui, il aimait la bonne et la bonne l'aimait depuis si longtemps, paraît-il ! Cette fille me narguait, se moquait carrément de moi ; n'était-elle pas sûre de l'amour de mon

mari ? Non seulement elle volait mon mari sous mes yeux, mais elle me méprisait, lui rapportant mes faits et gestes, à sa manière. Ne fallait-il pas m'abaisser pour avoir la première place dans le cœur de mon mari et dans la maison ? Toutes ces choses me font si mal, car nous faisions un beau ménage, mon mari et moi, entouré de nos enfants. Tout est brisé maintenant chez nous, il n'y a plus de joie, plus de chants.

Après le départ de la donzelle, mon mari a pleuré et y pense toujours. Je pensais quand même que les choses en resteraient là, mais il a continué à lui téléphoner alors qu'il m'avait fait le serment de n'en rien faire. Après des scènes violentes, où des noms d'oiseaux étaient échangés ainsi que des coups, j'en viens à me demander si le divorce ne s'impose pas. Quand je parle de divorce, mon mari continue à me faire chanter par son suicide. N'ai-je pas le droit de divorcer ? Je sais que la vie ne sera pas facile pour moi et les enfants, mais d'autres ont passé par là avant moi.

Il me dit : pense aux enfants.

Lui, a-t-il pensé aux enfants ? Ne les voyait-il pas ses enfants pendant son idylle amoureuse avec la bonne ? Ne savait-il pas que ses enfants comptaient sur lui ? Et elle ? Que pensez-vous d'elle ? Ne savait-elle pas que son galant était marié et père de famille ?...



J'ai trouvé une photo de jeune fille dans une poche; j'ai discuté franchement avec mon mari qui m'a assuré qu'il n'y avait rien de grave, que tout serait fini. Je l'ai cru et lui ai fait confiance entièrement, en faisant un gros effort pour ne pas montrer ma déception et mon chagrin...

L'attitude de mon mari me paraissait souvent douteuse, j'ai discuté fréquemment avec lui, sans chicane; toujours il avait une explication plausible à tout. Il prétendait avoir une déficience physique, je l'ai fait soigner.

J'ai cru tout ce qu'il me racontait jusqu'au jour où, cet été, tout a craqué. Il a été renvoyé du jour au lendemain de sa place pour abus de confiance. Il a fallu trouver plusieurs milliers de francs pour éviter l'arrestation. En plus, sa liaison ne pouvait plus être cachée. Mon mari était effondré : il a promis à nouveau à sa maman, à ma famille, à ses amis, de repartir à zéro, de filer droit et de reprendre une vie de famille et de confiance. Il paraissait si sincère que per-



sonne n'a douté un instant de ses promesses, chacun a voulu l'aider à recommencer, moi la première.

Et maintenant, je viens de découvrir qu'il n'a promis que pour avoir l'argent et qu'il n'a en réalité jamais quitté cette jeune fille. Je suis allée la trouver, j'ai parlé longuement avec elle : elle dit qu'elle l'aime, qu'il lui a promis depuis toujours le mariage. J'ai essayé de la raisonner en parlant de mon foyer qu'elle détruisait. Je lui ai dit que je n'accepterais ni séparation ni divorce. Je lui ai fait envoyer le prêtre. J'ai aussi écrit à ses parents. Mais elle ne tient pas à le quitter. Depuis ma venue, comme sa logeuse ne tolère plus ce manège, elle va prendre un appartement et mon mari va paraît-il quitter sous peu le domicile conjugal pour la rejoindre. Depuis ma découverte, mon mari ne m'adresse plus la parole et n'a même plus le courage de discuter une seule fois avec moi. Il n'a, paraît-il, rien à me reprocher, mais il aime mieux l'autre.

Jusqu'à maintenant, je n'ai pas bougé, en m'efforçant de rester calme et gentille et de rester la gardienne de mon foyer. Mais c'est dur. Je dois lutter chaque jour contre des sentiments de révolte, d'amertume et d'injustice. Pourtant, mes enfants auraient tant besoin d'une maman qui soit en paix intérieurement. Il me semble toujours qu'avec un divorce, ce serait fermer résolument toutes les portes à un éventuel retour, même très lointain...

\*  
\* \*

Alors que j'étais à la montagne avec mes deux enfants, mon mari prenait pension dans un petit restaurant. Malheureusement il a fait là la connaissance d'une femme qui a si bien su le prendre dans ses filets que depuis ce jour, il déserte de plus en plus la maison et la famille. Au premier moment j'en ai fait une maladie, car mon mari était à mes yeux l'homme le plus parfait qu'il existait, et tout s'écroulait devant cette découverte.

Après une lutte acharnée avec moi-même, soutenue et aidée par mon médecin et ma belle-mère, j'ai retrouvé mon équilibre et j'ai accepté la situation, voyant mon mari malgré tout gentil avec moi. Je pensais qu'il y a certainement des cas pires que celui-là. Je crois même que mon mari, à ce moment-là en lutte avec sa conscience, était plus malheureux que moi. Un beau jour, il est arrivé avec des fleurs, me demandant pardon, disant qu'il s'était libéré, et me priant de partir avec lui pour quelques jours. Nous avons fait un magnifique voyage d'amour, c'était un vrai renouveau.

Hélas ! dans son antre, cette femme n'attendait que l'occasion de revoir sa victime. Elle le savait faible et elle a gagné par la ruse d'abord, puis par la force satanique qui est en elle. Elle lui a tiré tout ce qui restait de bon en lui. Ils passent leurs vacances ensemble et lui n'ouvre plus la bouche à la maison que pour gronder les enfants. Cette femme est quatre ans plus âgée que lui et a une fillette illégitime. Il est reçu dans sa famille comme s'ils étaient mariés.

J'ai renoncé à toute discussion, car ses arguments deviennent de plus en plus cruels à mon égard, et cela me fait mal inutilement. Pourtant, par moment, j'ai presque l'impression d'être lâche vis-à-vis de moi-même en me laissant faire ainsi...

Elle veut absolument gagner et déclare qu'elle fera tout pour me faire perdre patience. Lui ayant promis de l'épouser, il me dit qu'une seule solution est possible : la séparation. Mais moi, je pense avant tout à mes enfants. Ils ont besoin de leur papa autant que de leur maman et ils souffrent du vent froid qui souffle sur leur foyer. L'union de leurs parents serait nécessaire à la formation de leur caractère. Ce foyer, je veux le sauver à tout prix. J'ai déjà fait beaucoup de sacrifices. Je suis prête à en faire encore si c'est nécessaire, mais étant donné que je me heurte à une volonté contraire, je ne sais plus que faire...



A vingt-cinq ans, j'ai connu celle qui devait devenir ma femme. Après une année de fréquentation, nous nous sommes fiancés. Or, pendant cette première période, ma fiancée m'a trompé. C'est un de mes amis qui, quelque temps après, me jeta cet affront à la figure.

Le coup était dur. Ma fiancée m'avoua tout et je décidai de rompre. De dépit à ce moment, et par besoin de vengeance, je me suis amusé aussi. Le destin cependant a voulu que nous reprenions nos relations, car malgré tout, nous nous aimions sincèrement. Ma fiancée me promit d'être fidèle et nous nous sommes mariés. De suite, nous avons eu les enfants...

Personnellement, je dois dire que les soucis, le travail, m'ont certainement marqué avant le temps. Aussi, ma femme, qui est plus jeune, aime-t-elle encore à s'amuser. De pleine confiance, je l'ai plusieurs fois laissée aller seule. Je l'ai fait jusqu'au jour où remarquant dans son attitude quelques mensonges, je décidais de faire cesser ces sorties. Hélas ! c'était trop tard. Ma femme me trompait avec un de mes propres collaborateurs. Pensez-vous que l'on puisse



craindre un patron de qui l'on possède la femme ? Dès lors, les affaires ont si mal marché que l'année dernière j'ai presque fait faillite et risquais voir mon travail de nombreuses années s'écrouler comme un château de cartes...

C'est dernièrement que ma femme s'est décidée à tout m'avouer. Le coup pour moi a été terrible. Cette révélation, ou du moins la certitude que l'acte avait été consommé, me fit l'effet d'un coup de poignard. Cela me fait horriblement mal parce que j'ai beaucoup aimé ma femme; pour mes enfants aussi !

Cette révélation m'enlève toute confiance pour l'avenir. Que faire maintenant ? J'ai besoin de tout mon courage pour travailler, je dois redresser une situation compromise par cette liaison. Le courage me manque maintenant. Je suis très fier. L'idée de l'homme bafoué, trompé, me révolte. Je dois me faire violence pour rester correct vis-à-vis de ma femme.

Plusieurs solutions s'offrent à moi. Divorcer, je ne le veux pas. J'aime mes enfants, et pour rien au monde je ne veux qu'ils sachent ou qu'ils aient à souffrir de cette chose. Essayer d'oublier, je ne crois pas pouvoir y arriver, la blessure est trop profonde. Me venger en recherchant des aventures, cela ne me ferait pas oublier ce qui m'est arrivé, et ne pourrait que me faire mépriser davantage les femmes légères.

Pour moi, il me semble que la vie s'est arrêtée. Je ne vois point d'issue et j'ai horriblement mal...

\*  
\* \*

Il y a plusieurs années que mon mari est parti me laissant seule avec deux petits enfants. Je souffre toujours beaucoup et j'ai tant de peine à voir la souffrance de mes petits. Si souvent ils sont meurtris par des questions qu'on leur pose. Je ne peux leur éviter ces souffrances, et cela me fait si mal.

Plusieurs fois déjà, mon mari a voulu demander le divorce. Je m'y suis opposée, car je désire toujours laisser la porte ouverte. J'ai pris l'engagement devant Dieu : « Jusqu'à ce que la mort vous sépare ». J'avais averti la femme qui a brisé ma vie, au moment où le drame a éclaté, que je ne divorcerais pas. J'espérais tant que mon mari reviendrait bientôt... J'espère encore, si Dieu le veut. Mais mon mari vit avec elle, et il a d'elle un ou deux enfants. Dieu peut toucher son cœur. Il est tout puissant et de cette situation inextricable, Lui seul peut trouver une issue, n'est-ce pas ?

Pensez-vous que je devrais agir autrement et accorder le divorce ? Je ne peux pas m'y résoudre : mes enfants ont aussi droit à leur père et ils l'aimaient. La femme qui a détruit notre foyer savait qu'elle prenait un papa à deux petits enfants, mais les siens aussi sont de pauvres petits, bien qu'ils aient leur papa près d'eux...



Je suis mariée depuis 14 ans. Nous avons deux enfants... Depuis le jour où il a connu cette femme, il m'a fait souffrir terriblement. Pour se débarrasser de nous, il a trouvé des arguments odieux. J'ai dû m'absenter deux mois avec nos enfants pour un changement d'air. Pendant cette absence, cette femme est venue vivre chez moi, avec mon mari, fouillant dans mes armoires, déplaçant les meubles, répondant au téléphone qu'elle était la femme de ménage ! Moi qui n'en ai jamais eu... Disant qu'elle n'était pas Madame X, mais qu'elle le serait. Elle a même poussé l'audace jusqu'à rendre visite à un des enfants en clinique. Soit-disant qu'elle désirait le connaître. Elle achète tous les sous-vêtements de mon mari, chemises, jusqu'à sa brosse à dents. Vous imaginez ma situation ! Mon mari m'a traitée de tous les noms vulgaires qui existent sur cette terre ; il m'a dit de f... le camp, que je le dégoûtais, qu'il ne pourrait plus jamais me toucher, que je devrais me trouver un amant, que je suis bête, qu'il y a déjà longtemps qu'il aurait dû m'étrangler, que je n'ai jamais rien fait pour lui, que je ne l'ai jamais compris, qu'il en a assez de travailler pour nous, qu'il veut vivre sa vie, qu'il désire la paix !

Je suis allée demander mon divorce, mais voilà depuis qu'il sait qu'il doit m'entretenir jusqu'à la mort, il a changé d'avis, me disant d'arrêter la procédure, que j'aurais dû avoir plus de patience. Ce qu'il aimerait, c'est rester avec nous maintenant, mais toujours avoir cette femme...



A 18 ans, je me suis très fortement attachée au premier jeune homme que j'ai rencontré. J'avais eu le très grand malheur de perdre ma chère maman. Mon père, égoïste, comme la plupart des hommes, n'a pensé qu'à son propre chagrin et moi, complètement désespérée, je me suis réfugiée dans les bras de mon ami. Quelques mois plus tard, nous avons scellé notre amour en nous fiançant ; je me donnai



à lui et fus enceinte au premier contact. Lorsqu'après trois mois de lutte je fis une fausse couche et ne pus cacher la chose à mon père, il me chassa de la maison. Dès lors, mon fiancé représentait tout mon univers. Avec mon petit salaire et la paie de mon fiancé, soutien de famille, nous mîmes près de trois ans à réunir la somme nécessaire à nous marier et nous installer modestement. Nous fîmes un mariage d'amour et fûmes très heureux pendant cinq ans.

Peu après la naissance de notre enfant, je devais m'apercevoir que mon mari se liait d'amitié avec une collègue de bureau, qui devint sa maîtresse. Je souffris horriblement, à en perdre la raison, et pendant de longues années je luttai désespérément pour tâcher de reconquérir mon mari, mais en vain. Cette liaison dure toujours à l'heure actuelle. C'est vous dire que notre enfant n'a certes pas grandi dans la joie et la gaieté. Afin de sauvegarder le foyer, je n'ai jamais envisagé le divorce, estimant qu'un enfant doit grandir entre son père et sa mère. Sans y parvenir toujours, je me suis constamment efforcée de cacher ma misère aux yeux de ma fille. Jusqu'à ce jour je l'ai élevée dans le respect et l'admiration même de son père. J'ai souhaité mourir avant d'arriver à ce carrefour. C'eût été tellement plus simple. Mais mes convictions religieuses ne m'ont pas permis d'attenter à mes jours. Sans en connaître le motif, notre fille s'est aperçue depuis longtemps du profond dissentiment qui désunit ses parents. J'avoue que certains jours, je suis horriblement lasse et n'ai plus la force de faire la grimace pour cacher ma peine, mais elle est sans indulgence et trouve que je « pousse une sale tête ». Elle me pose des questions embarrassantes sur les trop fréquentes absences de son père...

Quant à mon mari, de nature extrêmement fière, il impose sa personnalité à tout le monde et n'a jamais admis une réflexion sur sa conduite...



... A les entendre, il semble qu'il n'y a que des hommes qui trompent et abandonnent leurs femmes. Pour moi, c'est une femme que je n'ai sans doute pas su aimer et qui m'a trompé bien des fois. Elle m'a donné deux charmants enfants, mais sa conduite est devenue telle, sa méchanceté et son effronterie à mon égard si évidentes qu'il ne m'était plus possible de la tolérer chez moi, et puis les enfants souffraient de nos fréquentes disputes. Me voici seul depuis un an. J'ai passé la quarantaine et ne veux haïr personne, même pas l'amant qui, en détruisant mon foyer, me prit ma femme et mes enfants.

Il en est qui oublieraient. Il y a tant de femmes qui ne demanderaient qu'à se marier; mais bien qu'ayant rencontré quelque amitié, je ne puis me résoudre à refaire ma vie et j'oscille entre le fol espoir que son amant l'abandonne et qu'elle me revienne, et le désespoir le plus noir. Qu'en est-il de notre justice qui m'oblige à verser la pension de mes petits à l'amant de ma femme tandis que moi je suis réduit à vivre seul, sans avoir fauté, privé de l'affection de mes petits et n'ayant plus ni les moyens, ni la santé pour me refaire un foyer?

Si, matériellement, la vie d'une femme seule est difficile, que pensez-vous de l'homme déraciné de son foyer, qui, à l'usine n'a pas la vie rose? Comment échapper à ce découragement?...

\*  
\* \*

Quatorze ans de mariage pendant lesquels j'avais le droit de dire que nous étions un ménage heureux, après les difficultés matérielles surmontées grâce à un travail de tous les instants et de tous les deux. Mariés très jeunes par obligations puisque quatre mois après naissait notre aînée. Sans travail suivi à ce moment-là, ceci n'a fait que nous unir et fait ressortir les qualités matérielles de ma femme. Les raisons du choix de ma femme pour en faire mon épouse: attirance physique.

Après cette période de quatorze ans de vie heureuse, où mon amour ne fit qu'augmenter, ma femme, elle aussi, donnait l'apparence d'être heureuse. Seul un désir d'indépendance lui faisait désirer de sortir d'abord quelquefois seule, puis plus régulièrement, une fois par semaine dans un dancing quelconque. Pendant de nombreuses années, tout s'est passé normalement. En plus de ces sorties, nous sortions également ensemble régulièrement une ou deux fois par semaine, ceci pour vous dire que notre ménage ne s'était pas encroûté et que le délassement était tout de même une chose à laquelle nous attachions de l'importance. Ceci bien entendu depuis que les aînés sont en âge de rester seuls et depuis que notre situation financière s'est améliorée.

A la suite d'un travail acharné de la part de tous deux, une certaine aisance régnait et il avait été envisagé de partir en voyage pendant mes vacances pour la première fois de notre vie. Hélas! tout a craqué et j'ai vu tout ce qui avait été fait ensemble par terre au moment où elle m'a avoué, ne pouvant plus le cacher, qu'un autre homme avait pris ma place et qu'elle me trompait depuis deux mois.



Elle m'avoua également que ce n'était pas seulement une attirance physique, mais également un sentiment profond et que rien ne pourrait la séparer de cet homme. La preuve m'en a été donnée par la suite, je vous l'assure. Rien ne l'a empêchée de rejoindre son ami, ni la maladie assez grave que j'ai faite, ni la crainte de la perte de ma situation actuelle, enviable pour beaucoup, et acquise par la tranquillité que ma femme me donnait dans mon ménage... ni même les enfants. Je me trouve dans la situation suivante : pour conserver une mère à mes enfants, mes rancœurs doivent être tuées et je dois en somme me montrer non seulement un mari prévenant, mais même porter l'amour que j'ai à une femme qui me trompe ouvertement. A certains instants, ce n'est pas drôle et c'est une déception malgré tout. Ma peine paraît, surtout que je me rends très bien compte des sentiments toujours plus forts que ma femme porte à son ami. Matériellement, rien n'a changé dans mon ménage, son activité est toujours la même et sa gentillesse à mon égard est encore plus grande qu'avant. Mais, moralement, je ne puis accepter l'aide qu'elle me propose, car je ne puis plus la séparer de l'image de son ami, homme marié également et père de famille.

Il me faut en somme, après quatorze ans de vie unie, faite de travail et plaisir communs, apprendre à vivre seul. Les enfants jusqu'à présent m'ont donné le courage de vivre...

Une démarche auprès de son ami qui, quand il s'est rendu compte de ce qu'était notre ménage, voulait tenter l'expérience de rompre est absolument inutile, ma femme m'ayant nettement dit que si son ami la laissait, elle partait de la maison.

Aussi, voilà, pour que mes enfants ne souffrent pas d'une séparation, je dois me montrer aussi amoureux de ma femme qu'auparavant et supporter qu'elle entretienne des relations suivies avec un ami. Je ne connaissais pas cet homme auparavant, mais les renseignements que j'ai obtenus de droite et de gauche, me le font connaître sous un jour favorable pour lui.

Inutile de vous dire que rien de cet homme ne pénètre chez nous, cela étant une chose que je ne pourrais supporter...



Mon mari est un homme charmant, gai, plein de vie et d'entrain. Il aime ses enfants au point de trop les gâter. Depuis notre mariage, j'ai souvent senti que mon mari tombait facilement amoureux d'autres femmes avec qui il travaillait. Surtout celles qui savaient

jouer sur la pitié ou celles qui savaient se faire valoir et briller d'un éclat peut-être superficiel. La première découverte dans ce genre m'a été très pénible, car j'aurais tant mon mari que je ne le croyais pas capable de faiblesse. Les autres fois, j'ai été très blessée dans mon amour et aussi dans mon orgueil; mais les aventures étant vite terminées, après explications, repentir et pardon, la vie continuait.

Seulement cette fois-ci, ce n'est pas tout à fait la même chose. Au bureau où il travaille, il y a une secrétaire, excellente professionnellement, mais d'un genre connu, intrigante, subtile, comédienne; elle est maîtresse dans l'art de « flirter » et ce qui devait arriver... mon mari est amoureux ! Depuis quelques mois, je le sens changer dans son comportement vis-à-vis de moi et des enfants. Des opinions qu'il avait toujours soutenues sont renversées. Jamais il ne s'est occupé de musique, il veut maintenant courir les concerts; il devient superstitieux. Jusqu'à présent il était attiré surtout par la culture allemande; il ne parle que d'apprendre, de connaître l'Italie et ses premiers essais linguistiques de cette langue me font mal à entendre.

Maintenant je veux vous dire aussi quelques mots de la vie privée de cette secrétaire...

Elle a convaincu mon mari qu'elle était une victime, qu'elle avait toujours résisté aux propositions qu'on lui faisait. Elle oublie seulement de dire que chaque fois qu'elle peut aller se frotter contre les hommes fréquentant le bureau pour lire une circulaire ou pour une autre raison, elle le fait et que, quand elle leur parle, elle les regarde avec des yeux de chatte qui donnent toutes les permissions et tous les espoirs (ceci, je l'ai observé moi-même).

Moi, dès le premier jour, instinctivement, je n'ai pas eu de sympathie. La façon obséquieuse avec laquelle elle accourt pour venir me saluer, me déplaît. Le rire forcé, nerveux, presque hystérique qu'elle arbore, me fait peur. Je me demande toujours si c'est pour être très aimable ou cacher une envie de mordre...

Dans ces conditions, je suis tombée malade. Je n'étais pas décidée à partir, sentant mon mari si peu lui-même. Le médecin a insisté et je suis partie. Sitôt rentrée, j'ai été prévenue qu'il était sorti très souvent avec elle, dès le premier soir de mon départ.

J'ai eu une explication avec mon mari. Il m'a assurée que la famille était toute sa vie, que moi et les enfants nous étions le centre de son cercle de pensées, qu'il reconnaissait s'être mal conduit vis-à-vis de moi, mais qu'il était attiré par elle qui était si intelligente, si capable. Il se repentait, me demandait de retrouver ma confiance et mon équilibre, qu'il essaierait de ne plus se laisser aller et voudrait



que je la reçoive, que j'essaie d'être son amie et de la comprendre, elle était si seule dans la vie !!!

A quel âge un homme devient-il donc un homme ? Prennent-ils un jour conscience des responsabilités qu'ils ont vis-à-vis des enfants qu'ils mettent au monde ? Comment peuvent-ils avec tant de légèreté, rejeter à certains moments ce qu'ils disent être à d'autres moments le trésor de leur vie ?...



... J'avais gardé mon travail pour permettre à mon mari d'avancer. Nous n'avions rien, ni l'un, ni l'autre matériellement, si ce ne sont quelques petites économies de mon côté. Nous sommes partis main dans la main pour tâcher d'arriver à un résultat...

Nous avons acheté ce qui nous manquait, mon mari a voulu une voiture; petit à petit il a amorti nos dettes d'installation, puis celles de la maison; j'ai mis toute ma paie dans le ménage et je me suis habillée. J'ai fait mes lessives seule, le soir, pour éviter des dépenses; je n'ai pas pris de femme de ménage. Evidemment, je me suis bien fatiguée à la tâche. Chaque fois que je demandais à mon mari si je pouvais arrêter de travailler, il évitait la question et ne répondait pas.

J'ai supporté ses rentrées tardives, le linge maculé de rouge à lèvres, l'indifférence qui commençait à se manifester. J'ai su qu'il avait une maîtresse. J'ai pardonné, mais hélas, repris sans doute sexuellement il a recommencé avec cette femme et cette semaine, il m'a simplement dit qu'il voulait divorcer parce qu'il ne pouvait plus me sentir.

Nous n'avons pas d'enfants. Les dégâts se limitent à mon immense souffrance devant ces ruines.

Hier, mon mari a enlevé son alliance et m'a torturée par des mots tels que : « Oui, j'ai une maîtresse, oui quand je serai libre, je l'épouserai. J'ai eu un tort, c'est de t'épouser, j'ai été lâche car il y a déjà longtemps que j'aurais dû te signifier ton congé ! » Et voilà, il m'a laissé travailler sans relâche pendant que lui sortait et s'amusait gaîment avec une autre femme.

Ma faiblesse est l'amour que je portais et que je porte encore à mon mari. Je l'avais placé très haut, je voulais être fière de lui. Que je vous avoue encore que son idée de divorce est arrivée à la suite d'un incident, en ce sens qu'il a appris que sa maîtresse n'avait pas que lui ! De là à en conclure que s'il était libre, cette femme lui serait certainement fidèle ! Comme les enfants gâtés dont il fait partie, il

veut le jouet qui lui échappe. Il ne songe pas un instant aux ruines qu'il accumule. Je suis l'obstacle à son bonheur, et il part.

Je ne veux pas vous faire croire que je suis sans défauts... loin de là. J'ai mon caractère, je suis très certainement égoïste, j'ai peut-être été maladroite, mais de là à ruiner un foyer comme le fait mon mari, il y a un monde !...

\*  
\* \*

J'ai vingt-six ans, je suis mariée depuis quatre ans et j'ai une ravissante petite fille de trois ans. Lorsque je me suis mariée avec un jeune homme du même âge que moi, toute ma famille et la sienne se sont opposées, mais malgré cela nous nous sommes quand même mariés. Mon mari avait une bonne situation lors de notre mariage; il était très gentil, j'avais confiance en lui, mais hélas, je fus trompée. Lorsque notre petite avait cinq mois, la police vint chercher mon mari, car il avait mis une jeune fille de seize ans enceinte.

Lorsque la chose fut là, mon mari me dit qu'elle n'était pas à lui : il a fallu procès, avocat, et cela nous a coûté très cher et avec cela il a quand même tout perdu.

Après avoir bien réfléchi, j'ai demandé à mon mari s'il voulait marier la femme en question. Il m'a répondu que non, que moi j'étais sa femme.

Ceci dit, je lui ai tout pardonné car vraiment j'aime mon mari et il m'a promis de ne plus recommencer.

Après cela, il s'est arrangé avec son père pour acheter une auto, ce qui fut son malheur.

Six mois plus tard, j'apprenais qu'une autre jeune fille était enceinte de mon mari. Ayant prévenu celui-ci, elle ne le revit plus jamais; alors elle fit je ne sais quoi et dut aller à l'hôpital d'urgence. Elle envoya ensuite la facture de l'hôpital à mon mari.

Aujourd'hui il travaille sans fixe, seulement à la provision. Il rentre tous les soirs tard, ne s'en fait pas du tout, ne téléphone pas. Je reçois un peu d'argent pour le ménage, mais bien souvent je dois me contenter de pommes de terre à l'eau, de café et de pain. Il n'est pas là le samedi soir, et le dimanche il fait des courses avec des copains jusqu'au lundi soir et dit qu'il n'a pas besoin de travailler à ce moment-là. Mais si un soir je lui demande de ne pas venir trop tard, ou un samedi, il me répond qu'il doit travailler quand il peut. Lorsqu'il ne rentre pas et qu'il ne téléphone pas, je suis toute la nuit en l'air; je me demande ce qu'il fait. Aujourd'hui, j'ai ma santé qui décline...



Il ne paie pas ses affaires. Il fait plus de frais que de recettes, mais lorsqu'on lui ouvre les yeux, il n'y a rien à faire, il veut sa liberté.

Je suis toujours seule à la maison, n'ai pas d'amies, pas beaucoup d'argent; je gagne quelque argent à côté, mais je dois tout mettre dans le ménage. Je n'achète jamais un habit ou une paire de souliers, ni pour moi, ni pour la gosse.

S'il voulait reprendre la vie normale, c'est-à-dire ne plus avoir d'auto qui coûte cher et travailler sérieusement, je serais d'accord d'aller travailler et lui aider. Mais comment dois-je m'y prendre ? J'ai essayé tous les moyens, sans résultat. Sauriez-vous peut-être lequel ? Si oui, je me recommande, car comme cela, ça ne peut plus durer...

\*  
\* \*

J'avais vingt-et-un ans. Il s'était plaint à moi de ce que sa femme fût nerveuse, violente, méchante. J'étais une jeune fille bien naïve encore, gagnant honnêtement ma vie en maison bourgeoise.

J'ai beaucoup lutté et souffert. J'ai voulu rompre cette liaison en rentrant chez mes parents. Sa femme, après avoir fait scandale, est venue se plaindre dans ma famille. Alors mon père, à son tour, fit preuve de violence sur moi, ce qui me fit quitter la maison. Je pris du travail à l'étranger. J'étais complètement désemparée avec une petite santé... Quand il vint me rejoindre, je n'eus plus la force de lutter.

Lui et sa femme furent séparés par jugement sans qu'il y eut divorce effectivement prononcé. Les années ont passé... Il est devenu morne, parlant peu. Nous vivons un peu comme frère et sœur, sans beaucoup de contact ni d'intimité.

Maintenant, je lui reproche son manque d'affection et je pleure souvent sur ma vie gâchée... J'ai eu pitié de cet homme parce qu'il souffrait... Il est devenu tellement sombre... Je vous assure que c'est lui qui a tout fait pour me persuader. J'aurais tant voulu me marier et avoir un vrai foyer, des enfants. Cette fausse situation m'est devenue un véritable cauchemar... et cependant, il me supplie de ne pas le laisser. Je vous assure, je ne suis pas une vilaine femme. Je ne vois pas d'issue. Je souffre jour après jour. C'est lui seul qui est responsable parce que j'étais trop jeune et sans aucune expérience de la vie à ce moment-là...

\*  
\* \*

J'appartiens à la multitude de ces hommes qui ont trompé leur épouse. On se laisse aller, on cède une première fois, inconsciemment peut-être, puis une seconde. On se révolte, et ce qui n'est qu'une monstruosité devient par la suite un acte léger, absolument inconscient, facile à supporter parce qu'irréfléchi, même recherché.

Parfois des résolutions sont prises, mais la chair est faible et le démon bien fort...

Certes, je suis sans excuse. Ma compagne n'a jamais cessé de faire preuve d'un dévouement et d'une fidélité exemplaires. Rien ne m'a manqué, si ce n'est peut-être un peu plus de sentiment. Mais ceci n'est pas raison et ne justifie rien. On ne change pas sa nature. Je pourrais tout au plus lui rappeler sa faiblesse pour ne pas avoir affirmé plus ouvertement sa foi et d'avoir trop souvent cédé devant l'indifférence ou l'incrédulité de sa parenté. Mais voilà, on exige la perfection des autres alors que soi-même on demeure trop souvent incapable du plus petit effort. Exemple déplorable, aussi bien pour nous que pour nos enfants.

Mais me direz-vous, et vous, qu'avez-vous fait ? Moi aussi, j'ai cédé, j'ai pratiqué cette indifférence, alors que j'aurais eu moi-même tant besoin d'être soutenu. Sans s'en apercevoir, on en arrive à cette religion hypocrite qui, certes, n'est pas dépourvue de principes, mais dont la foi vivante est trop souvent reléguée après les affaires.

Et maintenant, j'ai plus de soixante ans, l'âge qui fait réfléchir et revoir la route parcourue. Force m'est de considérer que, mis à part les avantages de mon existence, les seules auréoles de ma vie sont une santé plus que chancelante et des cheveux gris ! Triste bilan !

Je comprends mieux, je réalise l'horreur de mes fautes et j'en suis bouleversé.

C'est le drame de ma vie que je supporte seul, car je ne veux pas que celle à qui je dois tout, souffre de connaître mes fautes. Je connais assez ma femme pour comprendre qu'un aveu laisserait une ombre par trop douloureuse sur un ménage très heureux, actuellement, dans une union parfaite, sans fausse situation.

Drame intime, drame affreux qui m'a conduit à vous en faire l'aveu et à vous demander d'agir auprès des jeunes pendant qu'il est encore temps.

Il faut ouvrir les yeux de la jeunesse, leur dire ma détresse afin qu'un jour ils ne connaissent pas, comme moi, ce cri de la conscience, cette vie de remords qui m'accable...

\*  
\* \*



Chacune de ces lettres nous fait connaître l'un ou l'autre des aspects de la souffrance qu'apporte avec lui l'adultère.

La succession de ces témoignages, l'indicible misère qu'ils dévoilent, suscitent très naturellement en nous un désir raisonnable : nous détourner au plus vite et attacher notre pensée et nos sentiments à des choses plus réjouissantes.

Réaction bien compréhensible, mais peut-être prématurée ! A vouloir passer outre, à mettre trop de hâte à fuir cette réalité hideuse, nous perdrons de vue le véritable intérêt de cette enquête. Quand une certaine presse étale, souligne le « scandaleux » à grand renfort de titres ou d'images, elle le fait à des fins qui n'ont souvent qu'un très lointain rapport avec l'objective information. Et l'écho rencontré chez les lecteurs ne se situe pas nécessairement sur un plan très élevé. Il nous importe de ne pas tomber dans ce travers. Car c'est à de tout autres fins qu'ont été ici transcrits ces témoignages. Elles ont déjà été clairement exprimées : aller à la racine de tant de maux, afin de mieux discerner le remède apte à nous en guérir.

Il vaut donc la peine de s'arrêter là, d'interroger encore ceux qui viennent de parler. La multiplicité des témoignages entendus laisse paraître certaines caractéristiques constantes qu'il faut maintenant souligner.



L'adultère est d'abord le fruit d'une déception. Le conjoint s'était fait une certaine image de l'amour. La réalité l'a laissé désillusionné. En changeant de partenaire, il a la pensée de trouver enfin ce qu'il cherche. Il arrivera

qu'il croie l'avoir découvert. Il goûtera sans doute à certaines satisfactions, mais qui se trouveront empoisonnées par la trahison qui en est le prix. Et il ne pourra empêcher sa conscience d'en être marquée, parfois même obsédée. A moins que, déçu à nouveau, il reprenne sa place au foyer, mais sans cesse tenté d'essayer une nouvelle expérience.

Ou bien l'adultère est le fruit d'une lassitude. Très rapidement, ou peu à peu, la découverte charnelle s'est épuisée. La vie à deux, le dialogue plaisant et heureux a fait place insensiblement à la plus grave des solitudes, celle où l'on demeure désespérément *seul*, alors qu'en fait on passe pour être *ensemble*. On veut alors échapper à cet isolement. On croit qu'on trouvera « ailleurs » le renouvellement de l'amour, sans discerner qu'on lui donne ainsi à tout jamais un caractère éphémère. Tout passe, tout lasse, tout casse, dit la sagesse païenne. C'est le cruel aveu d'un humiliant échec.



Mais il est juste de remarquer que l'adultère ne tient pas toujours à des causes aussi simples, imputables à une certaine ignorance chez ceux qui répondent à son attrait trompeur. L'adultère — masculin surtout — est fort souvent le fait de caractères faibles, relâchés, souffrant de complexes d'infériorité. Ils veulent alors, consciemment ou non, se prouver à eux-mêmes sinon aux autres, qu'ils sont capables de s'imposer, de réussir. L'homme est assez vaniteux pour se croire grandi, rehaussé par la conquête d'une femme (la réciproque reste vraie). C'est une forme d'exploit dans lequel les lâches trouvent occasion de regonfler un peu leur petite importance.



Parce que le goût du risque et de l'aventure veille au fond de chaque être, on brille ainsi comme on peut. Et dans cette chasse à l'homme ou à la femme, il en est qui s'imaginent jouer les grands personnages.

Mais disons-le d'emblée, les actes auxquels amènent ces conquêtes peuvent-ils encore prétendre au titre d'amour ?

Car l'adultère ainsi vécu obéit fort souvent à des instincts singulièrement dégradants. Ils situent la femme — ou l'homme — assez bas dans l'échelle des valeurs pour consentir à en faire ce joujou qu'on s'offre aux heures où l'on en a envie ou dont on s'amuse momentanément parce que l'occasion s'est présentée.

C'est parfois aussi une forme de sport, plus vil qu'on ne saura jamais le dire, et à la mesure exacte de ces instincts.



Mais il serait faux de croire à la superficialité de cette forme dénaturée de l'amour. Elle porte en soi sa rançon. Les adultères deviennent des jaloux qui font la vie d'autant plus amère à leur conjoint qu'ils l'ont davantage trompé. Quel tourment dans leur esprit, à la pensée qu'ils pourraient être trompés à leur tour ! Et quel aveu d'insatisfaction ! C'est leur caractéristique la plus évidente. Ils sont insatisfaits et le deviennent toujours davantage. Insatisfaits d'eux-mêmes, de leur sort, de la vie, des autres. D'où leur méchanceté, leur implacable dureté, leur suffisance, leur insensibilité aussi, même à l'égard de la souffrance de leurs enfants.

Il arrive que pour s'arracher à cet endurcissement dont ils restent conscients, ils se retournent contre celui ou celle qui les avait éconduits, sans avoir toujours la force de rompre. Viennent-ils pourtant à le faire ? Ils demeurent souvent marqués par l'aventure qu'ils ont connue ; et cela

d'une manière telle que leur propre existence leur paraît à jamais salie.

Mais le plus souvent, devenus cyniques, ils affichent leur inconduite, en prônant les avantages, se trompent eux-mêmes par de faux raisonnements, et accumulent ainsi dans leur esprit des évidences qui sont autant d'illusions. En peu d'années, ils deviennent des blasés, à l'existence morne, creuse, aussi démunie d'intérêts vivants qu'un chemin dans le désert. De temps à autre, un mirage attire leur attention: ce sera une nouvelle à sensation, une vedette à la mode, une bataille électorale, un défilé de couture, une victoire de leur club sportif, un gain inattendu. Et puis leurs regards un instant allumés retomberont en veilleuse. A moins d'une intervention divine, ils finiront dans la peau endurcie d'un aigri.



Pourtant, il est nécessaire d'établir une distinction. Les apparences laissent en effet entendre que l'homme trébuche plus facilement que la femme. Et qu'en beaucoup plus grand nombre on trouve des foyers où l'homme est adultère et continue de l'être, tandis que l'épouse de cet homme est restée fidèle.

Serait-ce que l'homme soit plus faillible que la femme? Avant de le prétendre, il faudrait tout de même se souvenir qu'à chaque fois qu'un homme trahit la fidélité conjugale, c'est qu'il a trouvé une femme pour y consentir, quand ce n'était pas pour l'y encourager.

Et à regarder les choses de près, force nous est de constater que la femme porte sa lourde part de responsabilités dans cet échec à l'amour qu'est l'adultère, et dans la somme de souffrances indicibles (le mot n'est pas trop fort) dont il s'accompagne.



Cette responsabilité de la femme mérite d'être examinée sous ses divers aspects.

\*  
\* \*

Il y a d'abord l'épouse trompée. Elle attire tout naturellement la sympathie, tandis que son conjoint adultère accumule facilement contre lui une opinion publique encore généralement désapprobatrice. Est-ce à dire que la femme restée fidèle n'est pas fautive, elle aussi ?

Il en est parmi les épouses qui font payer cher au conjoint leur vertu de fidélité. Mesquines, jalouses, leur amour possessif est si grand que sous prétexte de bonne éducation, elles obligent chacun à marcher à la baguette. Elles veulent que tout se fasse comme elles l'entendent. Elles régissent tout et chacun. Alors le mari, un jour ou l'autre, en a assez. Las de retrouver dans son épouse une autorité maternelle avec laquelle il avait déjà dû parfois lutter pour trouver sa liberté, il va chercher ailleurs une présence un peu plus féminine. Il a grandement tort, bien sûr, mais la culpabilité de son épouse n'en est pas moins réelle.

\*  
\* \*

Il arrive aussi que durant les fréquentations et les premiers temps du mariage, l'époux soit tenu pour un chéri, un chouchou, un amour. Mais sitôt venu le premier enfant, et à combien plus forte raison les suivants, la mère oublie qu'elle doit rester épouse. Dans le partage de ses affections, le mari ne reçoit plus sa part. Il devient un simple compagnon de ménage, est avant tout considéré comme le gagne-pain nécessaire et indispensable. On lui en sait beaucoup de gré, mais là s'arrête la gratitude. Comme il

rentre parfois harassé et fatigué et aurait besoin à ces heures-là d'une affection un peu démonstrative, il est tenté d'aller chercher ailleurs un accueil qu'il ne reçoit plus à son propre foyer.

Il est clair que si sa responsabilité se trouve ainsi diminuée, il n'est pas pour autant justifié de se mal conduire. Mais sa mauvaise conduite a des causes réelles... chez l'épouse fidèle.

Un dernier trait la mettra du reste en garde contre une certaine facilité admise par trop de femmes vertueusement installées dans le mariage.

Combien d'époux ont connu cette déception de voir leur femme, au lendemain des épousailles, se considérer dorénavant comme casées et renoncer à tout effort pour demeurer agréable, plaisante, voire attirante. Cette démission d'esprit et de sentiment se reflète dans leur personne; et l'image trop connue qu'elles finissent par offrir à leur époux — et cela jusque dans l'intimité — est celle d'une femme négligée, dans son hygiène, dans son teint, dans sa chevelure, dans ses vêtements. Son travail n'échappe pas non plus à ce climat éprouvant. Jamais à l'heure, elle traîne son air poussiéreux et ensommeillé la journée durant. Sans cesse énervée parce que bousculée par le temps, elle fait peser sur toute la maison les lambeaux de nuit auxquels elle est restée accrochée dans son lit jusque tard dans la matinée. Comment l'amour résisterait-il à cet ensemble de détails qui sont, pour le mari un brin inconstant, autant d'invites à fuir le foyer ?



Et puis il y a les complices des maris adultères. Qui sont-elles ? Qui se ressemble, s'assemble !

Il y a, bien sûr, les femmes mariées, déçues, désillusionnées. S'estiment-elles frustrées dans leur foyer de tout ce



à quoi elles avaient rêvé ? Avec désinvolture, elles le cherchent ailleurs. Parmi elles, bon nombre sont des désœuvrées à l'existence trop facile. Alors la simple pensée de l'aventure possible leur apporte déjà un regain de vitalité !

Ce qui était vrai des maris s'applique aussi à elles.

Au temps des fiançailles, elles étaient adulées, choyées; il n'y avait pas assez de substantifs ni de qualificatifs pour les décrire, les complimenter, les cajoler, les galantiser. Mais il en est des maris comme de certaines épouses. Ils s'installent dans le mariage. Franchie l'étape des noces, ils se conduisent comme en terrain conquis, se croient en droit d'avoir moins d'égard et de gentillesse envers leur femme qu'envers n'importe quelle autre créature, y compris leur chien. Faut-il s'étonner, après ça, que certaines épouses soient tentées d'aller chercher ailleurs les attentions dont elles sont frustrées ? Elles les trouveront au prix d'une trahison, mais le mari bafoué en a été inconsciemment l'artisan.



A cette catégorie de femmes adultères, il faut cependant en ajouter une autre. On parle de « coureurs de jupons ». Le contraire existe aussi. Ce sont des femmes sans principe et sans mœurs, sciemment méchantes, qui ne peuvent supporter la vue d'un couple heureux et uni sans aussitôt en concevoir de la jalousie. Elles ne pensent pas d'abord à détruire un bonheur. Par faiblesse, par bêtise, par jeu, par vanité, parfois pourtant par vengeance et dépit — elles disent *avoir droit au bonheur*. C'est bien la manière la plus certaine de s'en priver à toujours. Parmi elles, beaucoup de célibataires, au nom du droit à l'amour, voulaient tout simplement trouver à se caser.

Et leur égoïsme est de nature assez vile pour qu'elles acceptent d'y parvenir au prix d'un foyer détruit et de la souffrance qui en résultera pour l'épouse légitime et ses enfants.

Il leur est facile de parvenir à leurs fins. N'ayant que l'obligation de plaire, elles déploient toutes leurs ruses, mêlées à des trésors de bonté, de tendresse, voire de dévouement. Elles savent parler et faire parler de telle manière que le mari finit par faire des comparaisons. Elles savent lui montrer que dans son foyer il n'est bon qu'à fournir de l'argent. Elles le persuaderont qu'il est malheureux chez lui. Et ce poison ainsi distillé ne tardera pas à agir. Effectivement, la vie à la maison devient intenable, et pour cause... En nigaud qu'il est, il ne voit plus que les désavantages de sa situation et finit par accabler les siens tout en se disculpant. La poire est mûre. Il ne reste plus qu'à la cueillir. Jusqu'au jour où, lassé — que peuvent durer de telles amours ? — il ouvre les yeux, parfois rentre au foyer. Mais quand il n'en a ni le courage, ni l'humilité, il demeure la victime consentante de ces nonstres dorés.

A noter que ce genre de femmes se recrute souvent parmi les jeunes filles dites affranchies. Décidées à ne pas se marier tout de suite, elles veulent cependant jouir de la vie. Comme cette jouissance nécessite beaucoup d'argent, elles jettent leur dévolu sur ceux qui en ont, avec la pensée qu'au jour où elles auront assez profité, elles lâcheront leur vieux galant pour épouser un jeune. Avec ruse et sous le couvert de l'amour — à quel crime ce mot ne se trouve-t-il pas mêlé ? — sans scrupule, ne regardant qu'au profit qu'elles tireront d'une telle liaison, ces jeunes femmes n'hésitent pas à séduire un mari et père de famille.

Avouons que cette perversion de la vie amoureuse se trouve aujourd'hui exacerbée par une certaine et surabon-



dante littérature, et par autant de « distractions » frelatées qu'une infâme publicité ne cesse d'accréditer.



Il y a enfin une dernière catégorie de femmes. Célibataires, souffrant de leur solitude, aspirant elles aussi à une part de bonheur, elles n'ont eu que trop d'occasions de voir de l'extérieur des ménages mal assortis. Elles ont regardé aux apparences, ont peut-être entendu avec quelle légèreté certaines épouses parlaient de leur mari. Avec quel aveuglement aussi elles galvaudaient certains trésors auxquels précisément ces célibataires n'auraient demandé qu'à goûter ! Ou bien ce sont de simples jeunes filles qui ont gardé intact leur sensibilité féminine, et qui sont vulnérables *par pitié* !

Or voici que justement, elles ont fait connaissance d'un de ces hommes déçus, peut-être aussi un peu volage et en mal de confidences. Sous le sceau du secret, il a commencé par se plaindre. Il dira même que c'est la première fois qu'il s'en ouvre à quelqu'un. Avec des trémolos dans la voix, il dit « être incompris à la maison... Sa femme est revêche; pis que cela, elle est froide... Ou bien elle est toujours malade... Ou bien elle n'a de tendresse que pour les enfants... Ou bien elle ne sait pas lui faire le nid douillet auquel il était en droit d'aspirer après sa dure journée de travail... »

Et puis, la fois suivante, toujours avec les mêmes trémolos dans la voix, il dit chercher une âme sœur, quelqu'un avec qui il puisse enfin parler d'égal à égal. Il laisse même entendre que de pouvoir enfin s'épancher, cela lui aide dans son travail et même dans son comportement à la maison.

Innocemment — mais on devrait dire sottement — elle écoute. Elle prend au sérieux. Sa *pitié* est amorcée. Elle

est sûre de faire une bonne œuvre. Elle ne voit pas qu'en réalité elle est en train de s'éprendre et qu'elle est déjà attachée à lui. Alors, le jour où il lui déclarera qu'il a découvert s'être trompé et qu'elle est, *elle*, le véritable amour de sa vie, elle ne pourra plus dire non; elle n'en aura plus la force. Elle est prise dans l'engrenage. Et si ce n'est pas elle qui est broyée, au nom de l'amour elle acceptera aveuglément et parfois avec une férocité inattendue, que l'épouse rivale et ses enfants soient plongés dans la détresse.

\*  
\* \*

Eh oui ! tout cela, toute cette misère, toutes ces larmes, toute cette abomination au nom de l'amour.

Quelle odieuse dérision !

LES FOYERS

Odieuse dérision !

SANS HISTOIRES

Mais aussi parodie de l'amour.

Suffit-il d'en avoir conscience — même connaissance détaillée — pour être assuré qu'en ce qui nous concerne, nous y échapperons aujourd'hui ou demain ?

Si l'on venait prétendre ici que la réalité se trouve déformée parce que présentée sous un seul jour — celui des témoins à charge — il n'y aurait que les ignorants ou les utopistes pour appuyer une telle assertion.

Il est vrai que l'ensemble des témoignages entendus font tous état d'une crise grave, d'une situation compromise sinon irrémédiable. Mais si la grande majorité de ceux qui ont écrit l'ont fait sous le coup d'une intense détresse et dans l'espoir de recevoir un secours — ils n'en



discernaient eux-mêmes ni la forme, ni la nature — cela signifie-t-il que ces foyers-là soient les seuls à connaître le malheur ?

Absence de mauvaises herbes ne veut pas nécessairement dire présence d'un froment à la tige droite, à l'épi lourd de grains. Les foyers que ne visitent ni le manque d'éducation, ni l'alcoolisme, ni l'adultère, autrement dit, les foyers sans histoires, ne sont pas pour autant et nécessairement des foyers heureux. Et si, sur ce point, aucune statistique ne peut rendre compte de la réalité, il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles, de prêter attention à certains faits précis, de questionner ceux-là même qui ont l'occasion d'approcher des ménages et d'en connaître le vrai visage, pour perdre une fois de plus les illusions qu'on garderait encore.

Innombrables sont les foyers sans histoires qui, après quelques années d'existence, ressemblent étrangement à une pension famille — on pourrait dire aussi : une coopérative de consommation, ou encore une gérance d'intérêts communs. Avec, en plus, un droit légitime à la satisfaction charnelle qu'on accomplira sous le nom significatif de « devoir conjugal ».

L'enseignante y avait été pourtant accrochée un jour : « Mariage d'amour ». Elle était pimpante, haute en couleur ; tout laissait croire que la patine du temps en rehausserait encore l'éclat.

L'enseignante y est toujours. En fait de patine, on la confondrait facilement avec la grisaille monotone d'un ciel sans soleil... !

A un interlocuteur lui demandant pourquoi les comédies finissaient toujours par un mariage, Emile Faguet, auteur français contemporain, répondit : « C'est qu'aus-sitôt après, la tragédie commence ! »

C'est une amère boutade. Mais force nous est de reconnaître qu'elle n'a que trop d'exemples pour la confir-

mer. Et si ce n'est pas la tragédie — avec cris, portes qui claquent, coups, vaisselle cassée — c'est fort souvent d'une manière non moins dramatique, une forme de silence, un mutisme lourd d'ennui, ou encore l'ignorance réciproque.

C'est entendu; on partage toujours le même lit, la même table, le même porte-monnaie, parfois aussi le même travail. On vit ensemble. La trame des journées ne connaît aucun accroc, si ce n'est de temps à autre, un mot un peu plus fort que l'autre. Mais en dehors de cela, qui est inévitable, il semblerait qu'il n'y ait rien à redire. Et pourtant... !

Qu'est devenu l'amour dans cette réalité en apparence sans accroc ?

Il y a bien communion d'efforts dans le travail, dans la volonté d'assainir financièrement le foyer, et si possible d'avantager les enfants. Il y a bien recherche commune d'une condition de vie plus agréable et plus facile matériellement.

Mais en dehors de cet aspect matériel et passager des choses, et de tous les échanges quotidiens auxquels il oblige, en dehors des inévitables discussions à propos de la santé, du comportement et de l'éducation des enfants, des événements rapportés par les journaux ou la radio, des incidents survenus localement, bref de tous les faits et gestes quotidiens suscitant intérêt et échange de paroles, les époux ne connaissent plus de réelle communion.

Sans doute, il y a l'étreinte de l'amour. Mais si souvent au lieu d'une communion, elle est devenue un jeu purement physique, une recherche sensuelle momentanée à laquelle le corps seul participe. Quand il n'arrive pas encore que cette étreinte soit consentie par pur devoir, donc supportée par l'un des conjoints. Et dans la quasi totalité des cas, c'est l'épouse qui se plie ainsi à ce qui est devenu un



plaisir non partagé tandis que le conjoint goûte malgré lui à une joie égoïste et solitaire.

Mais cette absence de communion a d'autres aspects qui contribuent encore à vider le mot « amour » de son contenu et à n'en faire plus qu'un mot trompeur.

L'homme n'a pas seulement un corps. Il a une âme et un esprit. Quelle part leur est-il faite dans ces foyers encore solidement établis et à la trame en apparence intacte ?

Il n'en est pas un seul où, après quelques mois d'enchantement — la lune de miel, très variable dans la durée — on ne découvre que l'amour dépérit d'avoir à s'étancher aux seules sources de la sécurité matérielle... C'est là un fait indéniable.

Partout où l'amour n'est pas, en même temps qu'unité physique, communion d'âme et d'esprit, la sexualité et tous les intérêts de cette vie ne suffisent pas à le maintenir vivant.

Certes, la sensualité demeurera, si elle est partagée par les deux conjoints. Les enfants, le travail, l'accoutumance, la nécessité, tiendront les époux dans un même cadre. Celui-ci pourra offrir aux regards un aspect durable, voire riant si le caractère des conjoints est d'une trempe assez souple pour qu'ils se supportent et continuent à se respecter mutuellement. Encore ne faudra-t-il pas que des conditions matérielles défavorables, ou une santé déficiente, ou d'autres épreuves encore viennent rompre brutalement ou à petits coups répétés un équilibre qui doit précisément sa stabilité à l'absence de ces facteurs négatifs.

Mais quand encore ces conditions d'heureux équilibre seraient rassemblées, est-ce à dire que l'unité ainsi trouvée et maintenue satisfera pleinement les époux ?

Comment le pourrait-elle alors qu'en ses éléments les

plus essentiels il ne lui a été accordé aucune possibilité d'échange ?

Cela vient d'être rappelé. Le corps n'est pas le seul élément constitutif de l'être. Or, bien avant le corps — mais aussi bien longtemps après lui — l'âme et l'esprit sont les grands sacrifiés sur l'autel de l'amour. Et c'est le « moi » de chaque conjoint qui y consent largement. Parce qu'il se refuse à abdiquer.

L'ensemble des témoignages rapportés faisaient état de beaucoup de souffrances. Il saute aux yeux que cette souffrance avait en chaque cas une cause première : l'égoïsme de l'un et de l'autre conjoint.

C'est donc l'égoïsme qui empêche l'unité d'âme et d'esprit des époux — en attendant qu'il empêche celle de leur corps — d'où cette absence de communion intérieure, même dans les foyers demeurés apparemment intacts.



Il arrive qu'on plaisante au sujet des chagrins d'amour. On a bien tort d'en rire ! C'est un mal redoutable qui revêt beaucoup de formes. Quelle douleur lorsque chez les époux, la joie d'aimer fait place à la déception ou à la désillusion, le respect mutuel à l'incompréhension ; quelle détresse lorsque la confiance est gâchée par l'alcoo- lisme ou l'adultère, la ferveur des débuts transformée en une accoutumance qui tourne à la lassitude.

Quelle pénible découverte que celle de cette « solitude à deux » révélant toujours davantage une réalité qu'on ne soupçonnait pas : *il y a impossibilité d'une véritable et durable communion entre l'homme et la femme.*

Tôt ou tard, en effet, apparaît une fissure, qui peut aller s'élargissant jusqu'à la rupture, ou demeurer ce qu'elle est parce que, de part et d'autre, on en a pris son parti.



C'est là ce que confirment tous les témoignages entendus. C'est là ce que découvrent les époux les plus aimants et les plus unis.

Dans « C'était histoire de rire », Salacrou a un mot très partial à l'égard du sexe féminin, mais combien vrai à l'égard de l'amour ! Il écrit : « On ne trahit pas ce qui n'existe plus. C'est qu'autrefois, on se mariait pour fonder une famille, on épousait une femme pour l'éternité. Aujourd'hui, nos femmes n'ont plus de religion... La toute petite morale qu'il leur reste, c'est l'amour; et c'est le mot le plus incertain, le plus mal défini, le plus vague du vocabulaire. »

C'est alors que se pose la question essentielle : pourquoi en est-il ainsi ? A qui la faute si l'amour est une réalité « sans religion », c'est-à-dire un acte, un échange privé du contenu que Dieu seul peut lui donner, puisque selon la révélation des Ecritures, *Dieu seul est amour* ?

Oui, Dieu est amour. Et on touche là au cœur de la question. Il vaut donc la peine de s'y arrêter un peu. Il est impossible, en effet, d'user ici d'un langage chrétien sans le définir.

Nous ne savons rien de Dieu sinon ce qu'Il nous fait Lui-même connaître. Or, il a plu à Dieu de lier la révélation de Sa Personne et de Ses intentions au témoignage que les Saintes Ecritures rendent à Jésus-Christ déclaré seule image visible de Dieu et unique médiateur entre Dieu et les hommes. S'il en est ainsi, si Dieu seul est amour, l'amour lui-même — ce mot si incertain et si indéfini — ne nous sera expliqué dans son sens profond, dans sa signification présente et sa portée éternelle que par la Bible.

Avec cette précision (valable pour tous les enseignements bibliques) : la plus attrayante des évidences a besoin de tout le secours de Dieu, de toute Sa force pour

être mise en pratique. En effet, selon l'Ecriture sainte, la nature déchue de l'homme, le rend inapte à pratiquer la vérité à laquelle il souscrit.

Ce qui revient à dire qu'*en dehors de la communion avec Dieu, il n'y a pas d'amour possible entre l'homme et la femme*. En d'autres termes, les relations de l'homme et de la femme, jusque sur le plan de la vie physique, sont subordonnées aux relations de ces deux êtres avec leur Créateur.

C'est là une vérité fondamentale qui demande à être éclairée, Bible en mains.



## *Chapitre II*

### A la découverte de la vérité

L'AMOUR EST VOULU  
DE DIEU

Il importe de dissiper d'abord un grave malentendu, combien persistant dans la pensée de tous ceux qui n'ont qu'une vague connaissance de la Bible.

L'idée s'est répandue dès longtemps que la faute de l'homme, appelée communément la chute, n'était autre que l'acte sexuel entre Adam et Eve. Il est vrai que cette théorie a connu des défenseurs jusque chez certains Pères de l'Eglise ou prédicateurs, plus acharnés à dénoncer les vices de leurs ouailles qu'à proclamer la vérité scripturaire. Même un Bossuet a donné dans ce genre reconnu aujourd'hui infidèle à la vérité chrétienne. C'est dans une de ses lettres que l'on trouve ces mots si singuliers : « Souillés dès notre naissance et conçus dans l'iniquité, conçus parmi les ardeurs d'une concupiscence brutale, dans la révolte des sens et dans l'extinction de la raison, nous devons combattre jusqu'à la mort le mal que nous avons contracté en naissant. » C'est pour avoir pris au sérieux ce discrédit jeté ainsi sur la vie sexuelle que certains époux chrétiens ont compromis leur intimité conjugale par une forme de retenue qui va jusqu'à la mauvaise conscience et au mépris des désirs physiques.

Or, rien n'est plus contraire à la vérité que ce mépris du corps et de l'instinct sexuel en particulier. Nulle part la Bible ne laisse entendre que l'union charnelle soit une

faute, sauf si elle est vécue en dehors des liens du mariage.

L'instinct physique de l'amour est un don de Dieu pour lequel l'homme est appelé à rendre grâces. Et si au chapitre trois de la Genèse il est fait mention du changement intervenu dans les relations entre Adam et Eve, pas un seul instant le texte ne laisse entendre que la vie sexuelle soit à confondre avec le péché. Lisez plutôt :

*Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs qu'avait faits le Seigneur Dieu. Il dit à la femme : Dieu vous a-t-il vraiment défendu de manger du fruit d'aucun arbre du jardin ? La femme lui répondit : Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin, mais quant au fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez point, vous n'y toucherez point, de peur de mourir. Non, reprit le serpent, vous ne mourrez pas, mais Dieu sait bien que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal.*

*La femme, voyant que le fruit de l'arbre était bon à manger, appétissant d'aspect et précieux pour ouvrir l'intelligence, en prit, en goûta et en présenta aussi à son mari, qui était avec elle, et il en mangea. Alors, leurs yeux à tous deux s'ouvrirent; ils virent qu'ils étaient nus et, ajustant ensemble des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures. Ils entendirent le bruit des pas du Seigneur Dieu, qui se promenait dans le jardin à la brise du soir. L'homme et la femme se dissimulèrent aux regards du Seigneur Dieu, parmi les bosquets du jardin, mais le Seigneur rappela l'homme : Où es-tu ? dit-il. Il répondit : J'ai entendu le bruit de tes pas dans le jardin, j'ai eu peur, parce que je suis nu, et je me suis caché. Le Seigneur Dieu dit : Qui t'a révélé que tu étais nu ? Aurais-tu mangé du fruit de l'arbre que je t'avais interdit de goûter ? L'homme répondit : La femme que tu m'as donnée m'a*



*présenté ce fruit, et je l'ai mangé. Le Seigneur Dieu dit à la femme : Pourquoi as-tu fait cela ? — Le serpent m'a trompée, répondit-elle, et je l'ai mangé.*

Le péché n'est donc pas l'acte sexuel. A la lumière même de ce récit, le péché, fruit de l'orgueil, est le refus de l'homme de rester fidèle et soumis à la Parole de Dieu. Poussé par Satan, l'homme se fait l'égal de Dieu. Il décide lui-même ce qui est mal; dans un véritable acte de révolte, il se soustrait à l'autorité divine, il prend sa vie en mains, devient son propre maître. Les conséquences apparaissent aussitôt. Jusqu'ici, dans la libre soumission à Dieu qui, par sa Parole, veut le bonheur de l'homme (des époux aussi), l'amour présidait à toutes les relations qui unissaient le Créateur et sa créature, et les créatures entre elles.

Dès lors, la révolte de l'homme contre Dieu porte en elle ses terribles conséquences. Non seulement, il y a rupture de relations entre Dieu et l'homme — l'homme cesse d'aimer Dieu — mais cette rupture affecte toutes les relations humaines, y compris celles des époux. L'homme et la femme ne savent plus, ne peuvent plus s'aimer. Ils ne savent plus que s'accuser réciproquement. La révolte qui les a séparés du Créateur les sépare l'un de l'autre. Et la feuille de figuier avec laquelle ils cherchent à couvrir leur nudité n'est qu'une image de cette séparation qui accompagne les époux jusque dans la recherche de l'unité qu'ils ont dès lors perdue.

Mais plus largement, ce sont toutes les relations humaines qui se trouvent ainsi affectées par la chute. Et la feuille de figuier fera place non seulement aux actes de répudiation, mais, sur d'autres plans, aux serrures, aux murailles, aux barbelés, aux barrières de classes, aux rideaux de fer qui attestent que la loi d'amour est devenue

entre les mains de l'homme pécheur, une loi de haine, une loi de souffrance et de mort.

Pourtant si le péché de l'homme a défiguré et empoisonné la fraternité humaine, jusqu'à la transformer en relations où l'égoïsme, l'intérêt, la ruse, l'esprit de domination et parfois la haine ont la plus grande part, ce n'est pas une raison pour suspecter l'amour ou pour ignorer ce qu'il était à son origine.

Suspectons l'homme pécheur, dont il est dit dans l'Ecriture que son cœur est pervers plus que tout autre chose, mais ne suspectons pas l'amour !

Cherchons plutôt à connaître ce qu'est cet amour dans l'intention du Créateur. S'il est bon d'écouter les psychologues, les moralistes, les économistes, les sociologues et tous ceux qui, avec une sagesse bien intentionnée, réfléchie, documentée, veulent venir au secours de l'homme reconnu incapable d'aimer durablement, il est encore préférable d'écouter le Seigneur. Car s'il en est un qui a voix au chapitre, c'est bien Lui, puisqu'Il est pour ainsi dire l'inventeur de l'amour; puisque c'est Lui qui, nous ayant façonnés homme et femme, a voulu l'amour, et d'une manière unique entre ces deux créatures.



Cela vient d'être relevé : écouter Dieu c'est écouter le Christ; et écouter le Christ, c'est prendre connaissance des Saintes Ecritures.

Il est plusieurs passages de la Bible qui parlent de l'amour conjugal.

La Genèse, au chapitre premier déjà, rappelle que le mariage est d'institution divine et qu'il est au nombre des choses parfaites d'avant la chute. Sitôt créés, l'homme et la femme sont appelés par Dieu à croître et à multiplier (Genèse 1. 28). Revenant sur ce sujet, le chapitre



deux de ce même livre insiste sur cette unité des époux scellée entre autre par l'acte d'amour. Dieu dit : *Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai une aide semblable à lui.* Alors la femme ayant été formée, elle est donnée à l'homme avec l'exhortation de devenir avec lui « une seule chair » (Genèse 2. 24).

\*  
\*  
\*

Lorsqu'un jour le Christ, en réponse à la question des pharisiens, dénoncera la répudiation comme un des fruits de la méchanceté du cœur humain, Il reviendra à ce texte de la Genèse pour en souligner la vérité : *N'avez-vous pas lu, dira-t-Il, que le Créateur, au commencement, fit un homme et une femme et dit : l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme; et les deux ne feront plus qu'une seule chair. Et il ajouta : Ainsi ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni* (Matthieu 19. 4-6).

Fidèle à cet enseignement, l'apôtre Paul parlant de la responsabilité mutuelle des époux dans le mariage, écrit : *Que le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit; et pareillement la femme à son mari. La femme ne dispose pas de son corps, mais c'est le mari; et, pareillement, le mari ne dispose pas de son corps, mais c'est la femme. Ne vous refusez pas l'un à l'autre, à moins que ce soit d'un commun accord pour un temps, afin de vaquer à la prière; puis, retournez ensemble, de peur que Satan ne vous tente par suite de votre incontinence* (1 Corinthiens 7. 3-5).

\*  
\*  
\*

Mais le texte le plus explicite et qui comporte le plus d'enseignements précis se trouve au chapitre cinq de l'épître aux Ephésiens. Le voici : *Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte de Christ. Femmes, soyez-le*

*à vos maris comme au Seigneur, car le mari est le chef de la femme, de même que le Christ est le chef de l'Eglise, son corps, dont il est le Sauveur. Ainsi, de même que l'Eglise est soumise au Christ, que les femmes le soient aussi en tout à leur mari. Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise en se livrant pour elle, afin de la sanctifier en la purifiant par l'eau du baptême avec la parole, afin de se présenter à Lui-même l'Eglise dans toute sa gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, afin qu'elle soit au contraire sainte et irréprochable. Ainsi les maris doivent-ils aimer leur femme comme leur propre corps. Qui aime sa femme s'aime lui-même. Certes, nul n'a jamais haï sa propre chair, au contraire. Chacun la nourrit et la soigne ainsi que le Christ fait pour l'Eglise, puisque nous sommes les membres de son corps... Que chacun aime sa femme comme lui-même, et que la femme, elle, ait un saint respect de son mari (Ephésiens 5. 21-33).*

On le voit clairement ici. Pour faire connaître aux époux, et la nature, et la qualité, et la forme de leur comportement mutuel dans le mariage, l'apôtre use d'un exemple : Il fait de l'union du Christ et de son Eglise le modèle des rapports entre l'époux et l'épouse. Cette comparaison n'est pas à bien plaire. Dans l'ordre actuel et temporaire des choses, elle situe le mariage dans sa perspective éternelle.

#### LA FAMILLE, UNE PREPARATION A LA VIE ÉTERNELLE

Parlant de la résurrection et de la vie éternelle à laquelle

Dieu appelle l'homme mortel et lui demande de se préparer, Jésus déclare : *A la résurrection, les hommes ne prendront point de femme, ni les femmes de maris; ils*



*seront comme les anges de Dieu dans le ciel* (Matthieu 22. 30). Autrement dit : l'ordre du mariage maintenu par Dieu dans le monde pécheur prend fin avec l'existence terrestre du couple. Mais le modèle même que Dieu nous en donne en Jésus-Christ, époux de l'Eglise, fait de cet amour temporel, *lorsqu'il est vécu selon l'exemple donné*, une préparation à la vie éternelle. Et il suffit de se rappeler en quels termes se résume toute la loi divine pour aussitôt discerner comment et en quoi l'état de mariage offre les conditions d'une préparation à la vie dans l'éternité.

En effet, Dieu étant amour, toutes les relations l'unissant à Ses créatures ne peuvent qu'en être marquées.

C'est cette loi d'amour qui régissait la création toute entière avant la chute. Et c'est pour avoir laissé mettre en doute l'amour de Dieu par la parole de Satan, que l'homme et la femme ont usé de la liberté inhérente à l'amour pour se révolter contre Dieu. Leur doute était déjà une forme d'adultère. Quand une femme attache plus d'importance à la parole et aux sentiments d'un étranger qu'à ceux de son mari, elle est déjà sur le chemin de l'infidélité. Adam et Eve ont fait confiance à Satan plutôt qu'à Dieu. Ils ont cru à sa parole plutôt qu'à celle de Dieu. Or, « l'amour ne soupçonne pas, il ne s'enfle pas d'orgueil ». La méfiance et l'orgueil, fruits de l'incrédulité, ont brisé cette relation d'amour qui les unissait au Créateur.

Il en est résulté l'état de choses dont le monde présent offre l'image. L'homme parle d'amour. Mais cet amour n'est plus que la caricature de l'original depuis qu'il a été défiguré par le péché.



Cependant, toute la Bible révèle la volonté de Dieu de venir au secours de sa créature déchu. Car si l'homme s'est détourné de son Créateur, Lui n'a jamais cessé d'ai-

mer l'homme et de vouloir le réintégrer dans la condition première qui lui avait été faite. Et toute la démarche de Dieu en la personne du Christ a pour fin le retour à une harmonie parfaite entre toutes les créatures, et entre celles-ci et Dieu Lui-même. D'où la perspective dans laquelle s'inscrit le présent lorsque le Christ en est à nouveau le Maître reconnu et obéi. L'apôtre dit : *Trois choses demeurent : la foi, l'espérance, l'amour. Mais de ces trois, la plus grande est l'amour* (1 Corinthiens 13. 13). C'est qu'en effet, le jour vient où la foi fera place à la vue, l'espérance à la réalité. *Il ne restera plus que l'amour*, régissant à nouveau la création tout entière.

C'est à ce glorieux avenir que Dieu appelle l'homme. Mais pour y parvenir, encore faut-il que cet homme ait rompu avec sa condition naturelle soumise au péché et accédé à la condition nouvelle que Dieu lui offre dès ici-bas dans l'amour révélé et donné par Jésus-Christ. Pour l'y encourager et lui en faciliter en quelque sorte l'apprentissage, Dieu a disposé les choses de telle manière que l'homme soit comme entraîné à la découverte de la réalité éternelle de l'amour.

Toute la loi se résume en cette parole : *Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, de toute ta pensée. Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Ces deux commandements sont dits inséparables, car toute rupture avec Dieu a ses répercussions dans nos rapports avec le prochain; et vice-versa, toute rupture avec le prochain a sa répercussion dans notre communion avec Dieu. C'est l'absence de cet amour pour Dieu, mais aussi de cet amour pour le prochain qui a fait du monde « une vallée de larmes ».

Alors, dans Sa sagesse prévenante, Dieu travaille à sauver l'homme de cette misère. Pour rapprocher Ses créatures, Il crée entre deux d'entre elles d'abord ce lien unique, puissant, tenace, qui les amènera un jour à n'être



plus deux, mais un. Puis quand cette unité favorisée par tous les éléments qui la constituent — sentiments, pensées, goûts, attirances physiques, circonstances... — a été scellée, voici qu'entre ces deux — devenus *un* tout en restant deux — un troisième a pris place : l'enfant. Dans l'ordre normal des choses, il n'est pas unique et se verra bientôt accompagné de frères et sœurs. Cette communauté ainsi constituée — la famille — est ce lieu où Dieu veut apprendre à l'homme déchu et devenu égoïste de nature à connaître quelque chose de l'amour, savoir : cette confiance, cette affection, ce respect, ce support des autres; mais aussi cette joie, ce bonheur, cet enrichissement de leur présence, de leur compagnie, du fait que tout en nous ressemblant ils sont très différents de nous.

Puis vient l'étape suivante, celle que constitue l'ensemble des familles où l'on apprend à s'aimer. Cet ensemble dans la Bible porte un nom précis : l'*Eglise*. En tant qu'institution divine, confondue trop souvent avec un bâtiment ou encore la rencontre momentanée et sporadique de gens endimanchés qui s'ignorent le restant de la semaine, l'Eglise est avant tout, elle aussi, cette communauté de familles, ce lieu où entre familles on apprend à s'aimer, à se respecter, à s'entraider, à retrouver — entre gens de conditions, de tempérament, de classe, d'âges, voire de races différents — une unité enracinée et fondée dans l'amour.

Tout cela dans la perspective du royaume de Dieu, de la vie éternelle qui nous y attend, à laquelle pourtant nous ne saurions accéder si nous nous sommes volontairement dérobés aux exigences qu'elle comporte et dont le mariage, la vie de famille, comme aussi la vie communautaire, étaient la préparation.

Quand on songe un instant à ce que sont devenues les relations humaines dans le cadre de la vie conjugale, familiale et sociale, on mesure à quelle faillite — on ose

dire catastrophique — le Dieu de miséricorde veut apporter remède. Hélas ! il ne suffit pas que Dieu le veuille et qu'avec ténacité, patience, persévérance et générosité, Il offre à sa créature l'occasion chaque jour nouvelle de sortir de cette misère et d'entrer dans ce qu'il convient d'appeler le chemin du bonheur. Encore faut-il que l'homme reconnaisse cette faillite et veuille du secours que Dieu lui propose.

Et pour rester vrai, il faut encore signaler un danger à éviter : c'est qu'à l'heure où l'homme accepte ce secours, il ne se hâte pas de l'utiliser à sa guise et ne transforme pas en une autre et nouvelle caricature l'amour qu'en Jésus-Christ Dieu lui offrait. Le Seigneur dit justement : *C'est à ceci qu'on connaîtra que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres.* Il arrive, hélas ! que les époux dits chrétiens, et les familles et les Eglises dites chrétiennes soient des lieux où l'on respire un air saturé : bourgeois, prolétaire, aristocrate, fonctionnaire, nouveau riche, ou alors orthodoxe, libéral, liturgique, sociologique, professionaliste, multitudiniste, officiel, congrégationaliste, etc., etc., mais qu'avec tout ça on y cherche en vain la présence d'un authentique amour. Aussi, dans le texte des Ephésiens, ce secours n'en reste-t-il pas aux généralités d'une heureuse comparaison. Il entre dans le détail même le plus intime de nos vies.

LA STRUCTURE DU COUPLE :

LA SOUMISSION DE LA FEMME

Aux yeux de Dieu, en effet, il n'est pas de détails sans importance;

il n'est pas non plus de secteur de vos vies où ne doive s'opérer le renouvellement qu'apporte le Christ.

Ainsi, après avoir situé le mariage dans la perspective de l'éternité, Il lui rend la structure intérieure sans la-



quelle il ne saurait ni durer, ni réaliser l'intention du Seigneur. Cette structure est en relation directe avec la place réciproque des époux s'ils sont soumis à Christ Lui-même. En effet, le texte porte ces mots : *Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte de Christ*. Tout ce qui va être dit est subordonné à cette première exhortation dont il nous sera donné de mieux comprendre par la suite l'impérative exigence.

Et le texte de préciser :

*Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur...*

L'écho rencontré aujourd'hui par une telle parole est plutôt étouffé... ! Et cela pour plusieurs raisons.

La soumission de la femme au mari a connu de lamentables et mémorables illustrations. Au point qu'une certaine émancipation moderne de la femme a été parfois présentée comme un refus de la femme de demeurer l'esclave de l'homme. Il faut, en effet, reconnaître que cette parole de l'Écriture écoutée complaisamment par la gent masculine, a été exploitée à des fins souvent purement autoritaires quand ce n'était pas tyranniques. Et les exemples abondent, dans le passé comme dans le présent, d'hommes qui se sont cru ou se croient encore autorisés par cette parole à exercer un despotisme égoïste et méprisant sur tous les membres de la famille, leur femme y compris.

Aussi quand la femme d'aujourd'hui s'entend appelée à la soumission au mari, il arrive qu'elle ait un réflexe d'auto-défense ou d'indiscipline qui l'empêche d'écouter avec sérieux et dans un esprit de respect l'enseignement précieux que le Seigneur voudrait lui donner.

Surtout que ce ne sont pas les hommes — ces êtres égoïstes ! — qui ont décidé à leur avantage que la femme devait leur être soumise. C'est Dieu qui demande à la femme — par le ministère inspiré de son apôtre — de

garder au foyer et à l'Eglise une place de subordonnée. Et aucune femme — même révoltée à cause de tout ce qu'elle sait ou a dû subir par suite de la mauvaise interprétation de cette parole par l'homme — ne saurait refuser de connaître le pourquoi de cette volonté divine, puis, en connaissance de cause, de s'y soumettre !

D'ailleurs la raison de cette soumission ne tient nullement à quelque infériorité de la femme ou à quelque supériorité de son mari. Non ! Il n'est dit nulle part que l'homme vaille plus que la femme, ou encore que la femme soit, par rapport à l'homme, d'une essence de seconde qualité.

La raison de cette soumission est tout autre. La vie naturelle obéit à des lois. Chacun sait, par exemple, que pour obtenir du blé, il faut le semer dans une terre conditionnée, à une période déterminée, à une altitude convenable, et d'une manière qui tienne compte précisément de la nature même du blé et de sa façon de croître. Nul ne s'étonnerait si, ces conditions n'étant pas respectées, le blé ne germait point ou même ayant germé, ne donnait pas le grain attendu. La parabole du semeur (Matthieu 13) le montre à sa manière.

La vie surnaturelle, elle aussi, obéit à des lois précises, dont le respect en l'occurrence est la condition même du bonheur qu'elles promettent. D'où la nécessité de se soumettre aux ordres qu'elle donne si l'on veut connaître, quant à l'amour, la réalité nouvelle apportée par le Christ à l'être humain d'abord, au couple ensuite, à la famille et à l'Eglise enfin.

Ainsi la révélation divine à l'égard de la structure même du couple est contraignante. Celui qui n'en tient pas compte entrave l'œuvre de Dieu dans sa vie personnelle et conjugale.





L'ordre de soumission de la femme au mari correspond du reste à un plan qui dépasse de beaucoup le cadre du mariage. Lorsque la Bible en parle (voyez encore Genèse 2. 22, 1 Corinthiens 11. 7-9, 1 Timothée 2. 13), elle montre clairement que cette autorité de l'homme sur sa femme tient uniquement à une volonté de Dieu de rétablir une condition de vie que la chute a désagrégée. Et dans cet ordre il y a des correspondances voulues de Dieu qu'on ne saurait impunément nier ou volontairement ignorer.

Il est dit entre autres que la femme a été tirée de l'homme, comme l'Eglise a été tirée du Christ; que l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme; comme le Christ n'a pas été créé pour l'Eglise, mais l'Eglise pour le Christ.

Ces analogies caractérisent, et la place des époux l'un par rapport à l'autre, et la nature de leurs relations réciproques. Cela laisse entendre aussi qu'à vouloir inverser l'ordre des choses dans le cadre du mariage, on aboutit au même résultat désastreux auquel aboutit toute l'Eglise qui, parée du nom de Christ, se soustrait en fait à Son autorité. Les formes y sont encore, parfois même avec beaucoup d'apparat ou d'ostentation; mais l'Esprit Saint et ses fruits : l'amour fraternel, la joie, la paix — en sont absents.

Et dans la vie des époux, l'expérience cent fois répétée vient confirmer cette vérité. Il n'est pas un seul ménage vraiment heureux où l'homme soit sous l'autorité de sa femme. Il se peut que l'un et l'autre se soient accommodés de cette situation anormale; que l'homme — suite à son éducation, à son comportement dénaturé, à une hérédité ayant compromis le développement normal de sa personne et de son caractère — soit cet incapable, ce faible qui se soumettra même avec un certain soulagement à l'autorité de sa femme; pareillement que la femme — pour des raisons inverses jointes parfois à une volonté de domi-

nation — ait avec satisfaction pris autorité sur son mari. Apparemment, un tel ménage peut connaître une existence sans heurt. Est-ce à dire que ces époux soient heureux ? Quand on les interroge, l'un des deux au moins, quand ce n'est pas tous deux, souffre de cette situation, reconnaît facilement, sans pouvoir l'expliquer toujours, qu'elle est anormale. Il arrive même que de tels foyers passent par l'épreuve de l'adultère, précisément parce que l'un des conjoints a trouvé ailleurs une autorité ou une soumission qu'il ne connaissait pas à son propre foyer et qu'il désirait instinctivement connaître. Ou alors tel mari, « sous la pantoufle » à son propre foyer, cherche par compensation des occasions de s'imposer au dehors. Il le fera à la table des cafés, l'alcool y aidant; il le fera aussi dans tel comité de société. A moins qu'il ne se mette à chercher la compagnie de personnes à la mentalité simpliste, parfois vulgaire, au milieu desquelles il peut d'autant plus paraître qu'il était inexistant aux côtés de son épouse...



En fait, toute femme normale, c'est-à-dire équilibrée, fidèle à sa nature profonde de femme, aime naturellement à pouvoir s'appuyer sur l'homme, se trouve même simplement heureuse quand cet appui lui est donné dans le respect de sa liberté et de sa personnalité. La Bible dit de la femme qu'« elle est d'un sexe plus faible ». Elle traduit ainsi une vérité de fait que la femme elle-même aurait grand tort de méconnaître, mais que l'homme aurait plus grand tort encore de mal interpréter. Cette faiblesse de la femme peut s'entendre parfois de sa constitution plus frêle, donc plus fragile. Mais cela ne signifie nullement que dans les conditions identiques, la femme ait moins de résistance que l'homme. Innombrables au contraire sont les exemples qui montreraient que la force de résistance de



la femme vaut bien celle de l'homme, quand il ne lui arrive pas d'être supérieure. Cependant, si elle est dite d'un sexe plus faible, c'est qu'en vérité sa sensibilité, comme aussi son intuition, son pouvoir de sympathie, son émotivité, son caractère impressionnable, font d'elle un être facilement instable, auquel l'autorité masculine est en bénédiction. A condition, bien sûr, que cette autorité ne tourne pas à l'autoritarisme.

En d'autres termes, cette place que Dieu réserve à la femme dans le foyer comme dans la communauté correspond à sa vraie nature. C'est afin de sauvegarder les qualités distinctives de la femme, de les mettre en évidence, de permettre qu'elles soient développées et mises au service du couple, de la famille, de la communauté — sans désavantage à l'égard d'aucun de ses membres — que Dieu veut rendre à la femme la place qui lui est due et où elle sera le mieux elle-même.

De quelle sottise serait qualifié le raisonnement qui prétendrait que dans le corps, on peut indifféremment déplacer les organes et les membres, voire interchanger les fonctions, qu'on peut confier à la colonne vertébrale l'office du cœur et vice-versa !

Il est à craindre pourtant que cette monumentale sottise soit à discerner, même s'ils ne s'en doutent pas, chez tous ceux ou toutes celles qui aujourd'hui — et cela jusque dans les rangs de l'Eglise — sous prétexte d'égalité des conjoints, veulent attribuer à l'homme ou à la femme indifféremment les mêmes responsabilités et les mêmes fonctions. On va même jusqu'à les dire interchangeables dans leurs charges respectives.

Autrefois, à la « belle » époque de l'autorité maritale mal comprise, mais dite de droit divin, on était dans Charybde. Aujourd'hui, à la non moins « belle » époque de l'absence de l'autorité maritale — dite cette fois de droit humain — on est tombé dans Scylla. Ce qui ne

veut pas dire qu'on ait simplement changé un mal contre un autre. On est tombé de mal en pis. Si autrefois, en effet, la femme avait souvent à pâtir de l'autoritarisme masculin, dans sa souffrance même elle bénéficiait de ce que cette autorité utilisée abusivement avait encore de bon pour elle, pour sa famille, pour la communauté à laquelle elle appartenait. Car, l'autorité masculine reste une chose bonne en soi, voulue par le Créateur, parce que nécessaire à la vie du foyer, des enfants en particulier, conséquemment à la vie de la communauté et de la société.



Il ne fait mystère pour personne qu'absence d'autorité signifie tout simplement anarchie. C'est bien ce qu'il est advenu de notre société dès l'instant où, sous prétexte d'opposition à la tyrannie, elle a refusé à l'homme, à l'époux en particulier, son autorité de droit divin. On est entré dans le règne de l'anarchie. Car l'absence d'autorité du mari a pour corollaire l'absence d'autorité du père; d'où anarchie dans la famille, dans la vie des parents comme dans celle des enfants; d'où anarchie dans la société se manifestant d'abord par une disparition du sens de la responsabilité. Il est facile de discerner où cela conduit. Cela s'étale sous nos yeux avec évidence. L'homme et la femme deviennent les numéros dépersonnalisés d'une masse anonyme, irresponsable. La vie n'est possible que sauvegardée par d'innombrables lois, et autant de gendarmes et de juges pour en surveiller l'application. « On est prié de garder les chiens en laisse ». L'anarchie régnante oblige bientôt l'Etat à mettre un licol à chacun. La ménagerie cherche des dompteurs.

C'est dans ce climat que retentit aujourd'hui l'ordre de Dieu : *Femmes, soyez soumises à vos maris...*



NATURE DE CETTE SOUMISSION Il est compréhensible que dans le contexte de la société décrite plus haut, un tel ordre paraisse anachronique, voire réactionnaire.

C'est pourquoi une question surgit aussitôt : de quelle nature doit être alors cette soumission ? Pour éviter de redevenir servilité, dans quelles limites doit-elle être consentie ? La réponse ne laisse pas d'être parfaitement explicite.

*Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur... Comme l'Eglise est soumise au Christ, que les femmes le soient aussi en tout à leur mari.*

La soumission de la femme à son mari n'est pas égale, mais *semblable* à celle qu'elle consent envers le Seigneur. C'est dire qu'elle n'est pas un devoir, une contrainte admise à regret et avec la pensée de s'y soustraire toutes les fois que faire se peut. Non, cette soumission est volontaire, joyeuse, cordiale, continue, précisément avec la pensée qu'en cette attitude réside déjà une partie du bonheur qu'elle a contribué à créer.

Par sa soumission à Christ, l'Eglise non seulement reconnaît l'autorité du Seigneur, mais traduit l'amour qu'elle a pour Lui. Dans cette attitude même, elle réjouit son Maître. Pareillement, la soumission de la femme à son mari est une des formes de l'amour qu'elle lui porte. Cet amour se réjouit des possibilités qu'il trouve ainsi de s'exprimer.

L'amour ne se calcule pas; la seule mesure qu'on lui connaît est précisément cette joie qu'il éprouve à trouver nouvelle occasion de s'affirmer. Aussi la femme aimante cherchera-t-elle davantage à manifester en toutes occasions son amour qu'à se demander dans ces occasions quelles limites lui donner. Pour la bonne raison que

l'amour n'en a pas. Surtout qu'un amour ainsi manifesté ne peut que réjouir le cœur du conjoint. Or, précisément, l'amour se nourrit surtout de la joie qu'il donne.

Et si l'on demande comment, pratiquement, il va se traduire, il suffit de se rappeler que la soumission de l'Eglise à Christ fait de celle-ci sa vraie collaboratrice dans l'œuvre qu'Il poursuit ici-bas.



La femme cherchera donc à être, comme le disait aussi le texte de la Genèse (2. 18), *une aide semblable à lui*. C'est dire qu'elle collaborera à faire de son mari ce que Dieu veut qu'il soit, et dans sa soumission même lui aidera à le devenir. Son intuition, sa sensibilité, son intelligence des choses, sa façon de comprendre par le cœur ce que lui comprend souvent par la raison, bref, tout ce qui a fait d'elle une femme et non un homme, sera mis à disposition de celui-ci pour lui permettre d'accomplir au mieux sa vocation d'homme, mais aussi d'époux et de père.

Il n'a pas épousé une muette. Il est des heures où elle saura parler.

Il n'a pas épousé une pie bavarde. Il est des heures où elle saura se taire.

Il n'a pas épousé une sotte. Il est des circonstances où elle saura donner son avis, suggérer, proposer, conseiller.

Il n'a pas épousé un régent. Elle se gardera donc de lui faire la leçon.

Elle a des ressources d'imagination, parfois de cran et de volonté qui lui seraient infiniment précieux. Elle n'hésitera pas à les lui offrir, à lui en montrer l'emploi sans jamais pourtant les lui imposer, car il n'a pas épousé un patron.



Si elle lui apporte de l'argent, elle ne le lui rappellera pas sans cesse; car il n'a épousé ni un régisseur, ni un créancier.

Si elle a des goûts très prononcés en cuisine, mais différents des siens, elle ne le priera pas de s'astreindre aux menus qu'il lui plaît de faire; elle n'est pas son maître d'hôtel.

Si elle s'y entend en médecine, elle ne fera pas de lui son patient.

Si elle découvrirait qu'elle a des goûts dispendieux, un brin de folie des grandeurs, un besoin de paraître, elle se souviendra qu'il n'est ni son majordome, ni son chauffeur, ni son manager, ni son banquier.

Si elle avait enfin le privilège d'être mère, elle verra en lui encore et toujours son époux d'abord, le père de ses enfants ensuite, surtout si elle a parfois tendance à le ramener au rang de gagne-pain familial, ou occasionnellement de nurse ou de femme de peines !

Et si quelqu'un venait à craindre qu'à comparer ainsi la position de la femme à celle de l'Eglise, épouse du Christ, on ne laisse la femme à la merci d'un mari qui, lui, n'aurait rien de comparable à Jésus-Christ, il sera facile de lui remettre en mémoire l'ordre même de la Parole. C'est « comme au Seigneur » que les femmes doivent soumission à leur époux. Cela sous-entend qu'avant d'être soumise à son mari, une femme doit l'être à Christ, qui lui enseigne précisément d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes (Actes 5. 29). Si bien que le refus d'obéissance au mari serait fondé dans un refus motivé de désobéissance à Christ. Cela sous-entend surtout qu'à l'instant où la Parole ordonne à la femme d'être soumise à son mari, elle suppose ce mari lui aussi dans la crainte du Seigneur, donc incapable d'exiger de son épouse quoi que ce soit qui puisse la mettre en contradiction avec la volonté divine « bonne, agréable et parfaite ».

LA STRUCTURE DU COUPLE : Il est grand temps de le dire, la vraie raison de la soumission de la femme, la plus importante, celle à laquelle il faut maintenant s'arrêter, c'est la position même que Dieu confère à l'homme dans le mariage, mais aussi dans la famille et la communauté. Le texte dit : *Le mari est le chef de la femme comme Christ est le chef de l'Eglise.*

S'il fut jamais expression plus propre à caractériser le sens du mot *chef*, mais aussi celui du mot *soumission*, c'est bien celle-là. En tant que chef de l'Eglise, Christ est le modèle des époux, le type du vrai chef. Ce dernier mot, dans le sens biblique, comme aussi dans la langue française, a un double sens. Et c'est être entièrement fidèle à la vérité scripturaire que de traduire : « le mari est la tête de la femme ».

On n'a jamais vu que la tête fût là pour écraser le corps, et encore moins pour l'exploiter. A moins qu'elle ne fût devenue folle ! Ainsi que le dit l'apôtre : *La tête prend grand soin du corps.* Elle le dirige avec affection, sagesse, entendement. Elle tient compte au besoin de ses infirmités, s'entend à lui faciliter la tâche de toutes manières, le seconde même en cas de nécessité. Bref, elle en a un soin jaloux.

•  
• •

A partir de cette seule image, quel programme ne pourrait-on pas tracer à l'intention de l'époux ! Quelle liste impressionnante pourrait être dressée de toutes les obligations du mari envers sa femme. Et en conséquence, quel réquisitoire sévère pourrait se déduire de cette confrontation du rôle de l'homme en tant que tête de la femme et de la caricature scandaleuse que l'homme en offre trop souvent aux regards même les plus discrets. Mais dès l'ins-



tant où, par analogie avec la place donnée à l'épouse, l'homme se voit conférer dans le mariage celle que le Christ occupe par rapport à l'Eglise, cette confrontation devient encore plus redoutable pour l'homme. Pour le moins son autorité n'a plus rien que la femme puisse lui contester, ou encore lui envier.

En effet, être le chef de la femme comme Christ est le chef de l'Eglise, donne au mot chef et à celui de la soumission qui s'en suivra, un contenu bien différent de celui qu'au premier abord on était disposé à lui accorder.

Illustrés par l'analogie du Christ époux de l'Eglise, ces deux mots se trouvent dépouillés de tout ce qui pourrait rappeler l'autoritarisme ou la tyrannie. C'est même exactement le contraire de cela. Et pour s'en convaincre, il suffit d'évoquer la vie terrestre du Christ; de l'entendre en chacune de Ses paroles, de le suivre en chacun de Ses faits et gestes, en un mot de Le voir à l'œuvre. Même sans commentaire explicatif, on comprendra aussitôt que la responsabilité de chef, si elle est grandement honorable en ce qu'elle le place au-dessus des autres, le met plus directement aussi à leur service. Or, ce service n'est pas à bien plaire.

Dans ses rapports avec l'Eglise, le Christ fait servir Son autorité de Chef à la poursuite d'une seule fin : faire d'elle — comparée à une épouse — la plus heureuse, la plus aimable aussi, au point que tout ce qui pourrait entraver cette intention se trouve comme emporté ou encore transformé *par et dans* l'amour qu'Il a pour elle. C'est l'amour du Christ, c'est la qualité même de cet amour qui ont fait de l'Eglise cette épouse réjouie dans le présent, plus réjouie encore pour l'avenir glorieux dont ce présent est le signe merveilleux. Ainsi, tout le bonheur de l'Eglise, toute sa gloire est le fruit de l'amour du Christ, de l'autorité qu'au nom de cet amour Il exerce sur elle et de la soumission qu'Il lui demande en retour.

Tout cela laisse entendre clairement que la vie heureuse de la femme, dans le plan rédempteur de Dieu, est avant tout entre les mains de l'homme et dépend de son comportement. Et si l'homme est appelé par Dieu à être le chef de la femme, c'est précisément en vue de la réalisation de cette œuvre combien nécessaire à la femme elle-même, et du même coup à son mari, à leurs enfants, à l'Eglise, à la société entière : son bonheur. Tellement qu'à chaque fois que ce bonheur fait place à de la souffrance, à de l'insatisfaction, à du découragement, à des larmes, à de la haine, on pourrait dire à coup sûr : *cherchez l'homme !* contrairement à la sagesse de ce monde où l'homme en pleine faillite essaie encore de s'esquiver ou de se justifier en disant mensongèrement : *cherchez la femme !*

Si ce dernier adage garde quelque crédit dans le monde païen, il n'en a plus aux yeux de quiconque découvre la vérité de Dieu. Et s'il est un domaine où la culpabilité masculine est aujourd'hui à son comble, c'est bien celui-là.



L'ensemble des témoignages choisis et donnés en introduction à ce livre le montrait parfois assez crûment. Ce n'est pourtant qu'un aperçu de la réalité. Non pas qu'à dessein et par parti pris il nous plaise de noircir encore le tableau ou d'accumuler sur la tête du seul mari une culpabilité en maintes occasions largement partagée par son épouse. Non, le fait est là. Si l'homme était à sa place et, comme chef du couple, assumait ses responsabilités, non seulement il y aurait un singulier redressement de la lamentable situation conjugale et familiale d'aujourd'hui, mais là même où la femme avait sa large part de culpabilité, le redressement de son mari entraînerait aussitôt le sien, sans compter celui des enfants.



Il serait intéressant de s'attarder aux conséquences de cette démission de l'homme; de partager avec sympathie le fardeau de toutes les femmes et de tous les enfants que la veulerie ou la tyrannie masculines oppriment de tant de façons; de montrer combien sont justifiées les plaintes et la révolte de la femme dans la situation qui lui est faite par le mari. Il s'en dégagerait une vision de l'homme devant laquelle beaucoup d'entre eux baisseraient enfin les yeux. C'est qu'hélas ! à toutes ses lâchetés, l'homme ajoute souvent la plus vile de toutes : la suffisance.

A l'heure où il devrait reconnaître ses torts puis changer d'attitude et de comportement, sa vaniteuse présomption le fait se draper dans son orgueil, s'endurcir dans une fin de non recevoir. Il croit dégager sa responsabilité en criant très fort, en soulignant que sa femme est aussi responsable, en faisant constater enfin qu'il n'est pas seul de son espèce et qu'à sa connaissance beaucoup d'hommes font comme lui. Mais à supposer que l'homme accepte enfin de se voir sous son véritable jour, qu'advient-il ?

Il ne suffit pas d'accuser l'homme, de le traquer une bonne fois dans ses derniers retranchements et de lui faire avouer sa faillite. Il ne suffit pas non plus que l'homme y consente. Car mettre quelqu'un sur la sellette en donnant avec preuves à l'appui toutes les raisons qu'on a de l'y maintenir, ce n'est pas encore avoir aidé ce quelqu'un à devenir le vrai chef de sa femme. Dénoncer les turpitudes du mari, c'est peut-être soulager la conscience de sa femme; c'est aussi la réjouir en lui laissant discerner que quelqu'un enfin prend fait et cause pour elle. Mais ce n'est pas encore avoir donné au mari coupable le moyen de se rapprocher d'elle, de la rendre heureuse et de l'unir durablement à lui.



Et puis, il faut être juste et regarder les choses concrètement. La tranche de réalité éclairée par les témoignages lus plus haut, les commentaires qu'ils ont suscités, tout cela ne donne pas encore une vision exacte des choses. Les couples sont vus, pour la plupart, après un certain temps de vie en commun. C'est en les rejoignant en pleine course qu'on découvre la réalité telle qu'elle a été décrite jusqu'ici.

Mais si l'on regarde les choses à leur point de départ, on sera tenu à beaucoup moins de sévérité. Car, au départ, chaque amoureux, chaque fiancé a la prétention de rendre sa femme heureuse. A l'heure même où il le lui promet, non seulement il est sincère, mais il a la certitude qu'il en sera comme il dit. Et comme lui, elle en est convaincue.

C'est peut-être qu'il ne se connaît pas ! Il y a près de vingt-cinq siècles, Socrate disait déjà : « Connais-toi toi-même », et il ne fut guère écouté.

*C'est surtout qu'il ignore ce qu'est l'amour.*

Une telle assertion prêtera peut-être à rire. Elle n'en est pas moins la vérité. A défaut d'autre chose, la réalité nous en donnerait la preuve autant de fois qu'il y a de couples. Mais il y a mieux que la réalité humaine. Il y a la révélation divine.

#### L'AMOUR, RESPONSABILITE DE L'HOMME

Selon la Bible, avec la chute, l'amour a disparu de la terre. Oh ! certes,

le mot est resté. Mais il avait été vidé de son contenu. Par la suite, l'homme a bien essayé de lui en donner un. Dans sa présomption, dans son ignorance, il a cru qu'il y réussirait. Il y croit encore, comme après chaque guerre, il croit à la paix. Et il faut chaque fois un peu de temps pour lui faire découvrir que ses bonnes intentions, selon



un adage connu, sont les pavés du chemin de l'enfer.

C'est pourquoi aussi, à l'heure même où Dieu vient au secours de sa créature déchue, l'ordre qu'Il lui donne, c'est : Tu aimeras. Et l'obéissance à cet ordre est si capitale qu'à vouloir prendre au sérieux toutes les autres exigences sauf celle-là, on resterait non seulement un homme fidèle à soi-même, mais l'on deviendrait alors un ennemi de Dieu. Car il n'est pas de plus grave forfait envers l'Evangile du Christ que d'en méconnaître l'essence même, c'est-à-dire l'amour. Autant vouloir vivre avec quelqu'un dont on aurait arraché le cœur. C'est l'essentiel reproche que Christ faisait aux pharisiens. Ils prenaient au sérieux les lois divines, mais reniaient celle de l'amour dont toutes les autres procèdent.

Or, s'il est un lieu où Dieu veut révéler à l'homme le vrai contenu de l'amour, c'est le mariage. D'où le soin qu'Il prend de le conduire pas à pas sur le chemin de la découverte de ce qu'est l'amour dans le mariage. Il faudrait relire maintenant le texte d'Ephésiens 5 cité plus haut (voir page 70). Le lecteur le fera.

\*  
\* \*

Un détail pourrait alors à juste titre l'étonner.

Dans l'institution du mariage selon l'ordre divin, il est dit beaucoup de choses à la femme. Il lui est dit d'être à son mari, de lui être soumise en toutes choses, d'avoir pour lui un saint respect. *Il ne lui est jamais ordonné de l'aimer.*

Bien sûr, on dira que cela est sous-entendu; que le sommaire de la loi, avec son second commandement : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*, reste pleinement valable pour l'épouse vis-à-vis de son mari. Il en sera bien ainsi en vérité. Mais il n'en reste pas moins

que dans ce chapitre capital où sont révélées des choses essentielles à la vie du couple et à son bonheur, ce n'est pas à la femme, mais *c'est à l'homme* qu'il est dit d'aimer. *Maris, aimez vos femmes...*

Il y a là une vérité première qu'il serait bon de retenir. L'amour est remis d'abord aux mains de l'homme, c'est à lui qu'il est confié; on ose presque dire : *C'est lui qui en a le secret*. C'est donc à lui qu'il appartient de le révéler, de le partager, de le donner à sa femme. Et c'est seulement à l'heure où la femme connaît l'amour *que son mari lui a fait découvrir*, qu'elle peut aimer à son tour.

Mais Dieu sait que l'homme appelé à cette importante responsabilité se trouve incapable de l'assumer si elle ne lui est pas enseignée dans son détail et sa manière. Il ne suffit pas de dire à l'homme : « Aime ta femme »; encore faut-il lui enseigner à le faire.

Aussi, la parole biblique entre-t-elle dans le détail même de l'enseignement dont l'homme, comme la femme, a besoin.

Elle dit textuellement :

*Maris, aimez vos femmes comme Christ a aimé l'Eglise en vous donnant pour elles.* Cette petite phrase toute simple comprend une révélation, c'est-à-dire une vérité que l'homme doit écouter avec d'autant plus d'attention qu'il l'ignore naturellement; ou, s'il la connaît, néglige de lui donner l'importance qu'elle a.

Cette vérité apparaîtra d'autant plus clairement si on la met en opposition avec une expression populaire bien connue.

Dans le langage commun et païen, lorsqu'une femme rend compte d'une aventure amoureuse au cours de laquelle elle a noué liaison avec un amant, elle dira volontiers : « Je me suis donnée à lui ».

Ou encore, si une fiancée parle d'une résolution qu'elle



a prise, elle dira : « C'est bien décidé; ce n'est qu'une fois mariée que je me donnerai à lui. »

Et quand, plus vulgairement, un homme se vante de telle conquête féminine, il ira jusqu'à dire : « Celle-ci, je l'ai eue » ! S'il ne dit pas encore « je l'ai possédée » !

Parce que, dans l'esprit de ce monde ignorant de la vérité divine, l'amour sexuel est un acte dans lequel l'homme prend et la femme donne; plus exactement encore : se donne. C'est au point qu'un homme prêterait à rire s'il venait à dire : « Je me suis donné à ma femme ».

N'en déplaise aux rieurs, c'est exactement l'ordre qu'au travers de la Parole biblique, Dieu donne aux époux : « Maris, aimez vos femmes... en vous *donnant* pour elles ! »

Et il suffit d'évoquer telle souffrance d'épouse racontée par l'une d'elles pour aussitôt discerner la valeur de cet ordre d'apparence risible.

Le récit qui va suivre commente à sa manière la vérité qu'il faut absolument enseigner aux hommes. Qu'on nous pardonne son caractère anecdotique.

Un jour, sur la place d'un village, une femme dans la quarantaine s'entretenait avec une jeune fille. Celle-ci était à la veille de son mariage et avec ferveur commentait ce grand événement de sa vie. Je m'étais joint à leur entretien et appuyais de mes propos l'enthousiasme de la future épouse. La conversation prit fin sur un mot de Marguerite, la femme mariée :

— Tout ça est très bien, dit-elle, mais ne te réjouis tout de même pas trop ! Après ce beau jour, il y en a d'autres !

Cette parole n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd. A quelques jours de là, je me rendis chez Marguerite et ne lui cachai pas le but de ma visite.

— Je n'ai rien ajouté, l'autre jour, à vos propos désabusés. Ils n'ont du reste pas rencontré grand écho. La jeunette a entendu sans comprendre... Mais moi, je ne les ai pas oubliés. Et si je suis venu, c'est précisément pour en parler... Madame Marguerite, ça ne va pas dans votre foyer ?

Elle était comme prise au piège. Elle en avait trop laissé entendre et ma question était trop précise pour qu'elle puisse éviter l'entretien. Alors, elle se mit à raconter, avec calme d'abord, puis bientôt d'une voix tremblante :

— Quand j'ai connu Pierre, je n'avais encore aimé personne. J'étais chez mes parents. J'avais pensé quelquefois au mariage. Sans attendre précisément le Prince charmant, je me disais peut-être qu'il viendrait un jour. Pierre me plaisait. Aussi, quand il me déclara son amour, j'y répondis de tout l'élan de mes vingt-et-un ans. Nous savions que nous ne pourrions pas nous marier tout de suite. Pierre habitait alors le village voisin. Quand il venait me faire la cour, c'était souvent en présence de mes parents. Pourtant, ils surent être discrets, et tout en gardant un œil ouvert, nous laisser de bons moments seuls. Et vous pensez bien qu'on sut en profiter. Ce n'est pas pour blaguer que je le dis. Pierre se montra un chevalier servant, à la fois tendre et passionné. Avec lui, j'ai fait la découverte de la tendresse, de cet amour si bon, fait de simples mots qu'on se dit, de baisers qu'on échange, de silences plus parlants que les mots. Et puis, il y a ces douces caresses qui n'ont rien d'impudiques; elles tissent peu à peu l'unité de notre chair... Oui, j'ai été une heureuse fiancée ! Je me suis préparée au mariage avec cette impatience et cette ferveur que je retrouvais dans les propos de Jeanette. Ça m'a même fait mal de l'entendre; et depuis l'autre jour, ma souffrance est exaspérée...

— Votre souffrance ?



— Oh ! Je ne sais si vous pourrez comprendre... Mais peut-être que oui... Après tout, vous êtes marié... vous saisissez... Les premiers temps de notre mariage, tout allait bien. Pourtant avant même que naisse notre aîné, il y avait déjà quelque chose. Mais cela s'est surtout manifesté après la naissance du second... Si on m'avait demandé alors si tout allait bien, j'aurais dit : oui. Et pourtant, déjà je pressentais qu'il y avait quelque chose entre nous. Quoi ? Je ne sais pas ! Mais Pierre n'était plus tout à fait le même. Et peut-être que moi aussi je devenais différente. Bien sûr, il y a eu de temps à autre un mot plus fort que l'autre, une bouderie ; c'était presque toujours à moi à refaire le premier pas... Mais ce n'est encore rien. Il faut bien qu'il y en ait un qui cède. Non, c'est ailleurs qu'il y avait quelque chose de changé... C'est venu comme ça, peu à peu... Pierre a comme oublié de m'embrasser. Il ne s'en rendait même pas compte. Et puis, vous savez comment nous sommes, nous femmes ? On a besoin d'être un peu choyées ! La tendresse, les mots gentils, les caresses, ça fait partie de notre vie. Oui, on en a besoin... Alors, Pierre lui, n'avait plus de mots gentils. De la tendresse, des caresses, je n'en recevais plus beaucoup... Il y avait même des jours entiers où il ne faisait pour ainsi dire plus attention à moi. Peu à peu, je me suis repliée sur moi-même. Cette tendresse qui me manquait, je l'ai alors cherchée auprès des enfants, mais c'était une manière de tromper ma faim... Puisque nous avons toujours fait chambre commune, il y avait bien entre nous des moments d'étreinte, mais voilà : le plaisir était bien loin d'être toujours partagé... Et Pierre dormait. Et moi je restais sur ma faim... Une faim qu'il ne voyait même pas, qu'il ignorait, qu'il allait même parfois jusqu'à rabrouer... Je suis devenue nerveuse, irritable. Il y eut des mots regrettables entre nous... Est venu alors le moment le plus difficile... Je ne sais pas dire à quoi

cela tient. Mais le fait est là. Si Pierre ne voyait pas et ne comprenait pas où j'en étais, eh ! bien, il y en avait d'autres qui semblaient comprendre ; qui poussaient même l'audace jusqu'à me le montrer... Oh ! non, je n'aurais pas pu ! J'aime Pierre ! Et puis, j'aime mes enfants ! Mais j'ai compris là qu'on puisse devenir adultère. Parce que je l'ai été en pensées... Alors, j'ai voulu me défendre contre moi-même. Il y eut ces jours, ces soirs où je me suis fait toute câline, dans la pensée que Pierre comprendrait et, à ma tendresse, répondrait par la sienne. Est-ce que j'ose vous le dire ? Eh ! bien, tout ce que j'ai entendu de sa bouche ces soirs-là, c'est : « Ah ! tu en veux... » Et Marguerite de dire en larmes :

— Est-ce que vous comprenez que je n'en voulais plus, ... qu'il me dégoûte...



Si nous comprenons ?

Il serait facile — trop facile — de décréter que Pierre n'est qu'un rustre ! Car, l'histoire de Pierre et Marguerite, à quelques détails près, avec quelques retouches ci et là et des nuances diverses, est en fait l'histoire de quasi tous les foyers. Et le Seigneur le sait bien qui, à l'heure où Il intervient pour rendre à l'homme sa place et redonner à l'amour conjugal une structure et un contenu, dit à l'homme : *Maris, aimez vos femmes, en vous donnant pour elles.*

On découvre que cette vérité première concerne entre autres — si ce n'est pas d'abord — la vie sexuelle entre époux. Il n'y a pas lieu de s'en étonner.

L'amour n'est pas fait uniquement de pensées et de sentiments. L'homme n'est pas seulement *âme* et *esprit*.



Il est aussi *corps*. Et par la volonté de Dieu, l'homme et la femme sont appelés dans le cadre du mariage à s'aimer aussi avec leurs corps. Et parce que Dieu n'est pas un théoricien — Il laisse ce travers aux hommes — à l'heure où Il vient au secours de l'homme pour le relever, ou lui rendre ce qu'il a perdu, Il le rejoint là où Il le voit souffrir dans sa vie la plus personnelle et la plus intime.

Il lui découvre que l'acte d'amour est tout autre chose que ce que l'homme en a fait. Foncièrement égoïste de nature, l'homme a en effet transposé jusque dans l'acte d'amour son égoïste recherche de soi. Il en a fait une jouissance à la poursuite de son seul plaisir, dans l'ignorance parfois la plus grossière de la personne de son conjoint. Cet acte de communion était appelé à sceller et à renouveler l'unité du couple. L'ignorance et l'égoïsme jouisseur des conjoints, du mari particulièrement, ont transformé cet acte et l'ont abîmé jusqu'à en faire l'occasion de la plus profonde des ruptures entre époux, la cause même de leur mésentente, de leur dégoût, quand ce n'est pas de leur haine mutuelle.

Ce grave désordre tient à une raison première. Dans l'intention du Créateur, l'acte conjugal conduit à la découverte d'une joie, inscrite dans notre chair et qui, à l'instant où elle est éprouvée, entraîne dans sa jouissance et dans son épanouissement l'être tout entier en une unité où les deux conjoints se fondent l'un dans l'autre. Or, dans la découverte même de cette joie, l'homme a un rôle majeur; précisément *un rôle de chef*. Il est, lui d'abord, le responsable de la joie charnelle de son épouse. C'est à lui qu'il appartient de la conduire dans sa découverte.

C'est pourquoi, aussi longtemps que l'homme reste celui qui pense à lui au lieu de penser à elle, celui qui

cherche égoïstement sa joie au lieu d'être attentif à vouloir celle de son épouse, celui qui fait de l'acte d'amour une satisfaction de ses sens au lieu d'en faire un geste sacré d'heureuse communion, il trahit sa responsabilité, il avilit jusqu'au dégoût le privilège qui leur avait été accordé, il déforme jusqu'à le rendre haïssable quelque chose d'unique qui aurait dû les réjouir en même temps que les renouveler dans leur unité.

D'où l'impérieuse parole à laquelle il faut revenir encore : *Maris, aimez vos femmes en vous donnant pour elles.*

L'homme est un maître qui, pour sa femme, détient des possibilités uniques. Et son premier rôle de chef, c'est de les lui accorder. Si bien qu'à chaque fois que dans l'acte d'amour, l'égoïsme du mari frustrerait l'épouse d'une joie que Dieu a voulue pour elle par son mari précisément, il serait encore son mari sans doute, mais il ne serait pas son chef. Car le rôle des chefs n'est pas de se servir à satiété, *mais de donner.*

Ainsi, s'il est dans la nature de la femme d'avoir besoin de tendresse, d'égards, d'attentions, de respect, il est de l'entière responsabilité de l'homme de les lui accorder. Car aimer, c'est cela. C'est accorder à l'autre, à ce prochain dont j'étais séparé, ce qui va le réjouir, mais aussi le révéler à lui-même, puis le détourner de lui, le sortir de sa solitude et l'unir à moi. C'est ainsi que l'amour de la femme ne peut être *qu'une réponse* à l'amour de son mari. Ce n'est pas elle d'abord qui peut aimer. Elle ne peut que recevoir de lui ce qui lui permettra de l'aimer en retour et de le réjouir pleinement à son tour. Et c'est tellement vrai en fait, qu'à l'instant où dans l'acte d'amour la femme trouve accomplissement de sa joie, l'époux reçoit toujours la sienne. Tandis que le contraire est rare...



DANS LA VIE  
DE TOUS LES JOURS

Ce qui est vrai de la vie sexuelle  
reste vrai lorsqu'on l'applique à  
la vie de tous les jours.

L'analogie de l'amour du Christ pour son Eglise trouve là précisément son heureuse application. Car il est bien spécifié : *Maris, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Eglise.* Jusque dans la sévérité dont Il a dû parfois user, le Christ n'a jamais voulu autre chose que le bonheur de l'homme. Et à le réaliser, et à le lui rendre, alors même que l'homme en était foncièrement indigne, Il a tout sacrifié; Il a donné jusqu'à sa vie sans jamais porter atteinte — ne fût-ce qu'en pensée — à celle des autres.

Il n'a rien pris des autres. Au contraire, à l'heure où les autres s'acharnaient à tout Lui prendre, Il a accepté non pas seulement de tout donner, mais encore de se donner. La Bible dit : *Il s'est dépouillé Lui-même pour que nous fussions enrichis.* Et quand devant la justice divine, il s'est agi de payer pour tous ces coupables, Lui seul innocent, Lui seul juste, Il s'est sacrifié. Il dira : *On ne prend pas ma vie. Je la donne.*

Aussi quand l'homme aime sa femme, quand il en est le chef — c'est-à-dire celui qui, selon la volonté de Dieu et à la manière du Christ, se préoccupe avant toutes choses de la joie de son épouse, et de ses enfants, — il s'attache à mettre en valeur avec une autorité entendue l'ensemble des dons qui leur ont été départis. Les tentations à vaincre, les épreuves à traverser, les obstacles à surmonter, tout vient renforcer, et la qualité, et l'intensité de leurs sentiments réciproques. Est-ce que la part de l'amour ainsi donné ne reçoit pas en retour un amour multiplié ? Il ne fait pas de doute qu'il en est bien ainsi.



Quand, à l'exemple du Christ, l'homme est ce chef qui aime, ce chef qui se donne, avec cette seule pensée de la joie des autres à laquelle la sienne s'associe, est-ce que l'autorité d'un tel mari peut jamais peser à aucune femme? Mieux que cela, est-ce qu'une femme ne sera pas infiniment heureuse de pouvoir se soumettre à l'autorité d'un tel mari? Est-ce qu'une telle autorité ou une telle soumission pourront jamais devenir entre eux source de contestation? Cette soumission ne sera-t-elle pas la réponse pleine d'amour à cette autorité, elle aussi expression d'un véritable amour? Il est évident que poser la question, c'est la résoudre. Et il est facile de discerner qu'en restituant ainsi au couple une structure qui remet chacun des époux à sa juste place et leur assigne des responsabilités on ne peut plus précises, Dieu fait littéralement le bonheur de l'un et de l'autre conjoint, conséquemment celui de leurs enfants, de la communauté à laquelle ensemble ils appartiennent.

COMMENT  
LE REALISER

Il suffit d'évoquer le couple ainsi reconstitué, la famille ainsi rétablie, puis la vie de communauté ainsi édifiée pour mesurer les conséquences extraordinaires — on ose dire les bouleversements — qu'une telle restauration apporterait.

Quel cri de délivrance! C'en serait fini de la solitude de tant d'époux. Finies ces soirées où l'un des conjoints est en proie aux tourments parce que l'autre est absent. Finies ces angoisses de la mère et des enfants à la perspective du retour de l'époux aviné. Finis ces week-ends plus ternes encore que tous les autres jours de la semaine parce qu'on n'a plus rien à se dire dès qu'on est ensemble. Finis ces dimanches déserts où les femmes se retrouvent une fois de plus seules avec leurs enfants parce que les



maris, égoïstement, sont au match, ou en montagne, ou à moto, ou à la pêche, ou plus simplement encore avec les copains. Et puis aussi, finies ces revendications, ces reproches qu'on se lance à la figure, ces scènes qui meurtrissent jusqu'à l'âme des enfants qui en sont les témoins obligés.

Que n'arriverait-il pas ?

On pourrait mettre à la retraite une bonne partie des juges, des avocats, des psychiatres.

On pourrait mettre fin à l'émission : « Le Courrier du cœur ». On pourrait... mais trêve d'imagination !

Quelle fausse interprétation de la vérité biblique si ceux qui en prennent connaissance venaient à penser qu'elle a pour seul fin d'inspirer de beaux thèmes de réflexion à quelque naïf rêveur ! En effet, comment nier que cet enseignement biblique touche véritablement au cœur du problème ? Comment nier que dans ses détails même, cette vérité scripturaire rejoint le contexte humain dans ce qu'il a de plus communément authentique et vécu ? Au point que chacun, à un moment ou à un autre, peut s'y retrouver : ou dans sa souffrance, ou dans son désir, ou dans sa lâcheté, ou dans son égoïsme, ou dans cette volonté d'en sortir.

Il a déjà été relevé ici qu'un certain chemin bien connu était tout pavé de ces : il faudrait, on devrait, il n'y a qu'à, je vais leur montrer, etc... etc. Dieu ne nous tient pas ce langage. Sa Parole n'est pas un miroir aux alouettes. Il n'a pas la cruauté d'offrir à l'homme une belle démonstration de la réalité telle qu'elle devrait être, puis de lui dire : — Maintenant que tu as vu, tu pourras toujours essayer. Tu n'y arriveras jamais ; alors, contente-toi de la misère que tu as et garde la richesse que je t'ai montrée comme un idéal devant tes yeux !

Non, Dieu n'est justement pas idéaliste ! Il laisse ça aux gens religieux et à tous ceux qui ont un goût marqué

pour une morale parfaite, applicable... aux autres ! Non, Dieu n'est pas de ceux-là ! S'Il laisse à l'homme la liberté d'élaborer des théories parfois aussi souriantes que gratuites, au contraire de l'homme qui dit et ne fait pas, Dieu ne dit rien, n'énonce aucune vérité qu'Il ne vienne Lui-même aussitôt accomplir en celui ou celle qui le *croit* et le *veut*. Ainsi, ne se contente-t-Il pas de promettre et d'ordonner. *Il réalise Lui-même ce que sa parole annonce.*

Il dit : *Que la lumière soit !* et la lumière paraît, éclairant toutes choses.

Il dit : *Lazare, sors !* Et le mort se dresse hors de son tombeau.

Il dit à la mer : *Tais-toi, sois tranquille !* Et les vents s'apaisent; et il se fait un grand calme.

Il dit : *Je le veux, sois net.* Ou bien : *Lève-toi, et marche.* Et aussitôt, le lépreux guérit, le paralytique retrouve l'usage de ses membres.

C'est en quoi la Parole de Dieu se différencie absolument de la parole humaine. Elle fait ce qu'elle dit. Elle tient ce qu'elle promet. Elle donne ce qu'elle ordonne.

Mais pas à n'importe qui ! *Seulement à qui le croit et le veut en le Lui demandant.* Et c'est à ce dernier geste — qui devient le premier de tous, après quoi tous les autres deviennent possibles — que Sa parole nous invite.

C'est pourquoi aussi, avant d'ordonner aux femmes d'être soumises à leurs maris comme au Seigneur, et aux maris d'aimer leurs femmes comme Christ aime l'Eglise, elle dit aux uns et aux autres (vérifiez-le !) : *Soumettez-vous les uns aux autres dans la crainte de Christ.* Ce qui revient à dire : Maris ! pour qu'à s'exerce cette autorité qui agréera à vos épouses alors heureuses de vous être soumises, agréez vous-mêmes l'autorité de Christ. Soyez-Lui vous-mêmes soumis. — Et il exhorte semblablement les épouses !



Et cela s'explique aisément. L'homme peut prendre connaissance de la volonté divine. Il peut même trouver du plaisir à la découvrir. Mais il est dans l'incapacité de la réaliser. L'homme est bien disposé, mais sa chair est faible.

\*  
\* \*

Alors, la bonne nouvelle de l'Evangile, la voilà :

Ce qui était impossible à l'homme, Dieu est venu le faire pour lui. Dans une chair semblable à celle de l'homme, Il est venu incarner l'amour. L'amour a été fait chair. *Ecce homo*. Voici l'homme. Ainsi Pilate désignait-il le Christ.

Il est en effet le seul. A côté de Lui, en comparaison de Lui, il n'y en a pas d'autres. Car tous les autres, sans exception, par eux-mêmes, ne savent rien de l'amour. Le seul amour qu'ils connaissent naturellement, c'est l'amour de soi. Un amour qui prend, qui appauvrit.

Tandis que Lui, Il est venu révéler, vivre un amour qui n'aime pas soi d'abord, mais qui aime d'abord les autres. Les autres tels qu'ils sont. Et Il les a aimés pour eux. Sans condition. Même sans retour. Même à l'heure où ils bafoyaient son amour. Il les avait aimés le premier. Il les aime jusqu'à la fin, fidèlement.

\*  
\* \*

Il est ressuscité, Il est vivant. C'est cet amour qu'Il offre. A tout homme, aux époux. Mais cette fois, surnaturellement. Par un miracle de l'Esprit Saint.

Ce miracle n'est pas l'affaire de l'homme. L'homme n'a donc pas à vouloir l'expliquer, ou en découvrir le mécanisme.

On n'a jamais expliqué le miracle de la vie. Ça n'em-

pêche pas l'homme d'être vivant, d'aimer la vie, de la recevoir, de la garder, de la transmettre.

Le miracle de la vie est l'œuvre de Dieu. *Celui de l'amour aussi.* Alors, ce qui est demandé à l'homme qui voudrait aimer et à la femme qui voudrait être aimée et aimer en retour, c'est de laisser Dieu accomplir cette œuvre en eux.

Oui, c'est ainsi et pas autrement. Dans le cœur de l'homme doit venir vivre le Christ vivant.

\*  
\* \*

Quand un homme déclare son amour à une femme, touche le cœur de celle-ci au point qu'elle consente à devenir son épouse, il lui révèle l'amour, en se donnant à elle. En retour, elle s'attache à lui, elle devient avec lui, une unité vivante, réelle.

Quand le Christ vivant vient par sa Parole déclarer son amour à un homme et toucher le cœur de celui-ci au point qu'il consente à être à Lui — *celui qui écoute ma parole et qui croit...* — Il lui révèle l'amour, cet amour unique qui est en Lui, le Christ. L'homme alors en fait la découverte. En retour, l'homme s'attache à Christ et devient avec Lui une unité vivante, réelle.

\*  
\* \*

Parce que l'amour de Christ est vivant en l'homme, l'Esprit Saint rend cet homme capable d'aimer sa femme comme Christ a aimé l'Eglise, en se donnant pour elle.

Et la même œuvre de régénération, Il veut l'accomplir dans le cœur de la femme, afin que, célibataire ou épouse, par l'Esprit Saint habitant en elle, elle soit rendue capable, elle aussi, d'aimer tout en restant à la place que



Dieu lui a faite au foyer comme dans la communauté.

*Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte de Christ.* C'est le chemin d'un mariage heureux. C'est la condition d'un « amour » qui rime enfin — mais cette fois en vérité — avec « toujours » !

**ABSENCE D'HOMMES**      On s'étonne, on s'émeut de la crise conjugale. On en cherche les causes. On incrimine la mauvaise éducation, l'absence de préparation, l'instabilité des temps, la mauvaise littérature, le cinéma, la radio. Ayant trouvé mille explications on y veut remédier par mille applications.

Est-ce que la vérité une fois de plus n'est pas beaucoup plus simple que tout cela ? Est-ce qu'en nos pays dits civilisés — dits aussi christianisés — la crise du mariage, la faillite familiale, ne sont pas tout bonnement la conséquence de ce fait : l'homme plus orgueilleux qu'il n'a jamais été, se refuse à reconnaître aujourd'hui une autre autorité que la sienne. Autrement dit, il est tout ce qu'on voudra, sauf soumis à Dieu. Il laisse ça aux femmes puisque ça leur plaît ! Et le résultat ?

Eh ! bien, il est là. Il s'étale sous nos yeux. Il suffit de regarder. Le bonheur est devenu un mot qu'on imprime sur les cartes de vœux, qu'on va chercher dans les astres, dans les horoscopes, chez les diseurs, devins, voyants et autres charlatans. Mais à part ça, à part les chansons où il en est beaucoup question, il n'y en a plus beaucoup dans la vie des gens. Il y en a aussi peu qu'il y a peu d'amour. Seulement, c'est trop facile de mettre la faute sur la haute ou la basse conjoncture, ou d'incriminer la littérature, le cinéma, le théâtre et la radio. Certainement faut-il compter avec l'influence de ces facteurs-là. Mais seraient-ils aussi déterminants si l'homme était un homme ?

L'ambiance dans laquelle on vit est sans doute oppressante et débilitante. Mais il est trop commode de l'incriminer. D'abord, elle est ce que les hommes sont. Et c'est eux qui la font et l'entretiennent et la favorisent. Et puis, si l'homme était un homme...

Alors voilà. Où sont les hommes ?

\*  
\* \*

Pour être vieille de plus de vingt siècles, l'histoire de Diogène n'a rien perdu de son actualité. Il se promenait un jour en plein midi dans les rues d'Athènes, une lanterne à la main. A ceux qui lui demandaient raison de cette bizarrerie, il répondit : Je cherche un homme.

*Ecce homo.* Diogène ne connaissait pas encore le Christ. Pour avoir vu l'homme tel qu'il est, il avait conçu un profond mépris pour l'humanité. Il ne pouvait savoir que Dieu prendrait en pitié cette déchéance humaine et viendrait offrir à l'homme d'en redevenir un. Seulement, il ne suffit pas que l'offre soit faite. Encore faudrait-il que l'homme l'accepte !

Cette nécessité est tellement urgente, criante d'urgence ! Faute d'hommes, faute de chefs qui, comme le Christ, aiment en se donnant, qui aiment en respectant la personnalité du prochain, l'épouse souffre. Mais pas elle seule. Tout prochain de l'homme : ses enfants, ses subordonnés, ses compagnons. Et lui-même !

L'absence d'hommes soumis à Christ, l'absence de foyers fondés en Christ, c'est la vraie misère de ce temps.

\* \*  
\*

En effet, qui dit absence d'hommes, dit absence d'une vraie autorité. Si la femme en souffre, il est quelqu'un qui en souffre bien davantage qu'elle : l'enfant.



Il y a ceux qui ont vu leur foyer brisé par le divorce. Et puis, il y a tous ceux dont le foyer est encore entier, mais sans que ce foyer soit régi par aucune réelle autorité. A moins qu'y règne celle des coups, celle des remontrances ou des grandes morales dont le père, et parfois encore la mère, sont précisément la démonstration contraire. Ils crient, ils ordonnent, ils exigent, et sous les yeux de leurs gosses, ils font exactement le contraire. Hypocrites !

Les enfants n'osent pas toujours le dire. Ils n'en pensent pas moins. Jusqu'au jour où ils sont assez grands pour « envoyer promener tout ça », tout en faisant exactement la même chose.

On se plaint de l'anarchie des gosses d'aujourd'hui. Comment pourrait-il en être autrement ! Si le père ne connaît d'autre autorité que la sienne, s'il refuse la soumission à Christ, s'il « râle » contre toute autorité quelle qu'elle soit, contre toutes les lois par lesquelles cette autorité veut le régir ; si la mère fait la même chose, refusant et l'autorité du Seigneur et l'autorité du mari, comment les enfants pourraient-ils accepter l'autorité des parents ? Ils ont des yeux pour voir, des oreilles pour entendre. Si la loi divine ou morale ou civile qu'on brandit devant eux n'est que prétexte à les soumettre, alors que les parents eux-mêmes n'y sont surtout pas soumis, quelle autorité peuvent encore avoir un tel père, une telle mère, de tels parents ?

Après ça, on peut bien dire que les enfants de cette génération sont impossibles ! On peut bien, les yeux au ciel, faire de grandes phrases sur la jeunesse d'aujourd'hui !

La vérité, c'est que la branche a tout simplement jailli du tronc et que les enfants sont avant tout, avec toutes les exceptions qui confirment la règle, selon le modèle des parents.

\*  
\* \*

Et puis, qui dit absence d'hommes, dit absence de respect. Christ seul respecte toujours le prochain. Quand Il s'approche d'un être destiné à devenir un avec Lui, Il ne l'écrase pas, Il ne le diminue pas, ne le flatte pas. Après l'avoir libéré de tout esclavage, Il met simplement en valeur la personnalité de cet être.

Tandis que l'homme tout court, selon un vieux proverbe latin, est un loup pour l'homme. Il n'est pas de vilenies, de mépris, de divisions, d'exploitation, d'esclavage, de crime qu'il n'ait commis au détriment de son semblable. Et la femme de cet homme ou le mari de cette femme, ou tous deux réciproquement, n'échappent pas à cette loi. Il n'est que de voir comment ils peuvent se traiter mutuellement, ne fût-ce parfois que du regard ! S'ils en sont là entre époux, qu'en sera-t-il des enfants ? Et s'ils en sont là en famille, comment seront-ils en société ?

Enfin, qui dit absence d'hommes, dit absence d'amour. Ce qui ne signifie pas absence de sexualité. Il se pourrait même que l'érotisme effréné qu'on connaît aujourd'hui ne soit précisément que le signe de cette absence d'amour. L'homme et la femme ont faim du véritable amour. Ils croient le trouver au sein même de la sexualité. Comme dans sa forme naturelle elle ne leur donne pas ce qu'ils en attendaient, ils s'adonnent à toutes les extravagances, à la débauche même s'il le faut, dans la pensée qu'ainsi ils tiendront enfin et pour de vrai cet amour jusqu'ici resté insaisissable. Ils ne font qu'exaspérer leur sens et leur dépit. Avec Byron, beaucoup d'entre eux pourraient dire : *Demain c'est ma fête. Lorsque ma pendule aura sonné minuit, dans 12 minutes, j'aurai achevé ma trente-troisième année. Je me couche avec un poids sur le cœur, avec l'idée que j'ai vécu si longtemps et pour si peu. Les fleurs et les fruits du plaisir ont passé. Les épines, les vers, la pourriture, voilà tout ce qui me reste. Je ne trouve plus de plaisir dans la volupté et j'en traîne les*



*fers. Ma vie est un enfer.* (Journal de Lord Byron 1788-1824.)

\* \*

« Non, la sexualité n'est pas l'amour. Elle n'en est que le support. »

Il ne suffit pas, en effet, de mettre un homme et une femme sous le même toit. L'amour est le fruit de l'Esprit. Seuls les foyers, les cœurs, les corps où l'Esprit du Christ a pu entrer, goûtent à la saveur de l'amour. Et précisément parce que l'amour n'est pas le fruit de la sexualité, il est aussi la joie et le privilège de beaucoup de célibataires. Et quand l'amour est absent, l'homme ne connaît plus qu'une forme d'autorité : celle qui abaisse les autres, qui les subjugue, qui les domine, qui les écrase. Et la seule réalité devant laquelle ils gardent encore le respect — et pour cause — c'est la mort. Devant elle, oui, ils s'inclinent. C'est qu'ils ne peuvent pas faire autrement.

Alors, dans un monde où l'amour est absent, où l'autorité abaisse et écrase, où seule la mort devient un lieu de vraie fraternité, que reste-t-il d'entier ? La haine. Jusque sous le patronage de la paix, c'est à établir son règne, que l'homme — ou ce qui en tient lieu — s'emploie.

Et il voudrait qu'on applaudisse !

\* \*

Il ne faut pas chercher des coupables. Il faut chercher des hommes. Des hommes qui comprennent.

Il faut les appeler, il faut leur crier : Pitié pour vous ! Repentez-vous !

Car c'est à nous, hommes, qu'il sera demandé compte de la souffrance des gosses, et de la souffrance des femmes, et de la méchanceté des hommes.

Et les hommes seront sans excuse !

Parce que l'amour du Christ leur a été offert, et qu'il ne s'est trouvé, neuf fois sur dix, que les mains des gosses et celles des femmes sous la croix, pour le recevoir.

EPOUSE

D'UN INCREDULE

Il ne serait pas admissible de clore ce chapitre où a été si violemment soulignée la place et, à cette place, le rôle de chacun des conjoints dans le mariage, sans qu'il soit donné réponse à la juste question que certaines femmes pourraient poser.

Il était facile de comprendre qu'à l'heure où le mari est un chef qui, en vérité, se donne pour la joie de sa femme, celle-ci ne puisse être qu'heureuse dans la libre dépendance d'un tel mari. Seulement de tels maris ne courent pas les rues !

De plus, beaucoup d'hommes sont trop prisonniers de leurs aises et de leur orgueil pour admettre qu'ils auraient du chemin à faire. Et c'est ainsi que de nombreuses épouses se trouvent dans une situation d'autant plus douloureuse qu'elles voient très bien ce dont souffre leur foyer, mais restent seules à en vouloir la guérison.

Enfin, s'il y a beaucoup d'hommes déplorablement autoritaires, il y en a aussi beaucoup qui n'ont aucune autorité du tout.

Que devient la structure du foyer en de telles circonstances ? Quelle attitude doit prendre une femme aux prises avec les avanies ou avec les embarras que lui crée le despotisme ou la pusillanimité de son mari ?

Le simple bon sens le fait comprendre. Quand, à l'autoritarisme, on répond par un autre autoritarisme, c'est-à-dire : quand l'époux despote, selon l'expression consacrée



trouve « à qui parler », cette fin de non recevoir garde peut-être l'épouse hors d'un certain asservissement; mais elle maintient à tout jamais les conjoints en dehors d'une véritable unité. Le foyer a deux têtes. Elles commandent peut-être chacune dans leur domaine, ceci à la seule fin d'éviter que les têtes se heurtent. Il arrive qu'avec les années elles regardent occasionnellement dans la même direction parce que, l'expérience aidant, elles ont appris à se faire de mutuelles concessions. Mais en aucune façon ce foyer connaîtra ce qu'est l'amour dans l'unité. Ces époux seront peut-être heureux en affaire, comme peuvent l'être deux associés; heureux en plaisir, comme peuvent l'être deux passagers en excursion; peut-être encore heureux sexuellement, comme peuvent l'être deux jouisseurs d'occasion; mais précisément ils resteront deux; c'est dire aussi : seuls; et il est d'innombrables heures et occasions où ils l'éprouveront avec souffrance.

Oui, le simple bon sens le fait comprendre.

Comme il fait comprendre l'anomalie que comporte l'autre situation : celle où, à la pusillanimité du mari, la femme a répondu — peut-être par goût autant que par nécessité — en assumant elle-même l'autorité.

Elle dira qu'il lui était impossible de faire autrement, qu'après bien des expériences décevantes, elle a dû progressivement en arriver là. Et il semble qu'elle ait raison. Parce qu'effectivement, sous sa baguette, les choses semblent aller bien, voire mieux. Mais sur le plan de l'amour dans l'unité, où en sont ces époux ? On l'a déjà relevé ici. Si la férule masculine laisse les conjoints dans la solitude, la férule féminine ne fait pas mieux. Même quand il a l'air d'y consentir, un mari n'est jamais heureux de voir sa femme porter les pantalons. De tels époux connaîtraient-ils même une certaine forme d'unité, ils resteront pourtant deux; donc aussi seuls; avec d'innombrables heures et occasions pour en souffrir ! Parce qu'un corps

n'a qu'une tête; et que pour vivre dans l'harmonie, il faudrait que cette tête soit à la bonne place !

\*  
\* \*

Mais comment faire, si l'on veut refuser soit l'asservissement au mari autoritaire, soit l'étiollement dû à l'absence d'un vrai chef ?

Il est évident qu'à l'impossible nul n'est tenu. *A moins que Dieu ne s'en mêle.* Et Il le fait, en s'adressant précisément aux épouses de tels maris, par le ministère de l'apôtre Pierre qui écrit :

*C'est chose agréable à Dieu que d'endurer des afflictions et des peines injustes par motif de conscience envers Dieu... Or, c'est à cela que vous avez été appelés. Le Christ aussi a souffert pour vous en vous laissant un exemple pour que vous suiviez ses traces. Lui qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel il ne s'est point trouvé de fraude; Lui qui, outragé, n'a pas rendu l'outrage; qui, maltraité, n'a point fait de menaces, mais s'en remettait à Celui qui juge avec justice; Lui qui a porté Lui-même nos péchés dans son corps sur le bois, afin que morts à nos péchés, nous vivions pour la justice... Vous donc aussi femmes, soyez pareillement soumises à vos maris. S'il en est qui n'obéissent point à la parole, ils seront sans parole, gagnés par la conduite de leur femme, remarquant la sainteté et le respect de votre conduite. Que votre parure ne soit pas extérieure : cheveux tressés, bijoux d'or, élégance de la toilette; mais ayez cette parure intérieure et cachée dans le cœur, la pureté incorruptible d'un esprit doux et paisible, qui est d'un si grand prix devant Dieu. C'est ainsi que se paraient jadis les saintes femmes qui avaient leur espoir en Dieu... Ainsi Sara obéissant à Abraham.*



*Vous êtes devenues ses filles par la pratique du bien sans vous laisser troubler par aucune crainte.*

\*  
\* \*

La méditation de ce texte oblige d'abord à trois remarques.

En s'adressant à la femme liée à un incroyant, la Parole de Dieu la laisse sans illusion sur les conditions qui peuvent être les siennes. En fait de bonheur assuré, c'est celui du Christ livré aux mains des hommes qui sert d'exemple. C'est dire jusqu'où peut aller la souffrance d'une épouse ! S'en rendent-elles compte toutes ces jeunes filles qui, ne considérant que l'extérieur, voient de suffisantes garanties dans le fait que l'homme qu'elles fréquentent a le gabarit d'un athlète, le tour d'esprit goûté en société, la grosseur du portefeuille souhaité ? Comme si cela était l'essentiel !

Cette exhortation, en certains de ses détails, n'invite pas la femme à s'habiller avec mauvais goût, à négliger sa tenue ! Ce n'est pas à l'habillement de la femme que l'apôtre en a, mais aux motifs de cette recherche vestimentaire. En s'habillant avec ostentation, elle pourrait vouloir attirer les regards sur elle (et quels regards !) ou bien, dans sa tenue de parade, solliciter une attention sans rapport avec la place discrète que Dieu lui réserve aux côtés de son époux.

Qu'elle se demande donc à qui, en vérité, elle veut plaire. Qu'elle se demande aussi comment, en voulant plaire, elle demeurera celle qui « aide » ; car il est d'innombrables femmes dont l'accoutrement est un appel à la convoitise masculine la plus impudente. Qu'elle se demande enfin si cette recherche de la parure extérieure n'est pas le plus faux des témoignages, puisque l'accent

est mis sur l'apparence. Puisqu'aussi cette recherche, ensuite de l'argent qu'on y met, du temps qu'on y consacre, de l'intérêt qu'on y porte, semble être une authentique valeur, alors qu'en réalité elle n'en a aucune en soi.

\*  
\* \*

En soulignant une fois encore la place des conjoints dans le mariage, la Parole de Dieu adresse ici une vocation très particulière à l'épouse croyante qui se trouverait liée à un mari incrédule.

Si dans le foyer construit « sur le roc » de la volonté de Dieu, la place de chacun des conjoints est facteur d'harmonie et de bonheur, cette place de l'épouse par rapport à son mari trouve une justification nouvelle dans un foyer où l'incrédulité du mari a remplacé le roc de l'amour par le sable de l'autoritarisme ou celui de la pusillanimité.

Le simple bon sens aurait déjà beaucoup à nous apprendre.

Dans le cas d'un époux « faiblard », si la place de chef est restée vacante, cette « vacance » sera une invite continuelle adressée à l'époux de prendre ses responsabilités au sérieux et de les assumer. Tandis qu'à accaparer l'autorité, la femme risquerait de s'installer définitivement dans cette autorité, au point qu'elle ne discernerait plus l'anomalie de la situation et empêcherait ainsi à jamais son mari de devenir ce que tout au fond d'elle-même elle souhaiterait qu'il soit.

\*  
\* \*

Et dans le cas du mari desposte ?

Le texte de l'épître de Pierre est lourd de promesses, quand la femme vit dans la foi en Christ.



En restant à sa place, en y gardant une attitude précise, il lui est dit qu'elle travaille d'une part à la conversion de son mari, d'autre part mais conséquemment, à l'unité de son foyer et au témoignage que tout foyer est appelé à rendre ici-bas.

Au début de l'ère chrétienne, il arrivait souvent que la femme se convertisse tandis que son mari restait rebelle à l'Evangile du Christ.

De nos jours aussi, on peut s'être marié (hélas ! même religieusement) avec légèreté et dans l'ignorance profonde du vrai caractère de la foi vivante, et ne faire que tardivement son chemin de Damas. L'Evangile sait cela. Il dit les joies incomparables de la foi en Christ; mais il ne cache pas que cette existence nouvelle s'accompagne souvent de graves difficultés. Il sait qu'en dehors de la foi, l'humeur des époux peut être difficile. Il sait aussi que la foi de l'épouse pourra rendre encore plus difficile l'humeur du mari incrédule. Il laisse même entendre que le mari païen pourra faire subir à son épouse un despotisme allant jusqu'à l'outrage. Mais contrairement à un sens d'une justice tout humaine, il ne dit pas à la femme d'y trouver prétexte à la révolte, à la revendication aigrie allant jusqu'au divorce. Ayant rappelé l'exemple du Christ qui, outragé, ne rendait pas l'outrage, maltraité ne faisait point de menaces mais s'en remettait à Dieu à qui rien n'est caché et dont la justice finit toujours par atteindre ses créatures, il conclut que pareillement à Christ dont l'épouse veut être le disciple, la femme liée à un infidèle doit attendre de Dieu sa défense. Même dans la condition difficile que peut être la sienne, elle ne doit point trahir sa vocation.

\*  
\* \*

Il est peut-être nécessaire de le préciser : si Dieu, après avoir fait passer une âme de l'incrédulité à la foi — ce

qui veut dire aussi de la mort à la vie éternelle — laisse cette âme dans une condition terrestre parfois très difficile — exemple : la femme croyante liée à un mari despote — ce n'est point pour faire payer à cette âme le prix de son salut. Le témoignage que Dieu demande des siens n'est point la rançon de leur éternel bonheur. Ceux qui le croient travestissent la vérité. Leur vertu ne fait envie à personne et nous détournerait plutôt de la foi.

Non ! La présence des croyants, en particulier de l'épouse croyante au foyer de l'incrédule, a une tout autre fin : la miséricorde de Dieu. En effet, s'il en est parmi les païens que la seule prédication de la Parole suffit à amener à la connaissance du Christ vivant, il en est beaucoup d'autres qui, pour entendre la Parole, ont besoin de la voir vécue par leur proche. Leur incrédulité est si tenace que seule la force d'un exemple cent fois, mille fois vérifié, pourra les vaincre et les convaincre.

C'est pour atteindre cette sorte-là d'incrédules que le Christ dit à leurs épouses croyantes : *Soyez mes témoins devant vos époux !* Ce qui ne signifie nullement que ces époux se laisseront nécessairement toucher et convaincre. Il se pourrait même que l'attitude humblement patiente d'une épouse soit pour le mari un prétexte de plus d'accabler sa femme. Pourtant, même ainsi, elle saura se souvenir qu'elle est en présence de Celui qui connaît toutes choses et juge justement. Il a promis que les fidèles ne seraient jamais éprouvés au-delà de leurs forces.

L'ORDRE DE DIEU De toutes manières, la femme inspirée par le Christ préférera cent fois avoir à souffrir injustement que d'encourir le reproche d'avoir, par son attitude de révolte, empêché l'œuvre dans le cœur d'un infidèle, surtout si celui-ci est son mari.



Et ce pourrait être facilement le cas si, au nom de sa foi, elle avait un témoignage en paroles, mais que ce témoignage soit aussitôt démenti devant le mari — et il faudrait ajouter les enfants — par une attitude d'irrespect, d'insoumission et de révolte. (A noter que les mêmes exigences seraient à formuler dans le cas d'un époux chrétien lié à une femme hostile à l'Évangile.) Donc l'épouse croyante se voit appelée « à une conduite sainte ».



Cette sainteté offre plusieurs aspects aussi importants les uns que les autres. Avant d'en parler en détails, il importe d'en redire les limites : En aucun cas, pour plaire à son mari et incarner à ses yeux toute la richesse trouvée en Christ, une femme acceptera que son comportement déplaise au Seigneur. La soumission et le respect dus au mari incrédule passent après l'obéissance à Christ. « Sire Dieu premier servi. »

Cette sainteté se plaira d'abord à être fidèle aux commandements divins, et cela jusque sur un plan où précisément l'époux aurait tendance à se croire frustré. Aucune femme chrétienne ne se refusera à son mari par motif de pitié. A moins que ce ne soit un refus de gestes qui tiennent non plus à l'amour conjugal selon la volonté divine, mais à de la dépravation obscène ! Il est alors de son devoir de s'y opposer.

Cette sainteté vise à la conversion du mari. Elle s'accompagnera donc d'une intercession persévérante, fondée sur la promesse que Dieu a faite et à laquelle Il sera fidèle : *Le mari sera gagné sans la prédication de la parole, par la simple conduite de sa femme.*

Il peut arriver que des témoignages soutenus par une intercession persévérante soient restés sans réponse. C'est

qu'ils étaient peut-être le fruit non d'une charité chrétienne, mais celui d'un inconscient égoïsme : « Seigneur, convertis mon mari... afin qu'il me laisse tranquille ! »

\*  
\* \*

Cependant, ce qui donne à cette sainteté sa valeur incomparable, c'est qu'elle transforme l'épouse en *une personne cachée dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible*. Cette traduction littérale du texte sacré pourrait faire l'objet d'un intéressant catalogue de mode. Elle signifie en effet que l'esprit doux et paisible doit être le « deux pièces » de forme classique ou fantaisiste que toute femme doit revêtir si elle veut plaire à son mari en même temps qu'à Dieu. Quant à l'étoffe dans laquelle sera taillé un tel vêtement, il n'est pas nécessaire d'aller très loin pour en faire l'acquisition, et la gratuité en est le prix invariable. Il est dit, en effet : *Pareillement à Christ, femmes, soyez... etc.*

Ce que le Christ a été en toutes circonstances, même dans les plus difficiles, le chrétien doit l'être à son tour. Dans l'opposition, sous les outrages, face aux sévices les plus infâmes, Jésus est resté « *Celui qui est doux et humble de cœur* ». Il l'était avec les siens. Il l'est resté au milieu de ses ennemis.

L'homme, et aussi la femme soumise à Jésus-Christ, non seulement ne sauraient être autres que leur Maître, mais encore doivent d'autant plus Lui ressembler qu'ils veulent Lui rendre témoignage devant le conjoint. Plus encore si celui-ci est un incroyant !

Rien n'a pu encore corrompre l'amour du Christ pour les Siens. Rien n'a pu altérer, ni Sa douceur, ni Sa paix ; pas plus les vociférations de la foule excitée, les accusations du grand prêtre, les soufflets du sanhédrin,



les railleries, les crachats et les coups des soldats, que la trahison des disciples et leur abandon. Et les paroles de la Croix traduisent encore cette douceur et cette paix qui ne cessèrent d'habiter Son esprit et Son cœur. Aussi bien, dans la situation d'époux ou d'épouse lié à un incroyant, est-ce ce témoignage particulier de douceur et de paix qui, « *sans la parole* », pourra toucher à salut le cœur de l'endurci.

C'est la bonté de Dieu, c'est l'amour manifesté jusque dans la mort de la Croix qui ont amené l'homme à la repentance. Cette bonté de Dieu avait de nombreux aspects parmi lesquels la pureté de son Esprit doux et paisible brillait d'un éclat particulier. L'épouse qui est revêtue de cette parure, aux heures où l'attitude, le comportement, les paroles, les faits et gestes de son époux incroyant susciteraient l'aigreur, la colère, la révolte — cette épouse-là est servante du Seigneur crucifié. *Sans parole*, elle est pour son époux un appel à la repentance, une bénédiction de la part de Dieu. Et comme était précieux et lourd de conséquences le sacrifice du Christ fait par amour pour les Siens, est précieux et lourd de conséquences l'esprit doux et paisible du conjoint qui, par fidélité à Christ et amour pour les siens, reste patient et paisible au côté d'un époux ou d'une épouse d'humeur et de comportement difficiles.



Dans la perspective de l'Evangile, la grandeur d'un homme et pareillement de sa femme ne tient pas à ce qu'ils font, mais à ce qu'ils sont. Partout où elle va, dans tout ce qu'elle fait, particulièrement dans les humbles besognes qui souvent remplissent obscurément sa journée, une femme sera grande par la douceur et le calme qu'elle apporte avec elle. Ses hauts faits ne seront pas souvent cé-

lébrés. Il arrivera même que tous les membres de la famille comme aussi les hôtes de passage goûtent à cette douceur bienfaisante sans même remarquer ou faire remarquer qu'ils y ont goûté ! Cependant, le ministère précieux de la femme est là : dans cette paix douce et aimante dont elle entoure la vie de son mari, dont elle imprègne aussi l'atmosphère de sa maison. Vinet a écrit : *La sérénité sur le front d'une femme a une inconcevable puissance.* Par la foi, tout homme devient fils d'Abraham. Par la douceur et la paix du cœur, toute épouse devient fille de Sara. Il en coûte à l'homme de devenir vrai fils d'Abraham. Le prix ne se discute pas : c'est la mort à soi-même. Il en coûtera exactement de même à la femme appelée à devenir non seulement fille d'Abraham, mais encore fille de Sara !

\*  
\* \*

Comment ne pas le faire remarquer ? La Parole de Dieu est perspicace. Elle sait à l'avance le crédit, l'accueil qu'une telle attitude recevra dans ce monde. Mille voix ne se sont-elles pas accordées pour inspirer à la femme une autre notion de la grandeur et l'appeler à rechercher une tout autre parure ?

L'on sait aussi le résultat de cette moderne aspiration et de cette nouvelle notion de la grandeur. L'on sait de quelles éclaboussures est aujourd'hui ternie la femme devenue l'égale de l'homme, quand ce n'est pas son maître et parfois son faux dieu.

Cette prétendue émancipation va exactement de paire avec l'exploitation la plus éhontée qu'on ait jamais fait de la femme. Elle est devenue tour à tour source de revenus, marchandise diversement cotée sur le marché du travail, objet de luxe, de convoitise et de plaisir. Aussi après



usage et services rendus, peut-elle être abandonnée comme telle par l'homme ! Pourquoi se soucierait-il d'elle ? Devenue sa partenaire à égalité de droits et de responsabilités, il est « libre » de l'abandonner et de la laisser se débrouiller. Surtout si elle a cessé de lui plaire et a épuisé pour lui tous ses charmes. Les sollicitations d'un certain féminisme, les généreuses incitations à revendiquer les droits de la femme, à refuser la soumission au mari, à sortir résolument de son rôle d'aide pour prendre celui de partenaire, les appels à occuper le premier plan, à rechercher une grandeur qu'elle n'aurait que trop longtemps et trop souvent laissée à l'homme, tout cela dit, imprimé, colporté, répété, enseigné de mille manières et par mille bouches pourrait susciter chez la femme *fidèle* la crainte d'être incomprise des autres, de passer pour ridiculement arriérée si elle n'y donnait pas suite. Que répond l'Esprit Saint ? « Sans vous laisser troubler par aucune crainte... faites le bien. » C'est-à-dire : le bien étant ce que Dieu veut et nous révèle dans sa Parole, que la femme n'ait qu'une seule crainte : celle d'être infidèle à la volonté divine, à la vocation que Dieu lui adresse et que sa Parole a défini clairement. Qu'elle n'écoute pas les sages de ce monde qui, parfois jusque dans les rangs de l'Eglise, croient être plus sages que Dieu et appellent la femme à un comportement autre que celui enseigné par l'Ecriture. Qu'elle écoute donc la sagesse divine et aide son mari à la découvrir à son tour.

L'affranchissement de la femme à la manière de Christ dépasse infiniment les plus généreux des « égalitaires » modernes. Car, sous l'inspiration du même Saint-Esprit, l'apôtre Pierre, comme l'apôtre Paul, s'adresse aux maris.

*A votre tour, maris, comportez-vous avec sagesse dans vos rapports avec vos femmes... Puisqu'elles doivent avec vous hériter de la grâce de la vie, ayez des égards pour elles, afin que rien ne trouble vos prières.*

Ce chapitre ne pourrait trouver plus heureuse conclusion. Cette parole confirme, en effet, tout ce qui a été dit jusqu'ici. La supériorité de l'homme tient non à sa nature, mais à la responsabilité que selon l'ordre de Dieu, le mari doit prendre envers sa femme. Car leur héritage commun les ramène, devant Dieu, comme l'un à l'égard de l'autre, exactement sur le même plan. Ils ont ensemble besoin de la grâce divine. Le prix payé par Christ était le même pour l'homme et pour la femme. Le Seigneur les aime d'un même amour; et cette grâce, donnée également, rappelle au mari qui viendrait à l'oublier, la valeur incomparable de son épouse.

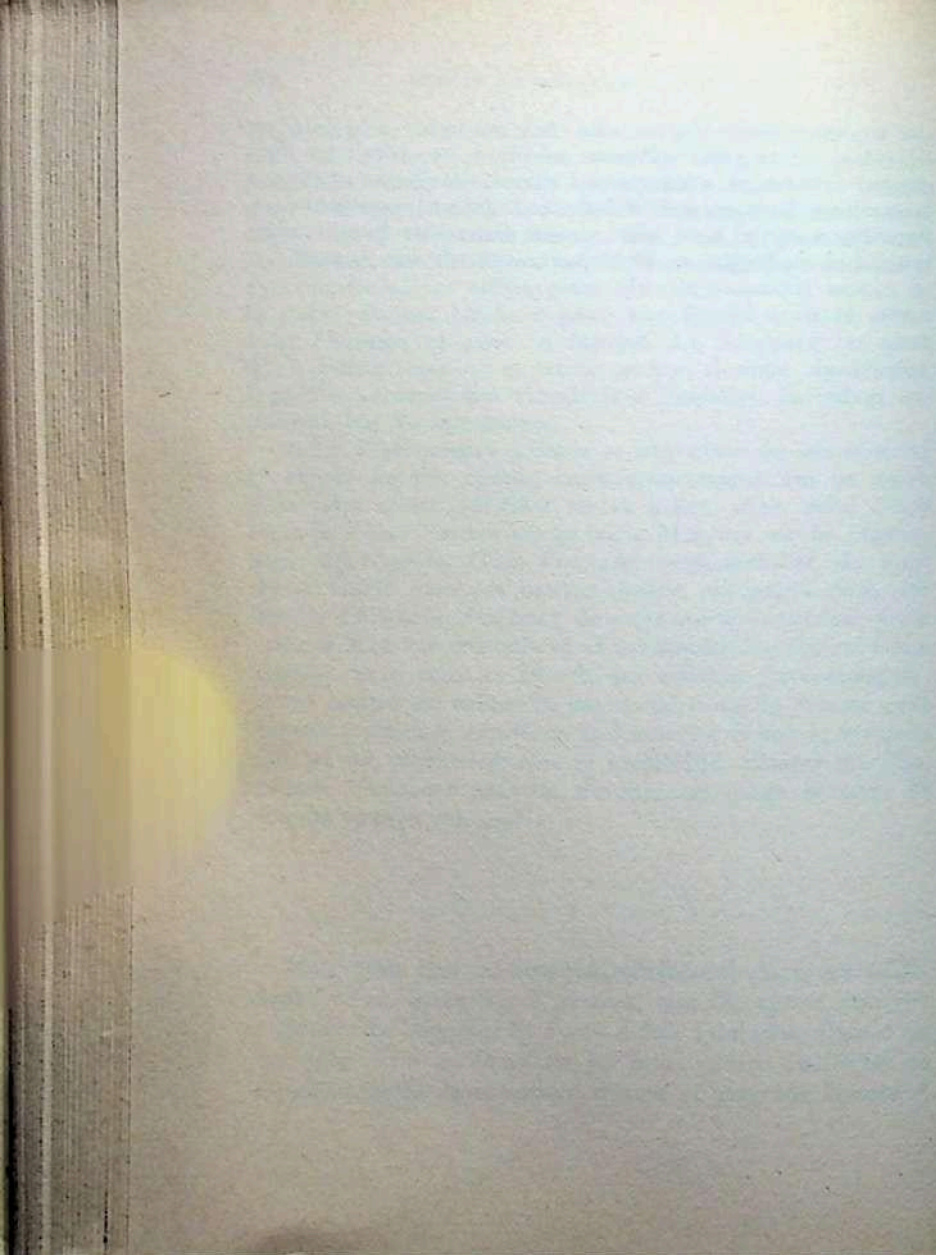
Aussi, il ne pourra jamais se prévaloir de son autorité et exiger de son épouse un comportement qui ne serait plus celui d'une héritière de la grâce, mais celui d'une esclave. Non, l'ordre est précis : *Montrez de la sagesse, ayez des égards*. C'est l'insigne responsabilité du mari d'être fidèle dans ces petites choses, ces petits riens, ces détails d'attitude, de gestes, de mots qui donnent leur vraie couleur à la vie journalière et à l'amour des époux. Cette sagesse, avec tous les égards qui doivent l'accompagner, saura mettre en valeur la personnalité de la femme sans jamais cependant la priver de l'autorité ferme et aimante qui lui est nécessaire. Car la sensibilité, l'émotivité, l'intuition féminines peuvent devenir un piège et pour la femme et pour son mari.

\*  
\* \*

Mais pour tant de responsabilités, qui s'avérera suffisant? C'est ensemble, à genoux, que les époux peuvent recevoir du Seigneur la force d'être l'un pour l'autre ce que Dieu veut qu'ils soient. Le mari, prêtre du foyer, ne saurait remplir ce sacerdoce devant et avec son épouse si



son comportement envers elle, ses manques d'égards, en étaient le démenti. Noblesse oblige ! Le rôle de chef départi à l'homme n'est pas un titre honorifique et encore moins une prérogative. C'est une grave responsabilité. Pour l'accomplir, tout mari saura demander humblement le secours du Seigneur, et l'intercession de son épouse.





### *Chapitre III*

## A la découverte de l'amour

Découverte de la réalité, découverte de la vérité ! on a rejoint les gens en pleine course. On a vu leurs souffrances, cherché le remède, retrouvé le chemin de la guérison. C'était une manière d'aller au plus pressé.

Il faut maintenant revenir en arrière. Il faut une fois encore ouvrir les yeux sur la réalité. En effet, parmi les innombrables époux en difficultés, la plupart devraient loyalement reconnaître que celles-ci ont leurs vraies causes non pas seulement dans le mariage lui-même, mais aussi dans ce qui l'a précédé.

Il est difficile d'en parler. Car dans ce domaine, il faut nécessairement « deviner ». Les époux savent reconnaître la gravité d'une situation présente. Rarement ils admettent que celle-ci ait son origine dans un passé récent ou lointain. C'est tellement plus simple d'incriminer l'immédiat ! Là au moins, il y a du « tangible », c'est-à-dire des circonstances, des conditions, des causes extérieures à soi-même. Tandis qu'à devoir fouiller le passé, à revenir sur un certain comportement qu'on a eu, certaines libertés qu'on a prises, certaines compromissions admises de part et d'autre tacitement, on devrait sinon plaider coupable, pour le moins ne point s'étonner ou se plaindre d'avoir à récolter ensemble aujourd'hui ce qu'ensemble on a semé hier.



Pour une autre raison encore, il est difficile d'aller à la source du mal constaté; car ce n'est pas seulement inviter les époux à considérer ce que furent leurs fréquentations d'hier, c'est aussi parler aux jeunes qui aujourd'hui vont parcourir cette étape. Et nous le savons, le propre de la jeunesse, c'est de fuir les donneurs de conseils; et pour le cas où elle les aurait entendus, c'est d'essayer de faire autrement, parce que, aux yeux des jeunes, par principe, les aînés sont des gens qui ne comprennent pas grand-chose aux problèmes de la jeunesse.

Et pourtant! Ce serait un non-sens de méconnaître volontairement l'importance de la préparation au mariage. En effet, les lézardes d'une construction, avant d'être la conséquence d'un improbable tremblement de terre, ont plutôt leur origine dans les mauvaises fondations de cette maison. Et ce n'est pas être « casse-pieds » que d'inviter son prochain — surtout s'il est jeune et pense au mariage — à prêter une attention soutenue au choix du terrain sur lequel il veut construire et à poser heureusement les bases de son futur foyer.

Seulement voilà! Quel est l'architecte compétent? Il est vrai que l'exemple des aînés n'a rien d'encourageant. Ne voit-on pas certains d'entre eux en être déjà à la troisième « construction » et offrir au regard toutes les apparences d'un foyer branlant!

Il y aurait, bien sûr, ceux qui semblent avoir réussi. Mais on voudrait être certain que la réalité cachée correspond à l'aspect visible des choses. Et quand encore il en serait au dedans comme au dehors, cela signifie-t-il que la norme valable pour ce foyer soit applicable aux autres? Est-ce que la diversité des conditions de vie, d'hérédité, de famille, d'éducation, de tempérament, de caractère, de circonstances ne rendent pas impossible l'élaboration de règles valables pour tous, en tous temps? Et encore, qui s'offrira à les formuler qui



ne soit pas à ranger parmi les théoriciens dont un apôtre disait : *Fontaines sans eau, nuées qu'emporte un tourbillon, ils promettent la liberté alors qu'ils sont eux-mêmes esclaves de la corruption ?*



Dans les deux chapitres précédents, nous avons constaté qu'en peu de mots, en quelques phrases, la Bible dit les choses les plus profondes, les plus vraies, les plus sensées qu'on ait jamais dites sur l'amour. C'est au point que tout commentaire ou toute expérience qu'on pourra jamais faire à ce sujet trouve confirmation et explication chaque fois qu'on les confronte avec le texte des Ecritures.

C'est donc à la lumière d'un texte biblique que seront cherchées les normes d'une heureuse préparation au mariage.



Genèse 24. 1-51, 62-67.

*Abraham était vieux, avancé en âge, et l'Eternel l'avait béni en toutes choses. Abraham dit à son serviteur, le plus ancien de sa maison, celui qui avait l'administration de tous ses biens : Mets, je te prie, la main sous ma cuisse; et je te ferai jurer par l'Eternel, le Dieu du ciel et de la terre, de ne pas prendre pour mon fils une femme parmi les filles des Cananéens, au milieu desquels je réside. Mais tu iras dans mon pays, dans ma patrie, et tu y prendras une femme pour mon fils, pour Isaac. Le serviteur lui répondit : Peut-être cette femme ne voudra-t-elle pas me suivre dans ce pays-ci. Devrais-je alors emmener ton fils dans le pays d'où tu es sorti ? Abraham lui dit : Garde-toi bien d'y emmener mon fils ! L'Eternel, le Dieu*

*des cieux, qui m'a fait sortir de la maison de mon père et du pays de ma naissance, qui m'a parlé et qui m'a fait ce serment : Je donnerai ce pays à ta postérité, — l'Eternel enverra son ange devant toi, et tu prendras là une femme pour mon fils. Si la femme ne veut pas te suivre, tu seras dégagé du serment que je t'impose. Mais n'y conduis pas mon fils. Alors le serviteur posa sa main sous la cuisse d'Abraham, son maître, et lui promit par serment ce qu'il lui avait demandé.*

*Le serviteur prit dix des chameaux de son maître, et il partit, emportant toutes sortes de biens, que celui-ci lui avait remis. Il se leva donc et il s'en alla en Mésopotamie, à la ville de Nacor. Il fit reposer les chameaux hors de la ville, près d'un puits, vers le soir, à l'heure où les femmes sortent pour aller puiser de l'eau. Puis il dit : O Eternel, Dieu de mon maître Abraham, fais-moi, je te prie, rencontrer aujourd'hui ce que je désire, et sois favorable à mon maître Abraham. Voici que je me tiens près de la source, et les filles des habitants de la ville vont sortir pour puiser de l'eau. Que la jeune fille à laquelle je dirai : Penche ta cruche, je te prie, afin que je boive ! et qui répondra : Bois, et j'abreuverai aussi tes chameaux ! soit celle que tu as destinée à ton serviteur Isaac. A cela je connaîtrai que tu as été favorable à mon maître.*

*Avant qu'il eût achevé de parler, il vit venir Rébecca, fille de Béthuel, fils de Milca, femme de Nacor, frère d'Abraham, avec sa cruche sur l'épaule. La jeune fille était très belle; elle était vierge, et aucun homme ne l'avait connue. Elle descendit à la source, emplit sa cruche et remonta. Alors le serviteur courut au-devant d'elle et lui dit : Permets que je boive un peu de l'eau de ta cruche. Elle répondit : Bois, mon seigneur. Elle s'empressa de pencher sa cruche sur sa main, et elle lui donna à boire. Quand elle eut achevé de lui donner à boire, elle dit : Je vais aussi puiser de l'eau pour tes chameaux, jusqu'à ce*



qu'ils soient abreuvés. Et, s'empressant de vider sa cruche dans l'abreuvoir, elle courut encore à la source pour puiser de l'eau, et elle en puisa pour tous les chameaux. Le serviteur la contemplait en silence, désireux de savoir si l'Eternel avait fait réussir son voyage ou non.

Lorsque les chameaux eurent fini de boire, il prit un anneau d'or du poids d'un demi-sicle, et deux bracelets pesant dix sicles d'or. Puis il dit : De qui es-tu la fille ? Apprends-le moi, je te prie. Y a-t-il pour nous de la place dans la maison de ton père pour que nous y passions la nuit ? Elle répondit : Je suis la fille de Béthuel, le fils de Milca qui l'a enfanté à Nacor. Elle ajouta : Il y a chez nous de la paille et du fourrage en abondance, ainsi que de la place pour y passer la nuit. Le serviteur s'inclina, se prosterna devant l'Eternel; et il dit : Béni soit l'Eternel, le Dieu d'Abraham, mon maître, qui n'a pas cessé d'être, pour mon maître, miséricordieux et fidèle ! Moi-même, pendant mon voyage, l'Eternel m'a guidé vers la maison des frères de mon maître.

Alors la jeune fille courut raconter à sa mère ce qui s'était passé.

Rébecca avait un frère nommé Laban. Laban accourut au dehors vers cet homme, près de la source. Après avoir vu l'anneau et les bracelets aux mains de sa sœur, et après avoir entendu les paroles de Rébecca, sa sœur, disant : Cet homme m'a parlé ainsi! — il était allé vers cet homme. Il le trouva près des chameaux, vers la source. Il lui dit : Entre, béni de l'Eternel, pourquoi restes-tu dehors ? J'ai préparé la maison et une place pour les chameaux. Le serviteur entra dans la maison. On déchargea les chameaux, et on leur donna de la paille et du fourrage. On donna aussi de l'eau pour laver les pieds de l'homme et ceux des gens qui l'accompagnaient. Puis on lui servit à manger; mais il dit : Je ne mangerai pas avant d'avoir dit ce que j'ai à dire. Laban répondit : Parle !

Alors il dit : Je suis le serviteur d'Abraham. L'Eternel a comblé de bénédictions mon maître, qui est devenu puissant; il lui a donné des brebis et des bœufs, de l'argent et de l'or, des serviteurs et des servantes, des chameaux et des ânes. Sara, sa femme, a enfanté, dans sa vieillesse, un fils à mon maître, et celui-ci lui a donné tout ce qu'il possède. Mon maître m'a fait prêter serment, en disant : Tu ne prendras point pour mon fils une femme parmi des Cananéens, dans le pays desquels je réside. Mais tu iras dans la maison de mon père, dans ma famille, et tu y prendras une femme pour mon fils. Je lui répondis : Peut-être la femme ne voudra-t-elle pas me suivre ? Il me dit : L'Eternel, dans la voie duquel j'ai toujours marché, enverra son ange avec toi; il fera réussir ton voyage, et tu prendras pour mon fils une femme dans ma famille, dans la maison de mon père. Tu seras dégagé du serment que je te dis de prêter, quand tu auras visité ma famille; si on n'accepte pas ta demande, tu seras dégagé du serment que tu me fais.

Or, en arrivant aujourd'hui à la source, j'ai dit : O Eternel, Dieu de mon maître Abraham, daigne faire réussir le voyage que j'ai entrepris. Me voici, je me tiens près de sa source; que la jeune fille qui sortira pour puiser de l'eau et à qui je dirai : Donne-moi, je te prie, à boire un peu de l'eau de ta cruche, et qui me répondra : Bois toi-même, et j'en puiserai aussi pour tes chameaux, que cette jeune fille devienne la femme destinée par l'Eternel au fils de mon maître ! Avant d'avoir achevé de parler ainsi en moi-même, j'ai vu venir Rébecca, avec sa cruche sur l'épaule; elle est descendue à la source et a puisé de l'eau. Je lui ai dit : Donne-moi à boire, je te prie ! Elle s'est empressée d'abaisser sa cruche de dessus son épaule, et elle m'a dit : Bois, et j'abreuverai aussi tes chameaux ! J'ai donc bu, et elle a fait boire aussi les chameaux. Puis je l'ai interrogée, et je lui ai demandé : De qui es-tu la fille ?



*Elle a répondu : Je suis la fille de Béthuel, fils de Nacor, que Milca lui a enfanté. Alors j'ai mis l'anneau à ses narines, et les bracelets à ses mains. Ensuite, je me suis incliné et prosterné devant l'Eternel, et j'ai béni l'Eternel, le Dieu de mon maître Abraham, qui m'a conduit dans le vrai chemin, en me faisant choisir pour son fils la fille du frère de mon maître. Et maintenant, si vous voulez user de bonté et de fidélité à l'égard de mon maître, déclarez-le moi; sinon, dites-le moi aussi, et je me tournerai à droite ou à gauche.*

*Laban et Béthuel répondirent en ces termes : La chose vient de l'Eternel; nous ne pouvons te dire ni mal, ni bien. Voici Rébecca, qui est là devant toi; prends-la et pars, et qu'elle devienne la femme du fils de ton maître, comme l'Eternel l'a dit.*

*Isaac revenait du puits appelé « Le Vivant-qui-me-voit » (car il demeurait dans le pays du Midi). Comme il était sorti, vers le soir, pour méditer dans les champs, Isaac leva les yeux, et il vit des chameaux qui s'avançaient. Rébecca, levant aussi les yeux, aperçut Isaac, et elle sauta à bas de son chameau. Elle dit au serviteur : Qui est cet homme qui vient dans les champs au-devant de nous ? Le serviteur répondit : C'est mon maître. Alors elle prit son voile et s'en couvrit. Le serviteur raconta à Isaac ce qu'il avait fait. Puis Isaac conduisit Rébecca dans la tente de Sara, sa mère; il prit Rébecca pour femme, et il l'aima. Ainsi Isaac fut consolé de la mort de sa mère.*



Le choix de ce texte pourrait étonner ! Qu'y a-t-il de commun, en effet, entre les conditions de vie et les circonstances d'un Isaac ou d'une Rébecca et celles du jeune homme ou de la jeune fille de ce XX<sup>me</sup> siècle ?

S'il s'agissait d'établir des comparaisons, peut-être bier que l'histoire de ce couple pourrait laisser le lecteur indifférent. Mais il n'est pas question ici de confronter des situations. Il est proposé de laisser la parole biblique révéler à qui veut entendre et comprendre les règles applicables à toute « fréquentation ». Si elle le fait au travers d'un récit en lui-même déjà fort attrayant, la vérité ne pourra qu'y gagner en intérêt.

LES PARENTS DOIVENT-ILS  
S'EN MELER ?

Un fait est là. Ceux d'Isaac n'ont pas laissé à leur fils la pleine liberté du choix d'une fiancée. Ils en ont fait une affaire de famille où le vieux serviteur jouera même un rôle prépondérant. Cela pourrait faire sourire, à moins qu'on croie devoir crier au scandale.

Si l'on essayait plutôt de réfléchir un peu ! Certes, les choses vont aujourd'hui tout autrement. Non seulement les parents seront souvent les derniers à être consultés, mais il arrivera qu'on choisisse contre leur avis et se marie avec leur désapprobation. Qu'en faut-il en penser ?

Dans la perspective même où le mariage a été vu au chapitre précédent — un lieu où l'on redécouvre l'unité et la communion, dans le dessein de les vivre avec d'autres — est-il admissible qu'une fréquentation puisse être envisagée contre le gré des parents et qu'un mariage soit l'occasion d'une rupture avec eux ? Le principe ne doit-il pas être au contraire souligné et admis d'emblée qui reconnaît aux parents des deux futurs conjoints une responsabilité dans ce choix ? Celui-ci n'est-il pas, en effet, le plus important que le jeune homme et la jeune fille auront jamais à faire dans leur vie ? On peut changer d



maison, on peut changer de pays. On peut changer de métier, de patrie. On peut changer d'opinions. On peut changer quasi de tout. Mais en dépit de ceux qui le croiraient encore, on ne peut pas changer de femme; on ne peut pas renier le père ou la mère de ses enfants. Alors, si l'on admet qu'il est précieux de s'entourer de conseils, de renseignements pour une maison ou un métier, comment serait-il admissible qu'en vue de ce choix capital les parents n'aient pas à être consultés? Refuser de l'admettre, c'est faire preuve d'une sotte prétention ou d'un égoïste aveuglement. Et que ce soit l'une ou l'autre, ils font augurer des choses peu réjouissantes pour l'heure où les fiancés devenus mari et femme auront à cueillir les fruits de leur suffisance. Car elle en portera nécessairement, et on n'a jamais vu qu'ils soient succulents.

Au surplus, n'est-il pas désirable que les relations de famille, si précieuses aux futurs époux, connaissent d'emblée cet accord, ce respect mutuel, cette affection que le temps fortifiera au fur et à mesure des « fréquentations » et transformera en un authentique amour filial entre les parents et la nouvelle ou le nouveau venu au foyer?

Ce sont aussi les enfants de ce futur foyer qui auront à bénéficier ou à pâtir de ces relations et de la valeur qu'on y attachera. Car, comment concevoir une affection heureuse entre grands-parents et petits-enfants, alors que subsisterait une faille douloureuse entre parents et grands-parents?

Ce consentement familial est donc un aspect du cours normal des choses, et il est toujours souhaitable que fiançailles et mariage se fassent avec le plein consentement des familles des deux époux. Il est du devoir du jeune homme et de la jeune fille de les consulter. C'est seulement après l'avoir fait qu'ils peuvent s'engager plus avant sur le chemin des fréquentations.

A cela, il y aurait d'autres raisons encore auxquelles parents et jeunes gens feraient bien de prêter attention. La responsabilité de parents n'est pas celle de restaurateur. Peut-être bien que certaines familles offrent ce lamentable aspect d'une pension plus ou moins gratuite, laquelle les enfants, devenus adolescents, viennent quotidiennement ou périodiquement pour se refaire en somme et nourriture, parfois en argent, linge propre, souliers, vêtements, etc. Après quoi les « jeunes » en font à leur guise et les « vieux » n'ont qu'à se contenter et garder pour eux leurs réflexions s'ils avaient le mauvais goût d'en vouloir faire.

— « Je ne suis plus un enfant; je gagne ma vie; j'ai mes idées à moi. Les vôtres sont d'un autre temps. Et puis je suis libre. Ce que je fais ne regarde personne ! »

Ainsi se résument les propos tenus par des jeunes. Leurs parents inquiets devant certaines sorties tardives, inquiets aussi lorsqu'ils voient quels compagnes ou compagnons leur enfant rejoint au cours de week-end au chalet ou camping.

Un tel comportement est une forme de chantage. Quant les bêtes s'intéressent à leur progéniture jusqu'à l'heure où celle-ci sera assez grande pour se tirer d'affaire seule, cela s'explique. Ce sont des bêtes ! Mais que des jeunes ramènent le rôle des parents à celui-là, et que des parents y consentent allègrement, cela s'explique mal, simplement par un oubli total du sens de la responsabilité mutuelle des conditions de cette solidarité.

\*  
\*  
\*

*Uae soli !* Malheur à l'homme seul, dit l'Ecclésiaste. Cela pourrait traduire aussi : Malheur à l'individualiste !

Sans doute le choix d'une compagne ou d'un compagnon est-il d'abord de la responsabilité du jeune homme ou



la jeune fille. Mais dans ce choix les parents ont leur mot à dire. Car la paternité ne s'arrête pas avec l'âge de la majorité de l'enfant. A cette heure-là, elle prend sans doute d'autres formes, mais le fond reste le même.

Dans le cadre de la famille encore plus qu'ailleurs, l'homme est appelé à porter le fardeau des autres comme à partager ses joies. Dans le respect de la personnalité de chacun des membres de la famille, il est appelé à veiller sur les autres, à les avertir des dangers qu'ils pourraient aveuglément courir personnellement ou faire courir à l'ensemble de la communauté familiale.

Une fréquentation est précisément une de ces occasions où la responsabilité et la solidarité communautaire sont appelées à jouer leur rôle d'adjuvant. S'y soustraire volontairement, c'est porter atteinte à ce sens familial. C'est manquer de cet élémentaire respect qu'on doit aux autres, à leurs pensées et à leurs sentiments. Et cela est d'autant plus grave qu'on prétend justement agrandir cette communauté, y introduire un membre nouveau tout en formant avec celui-ci une communauté nouvelle. On ne peut nier d'un côté ce que l'on affirme de l'autre. Céder à cette contradiction serait — pour reprendre le mot de l'apôtre — « promettre la liberté alors qu'on est esclave de sa corruption ». Et le jeune homme ou la jeune fille qui en prendraient délibérément le parti auraient, un jour ou l'autre, à le regretter. Car les parents peuvent avoir de justes raisons de s'opposer à une liaison. On dit l'amour aveugle. Il l'est dans la mesure où l'émoi du cœur lié parfois à celui des sens ont fait taire toute intelligence et précipitent deux jeunes dans un amour qui ne voit pas ses graves faiblesses et n'en prendra conscience qu'à l'heure où il sera trop tard pour revenir en arrière.



A moins que, par nécessité, les jeunes aient dû prendre cette attitude de résistance aux parents. La famille d'Abraham, Eliézer compris, était en chacun de ses membres liée par un amour qui avait sa source en Dieu. Leur solidarité tenait à la foi qui les animait personnellement. Ils se savaient ensemble « *gardés et conduits* ». D'où la confiance que suscita communément la démarche d'un seul. Le texte dit qu'Abraham en prit l'initiative. Tout laisse supposer — quand même cela n'est pas écrit — qu'Isaac y souscrivit librement.

Hélas ! toutes les familles ne connaissent pas cette heureuse et enviable affection filiale. Il peut arriver que les fréquentations du fils ou de la fille donnent lieu à une violente opposition de la part des parents, mais que celle-ci tienne à des raisons plus que suspectes : question de prestige, d'ambitions, de commodité, d'argent, etc. Que faire en pareil cas ? L'autorité paternelle, la soumission filiale trouvent leur limite à la frontière de la volonté divine. A condition bien sûr qu'on ne confonde pas celle-ci avec sa propre fantaisie. D'où la nécessité, en pareil cas, de faire intervenir l'autorité spirituelle d'un aîné — par exemple celle d'un pasteur — dont l'avis sera précieux au cœur de ceux qui se voient contrariés par les parents, quand même ils ont la certitude de marcher sur le chemin de Dieu. L'intervention de cet aîné aidera précisément à discerner qui, des parents ou des enfants, est fidèle à la sagesse d'En haut et cherchera à la faire admettre des récalcitrants.



On a souligné qu'Abraham prit l'initiative des amours de son fils. Dans les circonstances familiales, dans les us et coutumes de l'époque, cela n'avait rien d'extraordinaire. Cette démarche a cependant quelque chose à dire aux parents et aux enfants d'aujourd'hui.



On peut être d'avis très différent quant à l'âge où il devient licite de s'éprendre de quelqu'un. Il est reconnu que cet âge est loin d'être le même suivant qu'il s'agisse d'un jeune homme ou d'une jeune fille. Le premier atteint sa maturité vers vingt-cinq ans, tandis qu'à vingt ans déjà nombre de jeunes filles sont pleinement épanouies. Cela signifie que sur ce simple plan du développement de la personne, il serait désirable, d'une part que le jeune homme ne cherche pas femme trop tôt, d'autre part qu'à l'heure de cette décision il en choisisse une si possible plus jeune que lui. D'autant plus qu'au cap des cinquante ans, tel homme encore jeune pourrait avoir à souffrir d'être lié à une épouse de quelques années son aînée. Si, vers vingt-cinq ans, cette différence d'âge est sans importance, au cap du demi siècle il peut arriver que cet écart de quelques années soit sans rapport avec les chiffres et laisse en présence un mari encore « vert » et une épouse déjà vieillie. Beaucoup d'exceptions infirmeront une telle règle. Elle n'en demeure pas moins valable.

En outre, cette nécessité faite au jeune homme d'attendre un certain âge pour avoir liberté de s'éprendre, est liée souvent encore à sa profession. Certaines d'entre elles demandent des apprentissages prolongés qui retardent d'autant la possibilité de fonder un foyer. De trop longues fiançailles ne sont pas désirables. Au jeune homme donc d'en tenir compte et une fois de plus de savoir attendre. Mais le saura-t-il ?

C'est là précisément que la sage autorité des parents aura son importance. Beaucoup mieux que l'adolescent, impulsif parfois jusqu'à l'irréflexion, les parents sauront discerner si le temps est venu d'emprunter le chemin qui mène aux épousailles. Et si la confiance est la marque particulière des relations parents — grands enfants, à une heure où le jeune homme ou la jeune fille « prendrait feu » prématurément, ils sauront calmer, sinon éteindre

cette ardeur de bon aloi dont le seul défaut était peut-être la précocité. Le malheur de beaucoup de foyers tient précisément au fait qu'ils ont été fondés prématurément soit parce que les parents ont laissé faire, soit parce que les enfants présomptueux n'ont eu d'intérêt que pour leur propre sagesse aveuglée.

**LA PRIERE** Ce serait encore passer à côté de la vérité scripturaire que de parler de la seule sagesse des enfants respectueux de l'avis paternel ou encore de celle des parents expérimentés. Il est à noter, en effet, que ni Abraham, ni Eliézer ne se fièrent à leurs seuls sentiments ou pensées. Au contraire, ils donnent à Isaac l'exemple d'une attitude précise non pas à l'heure du choix seulement, mais longtemps avant celui-ci : *il prie*. Et Isaac sera surpris dans la même disposition d'humilité et de foi à l'heure où sa fiancée apparaîtra brusquement à l'horizon. Il est dit qu'il était sorti pour « méditer »...

En ce siècle de costauds et de durs, d'émancipées et d'affranchies, cela fera peut-être sourire. Rira bien qui rira le dernier. Ça ne coûte apparemment rien de rire. A moins que le résultat évident de tant de foyers bâtis hors ce recours à l'approbation et à la direction divine soit le prix payé pour tant de haussements d'épaules incrédules.

Si l'on croit à l'intention de Dieu de frayer pour l'homme naturellement « incapable d'aucun bien », sur le chemin où ce bien lui sera révélé quotidiennement, il est évident que tout jeune homme ou toute jeune fille longtemps à l'avance pourra demander au Seigneur s'il le destine au mariage. Si, intérieurement il en reçoit



conviction, il n'aura aucun scrupule à demander à Dieu de lui faire rencontrer l'élu ou l'élue de son cœur. De même, il pourra prier longtemps à l'avance pour que sur ce chemin qui pourrait être long et d'autant plus riche en difficultés, il soit gardé, comme elle, de tout ce qui pourrait les détourner l'un de l'autre.

Encore faut-il bien comprendre le sens de cette prière. Il ne s'agit pas de forcer la main de Dieu. Pas plus qu'il ne s'agit après coup de venir solliciter une approbation d'En haut sur des projets où Il n'aurait eu aucune part. Non ! C'est bien d'une recherche de la volonté divine dont il est ici question. Celui qui prie ne formule pas des exigences. Au contraire, il s'offre à Dieu. Il lui demande que dans Sa souveraineté et Sa sagesse, Il fasse concourir caractère, tempérament, circonstances de deux êtres qui existent sans se connaître encore, à l'édification d'un foyer heureux dans lequel Il pourra d'autant mieux se glorifier qu'Il en aura été, Lui, le premier artisan. Et ce que l'Ecriture souligne encore, c'est que les membres de la famille, eux aussi intéressés à cette réussite, ont à prendre leur part dans cette intercession. Raison de plus pour qu'à l'heure du choix, celui-ci s'opère en plein accord avec eux.

LES QUESTIONS      On croit par trop facilement que la  
PRATIQUES          vraie spiritualité détache l'homme des  
réalités de ce monde. Rien n'est plus  
faux. Le chrétien peut avoir la tête dans le ciel. Mais  
l'Evangile lui-même lui fait un devoir premier d'avoir les  
deux pieds sur la terre.

La démarche d'Abraham prolongée par celle d'Eliezzer en sont la démonstration. C'est « dans son pays » qu'il

envoie le serviteur chercher femme pour son fils. Cette précaution est certainement liée à une grande sagesse. L'homme est marqué par le pays dans lequel il est né. Il y a une manière de sentir, de voir, d'entendre, de comprendre, de réagir — donc de vivre — qui tient précisément au coin de terre où l'on a vu le jour, où l'on est grandi et appris à parler.

Il faut savoir en tenir compte dans le choix du conjoint. Non pas que les contrastes les plus violents ne puissent pas, parfois, trouver heureux accord. Il est des dissonances dont l'originalité finit par charmer; mais il en est aussi parfois d'insupportables. Les différences de races, de langues, de classes, d'origine sont aussi à considérer dans le choix du conjoint. Et l'on pourrait donner maints exemples de foyers qui sont dans une impasse, du fait que les époux étaient de nationalité ou encore de classe différentes. L'éducation reçue, la mentalité acquise, jusqu'aux questions de goûts, d'appréciations, de manières de vivre les ont opposés l'un à l'autre. Quand, par surcroît, les subtilités du langage échappent au conjoint étranger, toute difficulté qui survient s'en trouve d'autant aggravée et la discussion qui devait ramener à l'unité de pensée tourne très vite au dialogue de sourds. Ce n'est pas étroit ou borné que de conseiller aux jeunes de choisir de préférence un conjoint « parent » par la race, la nationalité, la langue, le pays, la classe, l'éducation, les goûts.

\*  
\* \*

Mais cette attention vouée à des considérations de simple bon sens ne s'arrête pas à ces lignes générales. Elle entre dans des détails beaucoup plus prosaïques encore. La démarche et l'attitude d'Eliézer le dévoilent à qui sait lire.



D'aucuns pourraient prendre ce serviteur pour un homme dépourvu de toute galanterie. Ne se laisse-t-il pas, lui serviteur, servir par une jeune fille qui deviendra peut-être la femme de son maître ? Mieux que cela, à l'heure où elle lui a offert d'abreuver ses chameaux et se met à puiser l'eau, ne la laisse-t-il pas seule mener à chef ce labeur vraiment fatigant ?

L'attitude d'Eliézer n'a rien à voir avec un manque de savoir vivre. A l'heure où il cherche femme pour son maître, il sait que si la beauté d'une jeune fille n'est point négligeable, ce n'est pourtant pas avec l'apparence extérieure seule qu'on fait le bonheur de quelqu'un. Les qualités d'âme et de cœur, le sens pratique, la volonté persistante d'un caractère qui ne recule pas devant l'effort, la joie de servir les autres, la simplicité qui sait venir en aide au prochain quel qu'il soit et accepter la besogne même la plus humble et la plus fatigante, la générosité alliée à l'hospitalité, tout cela compte autant, si ce n'est plus que la beauté. Eliézer veut pour son maître le contraire d'une « pimbèche » ou d'une « mauviette ». Dans sa recherche, il pense que la femme non seulement fait la maison, mais encore l'entretient et l'embellit pratiquement. Les gestes experts de Rébecca, sa persévérance dans l'effort, sa gentillesse prévenante seront autant de « signes » qui décideront de son choix, pour le moins viendront le confirmer.



On ne saurait assez inviter jeunes gens et jeunes filles à porter intérêt à cet aspect prosaïque du problème. Ce serait manquer d'intelligence que de vouloir l'ignorer. Et pour n'avoir pas voulu s'en préoccuper à temps, il est de nombreux foyers qui passent plus tard par des diffi-

cultés qui ressortissent en grande partie à ces questions de vie pratique. Elles prennent d'autant plus d'importance que la situation économique du foyer est plus précaire. Il faut souvent tout le savoir faire, toute l'ingéniosité et la volonté persévérante des conjoints pour doubler financièrement certains caps périlleux. Que de naufrages dus à l'incompétence, à l'absence d'une volonté un peu tenace ! Combien aussi de voies d'eau dans la barque familiale parce que l'époux — mais surtout l'épouse — n'a aucun sens pratique, connaît mieux la dactylographie que la tenue économique d'un ménage, sait manier avec plus de dextérité la lime à ongles que l'aiguille à raccommodage. Des ongles propres n'ont jamais gâté une main ! Tant mieux si la femme connaît la sténo et la dactylographie. L'instruction est un bagage d'autant plus agréable qu'il ne nécessite aucun effort supplémentaire pour le porter. Cependant, savoir mettre la main à tout, reste une qualité indispensable à l'heureuse marche du foyer. Quitte à s'y user les ongles !

On peut en dire autant de toutes les connaissances, artistiques, littéraires, musicales dont peut faire état telle jeune fille cultivée. Mais si, choisie pour sa culture, sitôt installée à son ménage l'épouse met tremper les « pâtes » avant de les cuire, confond le miel et l'encaustique, se montre incapable de mettre une pièce à un tablier, bref, sait tout sauf être pratique, même si le mari gagne suffisamment pour combler les trous faits au budget par cette ignorance doublée parfois de paresse, il y aura suffisamment de détails malheureux et d'occasions de les souligner pour que bientôt grincent les simples rouages de ce foyer.

Eliézer était intelligent, qui, avant de choisir, regardait faire.



MARIAGE Il ne suffit pas de prêter à Abraham et  
MIXTE Eliézer ces seules intentions pratiques. Si  
le patriarche envoie « dans son pays » son  
serviteur choisir femme pour son fils, il a soin de pré-  
ciser : *Tu ne prendras point pour mon fils une femme  
parmi les filles des Cananéens*. Il y attache même une  
telle importance qu'il le fait jurer par serment de res-  
pecter cet ordre. Vingt siècles plus tard, l'apôtre Paul  
le respectera encore quand il écrira aux Corinthiens :  
*Mariez-vous selon le Seigneur*.

Tout ce qui a été dit dans le chapitre précédent sur  
l'unité impossible entre époux dont le cœur ne serait pas  
habité par le Saint-Esprit, fera comprendre l'importance  
de cet ordre.

\*  
\* \*

Le mariage entre un chrétien fervent et un païen est  
une désobéissance. Le chrétien qui y consent doit s'atten-  
dre à des difficultés qui ne tiendront pas nécessairement  
à la volonté du conjoint païen, mais au fait que tout être  
qui n'est pas sous l'autorité du Christ demeure, par nature,  
esclave de lui-même, de ce monde et de Satan qui en  
reste le prince. Epouser un ou une incrédule, c'est s'ex-  
poser volontairement à la souffrance qui en résultera.

A noter que cette question d'unité dans la foi est hélas !  
fort souvent la dernière qu'examinent les jeunes qui  
« sortent ensemble ». A l'heure où ils découvrent que  
l'un d'eux est un païen — ce qui ne veut pas nécessaire-  
ment dire une âme sans croyance religieuse, mais ce qui  
signifie en tous cas une âme que le Christ n'a point  
encore régénérée — le cœur est souvent déjà trop atta-  
ché pour qu'ils puissent songer à rompre. Et c'est ainsi  
que d'innombrables foyers se fondent hors de la volonté  
divine, pour le moins sans les conditions premières qui,

selon cette volonté, devaient assurer le bonheur aux époux.

Si c'est la jeune fille qui est la « cananéenne », la difficulté peut rapidement trouver sa solution. Car le jeune homme animé de l'Esprit du Christ aura tôt fait de conduire celle dont il s'est épris à la découverte du Christ ressuscité. Et si elle s'y refusait, il est fort probable, s'il est soumis à Christ en vérité, qu'il verra dans ce refus un obstacle majeur, donc un signe d'En haut l'invitant à rompre une telle « fréquentation ».

Si c'est le jeune homme qui est « cananéen », la ferme attitude de la jeune fille peut amener ce jeune homme sur le chemin de la foi. Cela est d'autant plus souhaitable que, hors la foi en Christ, son mari ne pourra jamais être son véritable « chef ». Si elle l'épouse, elle peut s'attendre à toute la souffrance qui résultera de cette union mal fondée. Il se peut que, par suite d'une vocation personnelle, elle puisse accepter d'assumer les risques d'un mariage fait dans de telles conditions. Mais alors, elle ne saurait se révolter si, à la place du bonheur espéré, elle devait connaître les vicissitudes d'une union imparfaite.

A ce risque aux conséquences souvent trop lourdes à porter, ne faut-il pas préférer la ferme attitude, fruit d'une foi vivante, si clairement démontrée par le témoignage qu'en donne la lettre ci-dessous :

Il y a dix ans, je priais Dieu de mettre sur ma route un jeune homme au corps pur comme le mien, qui un jour serait mon mari. Mais en ce temps-là (j'avais dix-sept ans), je ne pensais pas Lui demander aussi qu'il soit chrétien, car je connaissais le monde trop mal et je pensais que tous étaient vraiment des chrétiens.

Un jour, ce jeune homme sérieux est venu. Mais bien vite j'ai senti qu'il ne connaissait pas Dieu, ou du moins très mal. Quelques mois se sont écoulés sans que je sache que faire. Je priais pour moi et je demandais conseil à Dieu. Puis je priais pour lui; je demandais à Dieu de l'appeler, afin qu'il devienne aussi un vrai chrétien. Et quand nous parlions, je faisais de mon mieux pour lui expliquer quelques pas-



sages de la Bible. Je choisisais toujours là où je pensais que la Parole de Dieu pourrait l'atteindre. Mais mes paroles s'envolaient comme feuilles mortes dans le vent. Pourtant, je priais toujours; je suppliais le Seigneur de venir à mon secours, car je savais qu'Il viendrait, Il me l'avait promis. *Demandez et l'on vous donnera.*

Quand il prenait mon visage dans ses mains et me demandait si j'étais heureuse, je haussais les épaules et je lui disais qu'il manquait quelque chose. Il m'aimait beaucoup et m'était fidèle, mais quelque chose manquait. Et ce « quelque chose », c'était l'essentiel : Jésus-Christ. Son Esprit manquait dans le cœur de mon fiancé et voilà d'où venait le mal, qui nous séparait toujours. Sans Dieu, une union ne peut jamais être parfaitement heureuse.

Trois ans ont passé; je priais toujours, et cela n'importe où, car j'étais à bout de forces. Les nuits sans sommeil se succédaient, je ne pouvais plus manger. Je me sentais souvent mal au bureau et les larmes coulaient trop facilement. Mais ma foi m'aidait à tout supporter, car je savais que le moment était venu. Je savais que, cette année-là, je devais partir deux semaines en vacances. Je sentais que Dieu me disait que je devais quitter mon fiancé quelques jours. Nous avons eu d'amères discussions et les larmes n'ont rien embelli. Je n'avais jamais passé mes vacances ailleurs qu'auprès de mes parents, mais cette année-là je devais partir beaucoup plus loin. C'était un ordre de Dieu et je voulais l'exécuter. A force de le dire à mon fiancé, il dut se résoudre à me laisser partir. C'était ou l'heure de la décision, ou l'heure de la rupture.

Dieu a exaucé mes prières et, à mon retour, sur le quai de la gare, j'ai trouvé mon fiancé transformé, avec un regard clair, un visage nouveau. Oh ! je bénissais Dieu pour la grâce immense qu'Il m'accordait.

Mais là, ce n'était que le début d'une vie nouvelle et je devais agir sans retard. Je lui ai acheté une Bible en français (nous sommes d'origine suisse-allemande), je lui ai apporté mon livre de catéchisme et les études ont commencé. Ce n'était pas facile mais Dieu était avec nous. Et une fois de plus, Il a été bon envers nous.

Une série d'évangélisation a été organisée à l'endroit où il habite. J'ai dit à mon fiancé : « Chéri, tu iras ! » Il y a été et, en quelques jours, il a compris clairement ce que j'avais mis des semaines à lui expliquer imparfaitement.

J'aimerais crier ma joie à tous les fiancés du monde, leur dire : Tous à genoux, priez, croyez au Seigneur Jésus-Christ, et vous serez tous heureux comme nous deux !



Mais, il y a une autre forme de mariage mixte, occasion, lui aussi, de beaucoup de souffrances, plus encore, occasion d'une forme douloureuse de reniement : le mariage où l'un des conjoints est catholique, l'autre protestant.

A regret, il faut constater qu'en dépit de tous les avertissements donnés par les deux confessions, beaucoup de jeunes ne voient pas — ou alors voient trop tard — le danger, les difficultés que comporte semblable union.

Sans doute, des centaines de couples dans cette situation diront-ils que leur appartenance à une confession différente n'a jamais joué de rôle *négalif* dans leur foyer. On pourrait alors leur demander si elle a jamais joué un rôle *positif* ! Car s'ils voulaient être absolument dans le vrai, ils reconnaîtraient les uns et les autres que c'est leur indifférence à tous deux, pour le moins l'indifférence de l'un des deux conjoints qui a permis que sur le plan religieux, ils n'aient pas de difficultés.

Autrement dit, cette paix confessionnelle au foyer tient à l'absence d'une vraie conviction chez les deux époux. Car, à supposer que l'un des deux soit vraiment dans la foi, il souffrira nécessairement de l'indifférence de l'autre. Et s'ils l'étaient tous deux, la communion spirituelle qu'ils pourraient avoir, si réelle soit-elle, souffrira encore beaucoup de tous les points où elle ne peut atteindre à une véritable unité. En vérité, dans les mariages mixtes conclus légèrement, la foi n'est qu'adhésion irréfléchie à un enseignement ou à un rite ecclésiastique.

— « On a fait ce qu'on nous dit de faire. Qu'on le fasse à la manière des protestants ou qu'on le fasse à la manière des catholiques, cela n'a pas grande importance pour nous ! L'essentiel, c'est qu'on soit en règle avec ce qu'on nous était demandé d'un côté ou d'un autre. »

Evidemment, quand la foi est ramenée à cette expression simpliste, qu'elle n'est donc plus qu'une forme pratiquée par inconsciente superstition, il est exacte que la « mix



ture » de ce mariage ne deviendra pas l'occasion de conflits ou de souffrances; mais il serait absolument faux de compter un tel foyer au nombre des *maisons où Dieu habite en Esprit*. L'étiquette chrétienne y est bien encore reconnaissable à certains signes extérieurs, mais le flacon est vide; à chercher bien, on retrouverait ci ou là un dernier reste du parfum qui aurait dû en émaner. Encore est-il désagréablement dénaturé. Et la forme d'unité que connaîtra un tel foyer n'aura rien d'enviable aux yeux du plus païen des spectateurs. Cela lui sera même l'occasion de se distancer encore plus de tout ce qui a trait à l'Eglise chrétienne et au message unique qu'elle prétend apporter au monde. Par comparaison, il se trouvera beaucoup plus sérieux dans son athéisme militant ou non !

\*  
\* \*

Il serait cependant faux de croire que les mariages mixtes aient généralement cet aspect-là. La plus grande partie d'entre eux connaissent au contraire une souffrance qui a commencé déjà avant le mariage. Le chemin qui aboutit à cette souffrance est assez uniformément le même. On s'est rencontré. On s'est plu. On est sorti ensemble. A ski, à bicyclette, à moto, au cinéma, au bal. Le temps passe. On se fiance. On envisage le mariage. Le trousseau est commandé. On a visité les expositions de meubles. Enfin, on parle cérémonie. Le conjoint catholique dit alors : « En tous cas, on se marie à mon Eglise ! »

Que faire ? On va trouver Monsieur le Curé. Il ne leur cache pas la vérité. Il leur dit ce que l'Eglise romaine pense des mariages mixtes. Il leur lit certains canons de l'Eglise : « L'Eglise catholique interdit sévèrement qu'un mariage mixte soit conclu entre deux personnes baptisées dont l'une est catholique, l'autre inscrite à une secte hérétique ou schismatique » (canon 1060).

Il précise qu'aux yeux des catholiques, le réformé est un hérétique, puisqu'il défend des doctrines condamnées par l'Eglise romaine. Mais il explique que le conjoint protestant n'est pas responsable de son hérésie puisqu'il n'a pas encore eu l'occasion de connaître la vérité. C'est pourquoi, tout en les déplorant, l'Eglise autorise ces mariages à certaines conditions dont il leur donne lecture. Il sort une feuille qui dit entre autres :

« Nous soussignés... promettons sous la foi du serment :

1. de faire baptiser et d'élever dans la religion catholique tous les enfants, garçons et filles, qui naîtront de notre mariage;
2. de ne pas demander — ni avant, ni après notre mariage à l'Eglise catholique — la bénédiction nuptiale au ministre d'une autre religion;
3. en outre, l'époux non catholique s'engage à laisser son conjoint parfaitement libre de remplir tous ses devoirs religieux. »

Enfin, parce qu'il veut être loyal, mais aussi parce qu'il veut prévenir une tentation qui pourrait se présenter à l'esprit de ces futurs époux, il lit encore :

« Le conjoint non-catholique donne la garantie d'écartier le danger de perversion du conjoint catholique. (canon 1061). Le conjoint catholique est tenu par l'obligation de travailler prudemment à la conversion du conjoint non-catholique (canon 1062). Les conjoints ne peuvent, avant ou après le mariage contracté devant l'Eglise, aller trouver également... un ministre non catholique pour donner ou renouveler le consentement matrimonial (canon 1063). »

Enfin, s'adressant au fiancé catholique romain, il ajoute : « Les catholiques qui contractent un mariage devant un ministre non-catholique encourent ipso-facto l'excommunication » (canon 2319).



Et il laisse clairement entendre qu'un mariage béni par un pasteur n'est pas reconnu par l'Eglise catholique. Le conjoint catholique vit en union illégitime; puisqu'il s'est, par son mariage, exclu de l'Eglise, il se verra refuser les sacrements qui sont nécessaires à son salut. Autant dire qu'il encourt la damnation.

Un grand silence a fait suite à ces déclarations. Que faire ?

La décision du catholique romain est maintenant prise. Après ce qu'il vient d'entendre... ! Droit canon, excommunication, damnation... Il savait plus ou moins que ça viendrait sur le chemin... On n'en avait pas parlé jusqu'ici. Il savait sans savoir; et il valait mieux que ce soit le prêtre qui le dise... Et comme de toutes manières les choses sont maintenant trop avancées pour qu'on revienne en arrière, il n'y a plus à discuter. Le mariage se fera catholique.

\*  
\* \*

Quant au conjoint protestant, lui, il n'a pas ouvert la bouche. Après ce qu'il vient d'entendre, il a un peu le souffle coupé. Il entrevoyait bien quelque difficulté. Mais il a l'impression d'être pris au piège. Beaucoup d'idées tournent dans sa tête. Mais il ne semble pas qu'aucune d'elle puisse être retenue. Sauf une. Dans le désarroi où il se trouve soudain, cette idée reste comme une dernière espérance.

— Je vais demander conseil à un pasteur !

De fait, le lendemain, la lettre est écrite. La voici :

J'ose vous demander de m'aider au sujet d'un problème important que je me vois obligée de résoudre sans tarder.

De confession protestante, je me trouve fiancée à un jeune homme catholique.

Elevée par des parents fidèles, moi-même instruite pendant trois ans dans un institut protestant, je crois avoir un assez fort attachement à ma religion.

De son côté, le jeune homme que j'aime a reçu une éducation catholique sérieuse puisqu'il fit toutes ses études chez les prêtres.

Comment résoudre un tel problème quand on voit tous les écueils spirituels qu'il soulève ?

Les catholiques ne considèrent point la bénédiction nuptiale protestante comme un sacrement. La bénédiction catholique est-elle admise par notre religion ?

Ma foi, tout en étant respectée par mon futur mari, ne souffrirait-elle pas de donner à mes enfants une éducation différente de celle que j'ai reçue ?

Monsieur le pasteur, j'attends de vous la délicate compréhension et le secours de votre expérience...

Rien que ça ! Touchant n'est-ce pas ? Avec ça que le pasteur compréhensif et expérimenté pourra y changer quelque chose !

Bien sûr, il peut dire à cette jeune fille qu'en signant ce papier, c'est à une capitulation sans condition qu'elle souscrit.

Il peut lui montrer que son mari, garderait-il même du respect pour sa foi, elle n'en accepte pas moins de voir ses enfants un jour contester cette foi et tenir pour dangereuse son autorité spirituelle. Plus que cela, elle reconnaît par sa signature « qu'elle est en danger de perversion pour les siens » (canon 1061) et que sa foi elle-même n'a pas de valeur puisque l'Eglise fait un devoir à son futur conjoint « de travailler prudemment à sa conversion » (canon 1062).

Il peut lui dire que sa signature donnée souscrit à une argumentation qui, non seulement la rabaisse, elle, en tant que protestante, mais encore enferme sa famille et sa propre Eglise dans la même flétrissure.

Mais peut-il le lui dire ?

Au point où elle en est, cela ne pourra que la troubler davantage, mais en aucun cas lui apporter une solution.



Car la seule solution, devant l'irrecevable autoritarisme romain, serait la rupture.

\*  
\* \*

D'aucuns l'ont compris, telle cette protestante espagnole qui racontait récemment :

Il y a sept ans, je fis la connaissance d'un jeune homme. Il était catholique et moi une des vingt-cinq mille évangéliques du pays; ce qui ne nous empêcha nullement de nous trouver sympathiques, de nous aimer et de forger des projets d'avenir. Il était très gentil et aurait certainement fait un excellent mari. Nous nous fiançâmes, je confectonnai mon trousseau et la noce fut fixée au mois de juin.

Mais à mesure que le temps passait, l'espoir que j'avais toujours nourri de le voir me suivre dans la foi devenait plus incertain. Craignait-il d'être déshérité par sa famille ? Peut-être. En tout cas je ne voulais pas d'un mariage mixte, aussi décidai-je de rompre. En effet, comment voulez-vous que l'on puisse être heureux lorsqu'on est séparé dans l'essentiel ?

Il faut une foi bien enracinée pour avoir le courage de ce geste. Il ne peut être que le fruit d'une conviction intérieure, œuvre de l'Esprit Saint ! C'est pourquoi, aucun pasteur ne saurait l'imposer à qui que ce soit ! En fait, le pasteur dont on attend une délicate compréhension pourra faire comprendre une seule chose : c'est qu'un mariage mixte accepté avec les conditions imposées par l'Eglise romaine est nécessairement une forme de reniement de la part du conjoint protestant. On dira bien que cette signature sous contrainte est sans valeur et, qu'après cela, on peut agir comme bon nous semble ! Ce serait alors tromper le conjoint catholique, et la défaite n'en serait pas moins grande. Avec raison, il est en droit de se fier à la parole donnée. Aussi, après avoir demandé le baptême de ses enfants selon le mode romain, trouvera-t-il tout à fait normal de les envoyer au catéchisme de Monsieur le

curé. Y contredire serait le mettre dans une situation intolérable vis-à-vis de son Eglise. Sans doute, on peut en prendre son parti et se dire que l'important n'est pas dans les rites ou les formes; on peut espérer qu'une communion dans la foi reste possible en dépit des différences confessionnelles. Ce raisonnement n'est qu'une gratuite théorie, et la lettre suivante en démontrera la fragilité :

... Je me suis vu contraint de me marier. J'ai épousé une femme de confession catholique romaine. Je m'entends fort bien avec mon épouse et nous nous aimons. Notre mariage a été religieusement consacré à l'Eglise catholique. J'avais cru que cette différence de confession serait facilement surmontable. Or, franchement, maintenant que les enfants grandissent et que je dois m'en priver, ainsi que de mon épouse dans la fréquentation du culte, cela me navre énormément. Je ne peux rien leur en dire, ma femme est réfractaire au protestantisme. Je ne peux l'en blâmer. Mais en silence, j'en souffre profondément. Cette différence de confession nous empêche de causer librement religion en famille. Sans nous l'avouer, nous éprouvons tous deux une certaine gêne, et à la longue cela devient pénible..

En théorie, on arrangerait facilement les difficultés. La pratique se charge alors de souligner la vanité de tous ces beaux raisonnements. Non, il n'y a pas d'accommodement possible avec le totalitarisme romain. Il n'est pas question ici de le lui reprocher. Il se croit détenteur de la vérité; il est simplement fidèle à ses principes. C'est par ignorance ou volontaire aveuglement que les protestants s'attendent à des accommodements.



Il y aurait, bien sûr, une dernière solution. Ce serait que le conjoint catholique accepte de passer outre aux menaces de son Eglise et consente à un mariage « protestant ». D'aucuns verront là une victoire et y trouveront motif de se réjouir.



Si cette victoire est la résultante d'une ardente prière, d'une recherche sincère de la vérité, puis de sa découverte, pourquoi, en effet, ne pas s'en réjouir ? Le corps du Christ est une réalité qui dépasse les cadres ecclésiastiques dans lesquels les hommes croient sans cesse l'enfermer. S'il a plu à Dieu d'éclairer le conjoint catholique et, à l'occasion de son mariage, de l'appeler à trouver vraiment sa place dans le corps du Christ, on ne peut que louer le Seigneur.

Mais est-ce toujours par obéissance à l'Esprit Saint qu'une « conversion » s'est opérée ? Ce pourrait être en effet par simple opportunisme. L'Eglise de Jésus-Christ n'a rien d'un magasin où l'on s'approvisionne en bénédictions diverses. Il arrive qu'il y ait chez le conjoint catholique, comme chez le conjoint protestant, une regrettable méprise. Au lieu d'un vrai mariage dans l'unité de la foi, ils ont simplement convenu de changer de « boutique » et de réclamer ce qu'ils pensaient leur revenir de la boutique où, apparemment, on formulait le moins d'exigences ! En vérité, la vie spirituelle ne jouera aucun rôle dans une telle union. Comment pourrait-il en être autrement ? Le fait que le conjoint catholique ait pu se détourner de son Eglise avec tant de facilité montrait déjà que son appartenance au Christ était une pure forme. Aussi, dans ce mariage, si victoire il y a, ce n'est que celle de l'ignorance. On ne saurait donc s'en réjouir.



On le pourra d'autant moins que par la suite, il risque d'y avoir chez le conjoint d'origine catholique, une singulière déconvenue. En effet, l'Eglise romaine exerce chez ses ouailles une autorité que certaines formes contribuent

à maintenir. Ce qui est demandé du fidèle, ce sont des gestes, une présence, une participation qui peut rester tout extérieure. Dire ses prières, faire sa part d'œuvres pies et d'aumônes, aller à la messe, cela peut se pratiquer avec sincérité et dans le sentiment que c'est là le service demandé par Dieu qu'on croit ainsi se rendre favorable. La foi est alors ramenée à un certain nombre de devoirs à remplir, elle est un marché : donnant, donnant.

Du côté protestant, on trouve la même manière de faire « risette au Bon Dieu ». Avec cette différence que cette risette comporte apparemment beaucoup moins d'exigences et peut se ramener à une participation aux cultes de Pâques ou de Noël. D'où la déconvenue du conjoint catholique qui, par amour pour sa « belle », a accepté de devenir protestant. Il se voit exclu d'une église aux formes et aux exigences précises. Mais, quand il interroge son conjoint qui, depuis des années, n'a jamais ouvert une Bible, ne prie plus, et va au culte seulement aux « grandes » occasions, le protestantisme qu'il croit ainsi découvrir lui apparaît tellement inconsistent qu'il en perd le peu de foi qu'il avait encore. Ou bien, saisi d'inquiétude, il s'en voudra à lui-même d'avoir désobéi aux avertissements de son prêtre et, pour peu qu'une difficulté surgisse, il y discernera une forme de punition divine. Il vivra dans un ressentiment grandissant qui peut le conduire au divorce; à moins que, faisant acte de contrition, il sollicite le pardon de son Eglise et y ramène ses enfants.

On mesure ce que l'amour, et la foi, et l'unité des époux ont à gagner dans un mariage mixte vécu dans de telles conditions.

Abraham était sage qui faisait promettre par serment à Eliézer de choisir pour son fils une épouse de son pays, ce qui signifiait aussi : de la même confession !



MARIAGE      Il y a dans l'aventure amoureuse d'Isaac et  
A L'ESSAI      de Rébecca un quelque chose qui, aux yeux  
de beaucoup, pourrait paraître assez extra-  
ordinaire. Il est dit en toutes lettres : *La  
jeune fille était très belle; elle était vierge*. Et comme si  
l'auteur du texte sacré craignait qu'on n'ait pas compris ou  
qu'on restât incrédule, il prend soin de préciser : *Aucun  
homme ne l'avait connue*. Cette simple précision vaut son  
pesant d'or, quand même d'aucuns penseraient que Mon-  
sieur La Palisse eût fait remarque semblable; mais  
n'aurait-elle pas paru originale à beaucoup ? Car il ne  
fait mystère pour personne qu'aujourd'hui, comme dans  
certaines comédies, « on a changé tout ça ». Assez rares  
sont ceux qui arrivent vierges au mariage. Une opinion  
communément répandue voudrait même qu'on ne se marie  
en aucun cas avant d'avoir essayé ! Que recouvre cette  
sagesse précautionneuse ? D'abord est-elle sagesse ou sim-  
ple aberration ?

Pour le discerner, il importe de savoir à quels mobiles  
obéissent ceux qui la préconisent. Elle ressortit d'abord à  
une forme d'impatience. La réalité sexuelle n'est pas un  
vain mot, et il est certaines heures, chez le jeune homme  
en particulier, où elle se laisse difficilement oublier.  
Images, littérature, promiscuité au travail et dans les lo-  
sirs, habillement, comportement de ceux qui nous entou-  
rent, tout contribue à affaiblir cette maîtrise de soi qu'on  
souhaiterait garder. Céder à cette sollicitation, ce serait  
donc perdre sa liberté. C'est bien la démonstration qu'en  
donnent ceux qui y ont succombé ! Et leur prétendue sagesse  
n'est qu'une manière simpliste de justifier devant les autres  
ou à leurs propres yeux, et leur faiblesse, et l'asservisse-  
ment qui en est résulté.

\*  
\* \*

Cette prétendue sagesse est aussi l'expression d'une fausse compréhension de la sexualité. Oubliant que la puissance sexuelle est donnée à l'homme et à la femme en vue de la communion de l'amour, elle la détourne de ce but pour en faire une recherche égoïste d'un plaisir sans doute partagé, mais qui n'en reste pas moins individuel. Le flâneur en est un exemple. Chacun ne sert qu'au plaisir de l'autre dans un jeu qui n'engage en rien et ne dure que le temps qu'on veut bien lui consacrer. Cela peut aller du simple baiser à la caresse la plus osée, en attendant le moment où l'exaspération des sens réclamera leur assouvissement. Cela peut finir par l'avilissement complet payant ou non : la prostitution.

Sans doute, derrière ce jeu impatient, il peut y avoir un réel désir d'aimer. La faim d'amour, qui est aussi besoin de tendresse, d'affection, d'échange, de don, est profondément enracinée au cœur de tout être normalement constitué. Mais est-ce une raison pour la satisfaire à n'importe quelle condition ? On peut avoir une grande soif, pourtant — au lieu de boire l'eau stagnante du fossé — savoir attendre l'heure où l'on se trouvera devant la source fraîche. Plein de bon sens réaliste, Luther le disait déjà : *Prendre femme c'est vite fait. L'aimer toujours est une autre affaire.*



Il est vrai que la fausse sagesse tient en réserve de nombreux subtils arguments. Elle fait sourdre dans le cœur du jeune homme ou dans celui de la jeune fille une sorte de peur. Etalant sous leurs yeux d'innombrables échecs que rien ne laissait prévoir, elle leur laisse entendre que ces échecs ont leur vraie cause dans l'inexpérience des conjoints. L'attrape est on ne peut plus grossière. Elle confond v



lontainement ignorance et inexpérience. Un simple exemple fera comprendre la sottise de l'argumentation.

Il existe des écoles de puériculture. Mais dans aucune de ces écoles, on ne demande à la jeune fille qui se prépare à la maternité de commencer par mettre au monde un enfant. Avec un peu plus d'intelligence, on remédie à son inexpérience en l'instruisant, sachant qu'aux jours de la grossesse, de l'enfantement, de l'allaitement, elle tirera heureux parti de l'enseignement reçu. Et la bonne mine des enfants d'aujourd'hui démontre la valeur de cet enseignement. Qu'on enseigne donc jeunes gens et jeunes filles; mais qu'on ne vienne pas leur soutenir qu'à moins d'avoir essayé, ils n'ont aucune garantie de réussir! Il y a des enfants que les soins les plus entendus laissent délicats, voire chétifs. Ce peut être une épreuve dans la vie des parents. Leur unité peut s'affermir d'avoir à la porter. L'accord physique, en dépit de tous les enseignements, peut être aussi difficile à trouver, et l'expérience, cent fois répétée, peut parfois n'y rien changer. Loin d'en être dangereusement ébranlée, l'unité des époux peut trouver dans cette épreuve même source d'approfondissement.



Ce qui revient à dire que l'expérience prétendue nécessaire, voire indispensable, préconisée aujourd'hui sous le nom de « mariage à l'essai », n'est qu'une argumentation commode, inventée par ceux qui cherchent une justification à leur conduite présente ou passée.

Et la Bible, interrogée à ce sujet, trace aux jeunes gens et jeunes filles un chemin sans équivoque. Ils chercheront en vain, dans toute l'Écriture, un acquiescement ou une forme d'approbation à l'acte d'amour accompli en dehors du strict état de mariage. Tout au contraire, cet acte est

alors dénoncé comme une désobéissance grave rangée sous le nom d'*impudicité* ou de *fornication*. Et ces mots caractérisent non seulement la simple et égoïste recherche d'un plaisir sexuel tel celui du flirt, mais, cela va de soi, toute forme de mariage à l'essai.

Est-ce là une étroitesse intolérable en notre monde dit civilisé, progressiste et évolué ? Très facilement en effet parce que promis l'un à l'autre, les fiancés certains de leur amour et de leur engagement mutuel, en viennent à penser que leur promesse de fiançailles leur donne toute liberté charnelle. Et ils en usent, parfois en toute bonne conscience. Il est vrai qu'ils ont pour eux, apparemment beaucoup d'excuses : crise du logement, difficultés économiques, prolongation du temps d'apprentissage, nécessités professionnelles, incertitude du lendemain, exaspération des sens due à la liberté même dans laquelle on vit. Pourtant, aucune de ces excuses ne trouve justification devant la Parole de Dieu qui reste absolue dans son principe et dans son application : l'union sexuelle se réalise seulement dans le cadre du mariage.

De cette exigence, la Bible ne donne qu'une seule mais suffisante explication : hors du mariage, l'acte d'amour est *un mensonge*.

\*  
\* \*

D'abord, un mensonge à la joie et à l'unité.

Ce n'est ni dénigrer l'amour, ni dénigrer le pain que de comparer l'acte d'amour conjugal à un pain dont la saveur se découvre à deux. Mais pour qu'il garde sa saveur, il y faut des conditions qu'on ne saurait impunément oublier. L'image du pain le fera comprendre facilement. De quels qualificatifs n'affublerait-on pas un paysan qui, sous prétexte qu'il se sent en appétit, en plein mois de juillet faucherait du blé dont la maturité était



prévue au plus tôt en août ! Ce qu'il pourrait apprêter avec sa récolte serait tout au plus de la soupe au blé vert. Mais on ne saurait donner le nom de pain à ce brouet. Ainsi de l'amour vécu prématurément.

En effet, dans la vie des époux, l'acte conjugal s'inscrit sur un arrière-fond et dans un cadre qui lui donne toute sa valeur. Il se prépare par une vie en commun, vie de présence l'un à l'autre, de communion de joies et de peines dans lesquelles il se prolonge, dans lesquelles aussi il trouve son renouvellement et s'inscrit tel un couronnement. En quoi cet acte rapide qu'est l'amour des amants, vécu souvent sans véritable préparation, aussitôt rompu qu'accompli, peut-il être appelé un acte d'amour, ou encore une préparation au mariage ? C'en est l'outrageuse défloration ; cela n'a rien d'un don. C'est du « volé en passant ». C'est un mensonge à la véritable joie et à l'authentique unité. C'est la caricature de l'une et de l'autre.

Et si l'on venait prétendre que l'expérience sexuelle ainsi acquise facilite ensuite la vie conjugale, ce serait un mensonge de plus. Car fût-elle réussie, cette expérience ne nous apprend rien que nous n'eussions tout aussi bien et même mieux appris dans une vie conjugale normale. Bien plus, elle risque de fausser notre comportement futur en nous laissant croire qu'une expérience vécue favorablement ou non se répétera identique à elle — même avec un autre conjoint. Comme si nous étions des numéros faits en série !



C'est ensuite un mensonge à la vie.

Avant tout autre chose, l'acte d'amour conjugal est accomplissement d'unité. Les époux ne s'aiment pas d'abord en vue de la procréation. Cependant, pour demeu-

rer vrai, tout acte d'amour doit être à même d'assumer les responsabilités qu'il prend. L'ordre de Dieu est clair : *Croissez et multipliez*. Les époux qui se veulent fidèles ne peuvent l'ignorer. Or, en quoi l'amour des amants est-il soumission à la volonté divine, lui qui n'a qu'une peur : l'enfant ! Coûte que coûte, il faut l'éviter. On s'y essaie habilement, frauduleusement, en attendant qu'un jour ce soit criminellement ! Peut-être bien que l'amant ou le fiancé s'accommodera assez facilement de ce genre de vie ; car l'homme, égoïste de nature, ne se soucie souvent que de son propre plaisir ! Mais il n'est pas de jeune fille, de fiancée qui soit vraiment heureuse d'avoir à vivre cette forme de mensonge-là. Tous ses consentements ne peuvent empêcher une rancune informulée qui l'amènera même, certains jours, à détester son compagnon. Jours de tristesse, de regrets, d'angoisse, parce qu'il y a « du retard » et que « mensuellement », elle vit ainsi avec cette peur de l'enfant, à l'encontre de sa nature vraie et profonde.

\*  
\* \*

C'est enfin un mensonge tout court !

A l'égard de la famille d'abord ! Du moins dans le cas des parents qui n'admettent pas, sans autre, que les fiancés vivent en amants. Il y en a encore beaucoup heureusement !

Dans l'autre cas, il y a mensonge à l'égard de la société devant laquelle ils passent pour être fiancés. Qu'on le veuille ou non, on ne peut vivre en ignorant les autres. La solidarité humaine souffre de toutes les défaillances de ceux qui la composent. Et le mensonge des amants contribue pour sa part à transformer la vie communautaire en une jungle, d'où la confiance a été bannie et a fait place à une duperie organisée.



Et ce mensonge a des échos ailleurs encore : dans l'Eglise. S'ils sont croyants, c'est devant elle qu'ils viendront s'engager mutuellement, prendre de solennelles promesses ! Sur quel fondement ? Celui du Dieu de vérité sur la bénédiction duquel ils disent pouvoir compter ?

On ne se moque pas de Dieu. On ne peut le tromper, ni faire mentir Sa loi. Toute transgression porte son fruit. Voyons à quelles réussites conduit aujourd'hui la pratique de plus en plus communément admise du mariage à l'essai. Si l'on ne voulait pas entendre l'éloquence de la Parole, il y aurait alors celle des chiffres : le nombre élevé des ménages désunis.

A la recherche du bonheur, de la joie, de l'unité dans la vie conjugale, il est urgent aujourd'hui d'appeler les fiancés à rester sur le terrain de la vérité, qui est aussi celui de la virginité.



Cette nécessité répond à d'autres exigences encore, qu'il n'est point superflu de souligner. Toutes les fiançailles ne ressemblent point à celle d'Isaac et de Rébecca. Ils ont connu dès le premier instant qu'ils étaient dans la main de Dieu, choisis l'un pour l'autre. Cette certitude n'est pas toujours aussi rapide. L'âge, le caractère, le tempérament, les goûts, les circonstances de famille, les habitudes prises, font généralement des fiançailles une mise à l'épreuve. Et il est bien qu'il en soit ainsi. Car les fiançailles peuvent être rompues, du moins peut-on en prévoir la possibilité. En réservant au mariage le don total des époux l'un à l'autre, les fiancés laissent à toute rupture son caractère de loyauté.

Si, d'emblée, les étapes d'une vraie préparation sont bousculées pour ne faire place qu'à la découverte brutale

et passionnée de la joie physique de l'amour, toutes les données sont faussées, y compris celles de cette joie prématurément découverte.

On a non seulement devancé les temps, on a commis l'irréparable. On a perdu la liberté de se choisir, de reconnaître qu'en réalité, et sur tous les plans, on était fait pour être un. Ayant perdu la maîtrise des sens, on est aveuglé. On ne sait plus, on ne voit plus qui est l'autre en vérité. On le connaît dans son corps. Mais précisément on le connaît superficiellement. L'enchantement physique occupe si largement l'avant-plan qu'on ne discerne plus très bien ce qu'il recouvre. La salutaire épreuve des fiançailles, qui aurait dû faire découvrir la nécessité d'une rupture, conduit inexorablement les amants au mariage. D'autant plus si un enfant a été conçu. Il arrivera alors que l'épreuve vienne après. C'est après les premiers mois de mariage que se manifestera enfin la vérité. On dira qu'il y a incompatibilité d'humeur. C'est une manière commode de ne pas avouer qu'on s'est trompé. Les époux deviendront des aigris qui se supportent; à moins qu'ils n'échappent l'un à l'autre par la fausse sortie du divorce. Les grandes victimes seront les enfants. Au temps des prétendues fiançailles, ce n'est surtout pas à eux qu'on avait pensé !



Quant à imaginer une rupture avant le mariage, alors même qu'on aurait déjà tout consommé, cela est certes concevable. Mais à qui fera-t-on croire que c'est la manière recommandable de se préparer au mariage ? Car s'ils venaient à rompre, dans quelle situation se trouveraient alors ces deux amants ? Est-ce que le fruit auquel ils ont goûté n'a pas éveillé en eux des appétits qui



subsistent après leur rupture ? Ne seront-ils pas voués dès lors à des tentations assez fortes pour les entraîner vers une vie où l'amour risque de faire place à l'aventure ? Est-ce que la liberté du choix n'est pas ôtée, précisément parce qu'on n'a plus que « des restes » à offrir ? Et comment demander au « successeur » de vous respecter ?

La Bible sait ce qu'elle dit quand elle nomme mensonge et impudicité toute relation sexuelle même entre fiancés.

#### LA VRAIE PRÉPARATION AU MARIAGE ET SON ACCOMPLISSEMENT

Apparemment,  
l'histoire d'Isaac  
et de Rebecca

n'a rien à nous apprendre sur cette face importante de la question. On pourrait cependant s'arrêter longtemps à l'expression que la Bible emploie pour désigner l'intimité qui scelle les époux l'un à l'autre. Cette expression tient en un seul mot : *connaître*. La Genèse dit : *Adam connut Eve*. Ce verbe est très suggestif. Le chemin qu'il trace, il faut le parcourir étape par étape, avec sagesse, avec délicatesse.



La première étape est celle où l'on *fait connaissance*. *Lui* et *Elle* sont pour l'instant hors de toute préoccupation matrimoniale. Ils se trouvent mutuellement sympathiques. Ils ont simplement du plaisir à se retrouver. Rien de plus. Pourtant, dès ce point de départ, ils n'auront pas exactement la même attitude. *Lui* sait qu'il doit choisir. *Elle* sait qu'elle sera choisie. Cela fait toute la différence. Car, avant même que rien n'ait traversé son esprit à *lui*, *elle* se sera déjà demandée : est-ce lui ? *Elle* aurait grand tort

de le lui montrer; car rien n'est plus farouche que cette volonté qu'il garde, très profonde en lui, d'être celui qui choisit.

Mais réciproquement dans cette connaissance encore désintéressée qu'ils ont l'un de l'autre (sous le couvert de la camaraderie et de l'amitié), il pourrait lui faire beaucoup de tort en lui laissant croire que le choix est en train de s'opérer. Il est des paroles et des gestes dont il doit s'abstenir sous peine de voir, par sa seule faute à lui, l'imagination de cette camarade s'échauffer un brin et donner à la réalité une tonalité que lui n'avait pas prévue.



Il est juste de remarquer qu'en ce choix la jeune fille détient pourtant nombre d'atouts en mains. Reste à savoir comment elle en usera ! Il faut crier casse-cou à celle qui croit gagner la partie et éclabousser les autres « concurrentes » en jouant d'une certaine carte qu'elle sait haute en couleur : *le sex appeal* ! Si c'est sur ce plan-là qu'elle l'a emporté, il est à craindre que sa victoire soit de courte durée. Un proverbe dit : « Qui se ressemble s'assemble. » Dans le filet qu'elle a tendu consciemment viendra se prendre un certain genre de poisson. L'attrait physique ayant épuisé ses possibilités, que restera-t-il entre ceux dont l'attirance réciproque était fondée d'abord sur cette base bien fragile et parfois singulièrement passagère ? Non pas qu'il faille tenir pour rien cette attirance physique elle-même. L'attrait sensuel est une des composantes de l'unité. Il a son rôle à jouer, et il faudrait crier casse-cou tout aussi fort aux jeunes qui prétendraient n'en pas vouloir tenir compte.





Il est un moyen très simple de discerner les vrais mobiles d'une attirance réciproque : il faut se demander quelles parties de notre être s'émeuvent dans le souvenir ou la présence de celle ou celui dont on est épris. Si seuls les sens y trouvaient leur compte, il y aurait lieu de mettre beaucoup de points d'interrogation devant cette aventure ! Il y aurait tout lieu de penser que c'en est une ! Le chemin où elle nous mène prendrait donc la direction opposée à celle du mariage heureux.

Mais, si le premier baiser échangé était l'expression d'une certitude d'unité qui permette de faire des plans d'avenir, l'étape suivante est celle où l'on va, chaque jour davantage, *apprendre à se connaître*. Beaucoup d'époux s'ennuient ensemble et finissent par devenir insupportables l'un à l'autre ! C'est qu'ils ont négligé cette deuxième étape de préparation au mariage. Le temps qu'ils avaient à disposition aurait dû faire place à autre chose encore qu'aux caresses et aux baisers. La joie d'une vie commune tient à un échange de pensées, d'impressions, de sentiments, sur les mille et un sujets de réflexions et d'engagements que comporte l'existence.

Dans la nature, il est des couleurs et des formes qui ne vont absolument pas ensemble. Leur association est une faute de goût, voire une souffrance. Apprendre à se connaître, c'est précisément s'aventurer ensemble, aussi souvent et aussi loin que possible, dans tous les domaines intéressant l'âme et l'esprit. C'est aussi discerner si nos réactions seront, oui ou non, facteurs d'unité.

Mais si cette investigation revêt quelque importance, celle-ci est encore minime comparée à la découverte qu'il faut faire du vrai caractère de celui ou de celle qu'on aime. Car beaucoup de pensées ou de sentiments qu'on prétend avoir ou défendre ne sont parfois que beaux atours habillant vilain caractère. C'est lui qu'il faut mettre à nu, qu'il faut donc éprouver et en quelque sorte

obliger à se montrer. Car si rien n'est plus modifiable qu'une théorie — et à vingt ans il arrive qu'on en change aussi souvent que de chemise — par contre rien n'est plus fidèle à soi-même que le caractère. Il imprime sa marque profonde et durable à tout ce qui est pensé, dit, senti, accompli. D'où l'importance qu'il y a, dans ce temps où l'on apprend à se connaître, à fournir au caractère toutes les occasions possibles de se manifester.

Un échange fidèle de correspondance y aidera bien davantage qu'un rendez-vous hebdomadaire au cinéma.



La vie des conjoints est faite d'une trame souvent des plus ordinaires. Loisirs, vacances, randonnées, n'en sont souvent que les ornements très occasionnels; ce serait dangereusement factice et trompeur de se connaître seulement dans ces circonstances extraordinaires.

Qui fournira aux fiancés cette trame réelle de la vie quotidienne si nécessaire à leur découverte réciproque? Qui, sinon leurs parents? D'où l'importance, une fois de plus, de leur assentiment. C'est dans le cadre de la vie quotidienne de la famille, accueillante et discrète, que les caractères se dépouillent le plus facilement de leur faux semblants, si tant est qu'ils en ont. Car, dans une famille, on rencontre des adultes et souvent aussi des enfants plus jeunes que les amoureux eux-mêmes; il y a même parfois des petits enfants. Le comportement des fiancés dans le cadre de cette famille dira au jeune homme et à ses parents beaucoup de choses sur le caractère de cette future épouse, mère, belle-fille, belle-sœur; comme il apprendra à la jeune fille et à sa famille beaucoup de choses sur le caractère de ce futur époux, père, beau-fils, beau-frère.



La vie est faite, avant tout, de ces relations avec le prochain et non d'une unité de vue sur les matches de hockey, les films de la série rose ou les concerts d'abonnement. Ce qui n'empêche nullement ceux qui apprennent à se connaître de sonder mutuellement leurs goûts artistiques, littéraires ou sportifs !



Mais ce qui donnera à cette connaissance sa valeur la plus authentique, c'est la foi; c'est le fait qu'en toute liberté et simplicité, elle et lui d'emblée chercheront la volonté divine à leur égard. Cette découverte est d'abord le fruit d'une prière personnelle. Les amoureux se garderont d'en faire trop tôt une prière commune. Car sans qu'ils s'en doutent toujours, cette volonté de rechercher en commun la volonté de Dieu à leur égard pourrait être un piège où, sous prétexte de soumission à l'Esprit, c'est finalement la chair seule qui risquerait d'y trouver son compte. On dit avec raison : qui veut faire l'ange fait la bête. Cette connaissance saura être graduelle dans les libertés qu'elle s'octroie, jusque sur le plan de la prière.



Elle saura l'être également sur le plan de la sensualité. La connaissance acquise ne peut demeurer toujours celle des yeux, de l'intelligence et du cœur. Elle offre de plus grandes libertés où le toucher réclame bientôt sa part. Qui aura la sagesse de ne point brûler les étapes ? Sur ce chemin merveilleux qui les conduit à la totale découverte, qui pourra être assuré de rester toujours maître de lui-même, sans jamais franchir les limites que, d'un commun accord, ils voulaient observer ? Ceux-là seuls qui en auront très loyalement et très clairement parlé. Car il faut

en avoir parlé. Et puis il faut en avoir pris ensemble la résolution. C'est un précieux adjuvant...

Mais cela ne suffit pas encore. L'esprit est bien disposé, mais la chair est faible.

La maîtrise de soi n'est jamais présentée dans la Bible comme une vertu naturelle. Elle est un fruit de l'Esprit. Il faut donc la demander, la vouloir, s'offrir aussi à la recevoir en s'abstenant volontairement de ce qui pourrait l'empêcher de croître ou encore l'abîmer quand elle nous a été donnée.



Et il faut rester humain et clairvoyant. De trop longues fréquentations peuvent devenir une tentation.

La sagesse inspirée d'En haut saura donc faire connaître aux fiancés obligés de retarder leur mariage, qu'ils doivent ralentir singulièrement le rythme de leur connaissance, au besoin l'interrompre intelligemment par une séparation avec, par exemple, le séjour de l'un des deux à l'étranger.

Certes, cela ne sera pas toujours possible. Que faire en ces cas-la !

Ce sont des questions matérielles qui empêchent les jeunes de clore à temps l'étape des fiançailles. Qu'ils discernent si cette question matérielle ne pourrait pas trouver solution dans une installation un peu plus modeste.

Peut-être pourraient-ils être secondés ? Il est des occasions où ce serait une vraie sagesse de la part de parents aimants et compréhensifs de venir en aide à leurs enfants. Trois ans de fiançailles est le grand maximum qu'on puisse indiquer pour des fiancés équilibrés. Deux ans seraient encore préférables ! En cas de nécessité, une aide momentanée des parents pourrait permettre une installation modeste. Il vaudrait cent fois mieux cela que cet en-



gagement périlleux sur le chemin de fiançailles prolongées pour un temps indéterminé.



Vient alors la dernière étape, celle où ils vont se connaître totalement. *Adam connut Eve sa femme... Isaac conduisit Rébecca dans la tente qui avait été celle de sa mère et il l'aima.*

Ce dernier acte, au soir du mariage, ou dans la semaine qui le suit, reste encore une découverte. Sans doute s'y sont-ils préparés ensemble. Mais il faut le répéter : à l'heure où ils se trouvent enfin seuls, ils vont encore à la découverte. La joie qui les attend est voulue de Dieu qui l'a inscrite dans leur chair à tous deux. Ils n'ont donc rien à craindre. Cependant, de même que dans la découverte d'un cadeau reçu avec la mention *fragile*, on reste précautionneux, attentif à ne rien brusquer, leur attitude — celle de l'époux surtout — saura mettre patience, et tact, et même pudeur, à préparer la fête qu'ils vont se donner l'un à l'autre.



Les fêtes publiques débutent dans les éclats cuivrés d'une fanfare. Ici, rien de semblable. La fête est celle de l'intimité de deux êtres en qui l'amour chante — l'esprit, l'âme et le corps étant parfaitement à l'unisson. La violence des accents, la brusquerie des gestes doivent en être bannies. La douceur et la tendresse doivent donner le ton, et, à l'heure même où l'accord trouvera sa plénitude, garder à son intonation cette forme de très grande tendresse. L'âme et l'esprit doivent être présents à ce jeu. Les mots doux ainsi que les gestes délicats leur aideront à participer à la fête.

C'est à l'époux que revient l'honneur et la responsabilité de mener le jeu. Son impatiente virilité doit plus que jamais se réserver, se contenir; car il ne lui appartient pas pour l'instant de penser à lui. Non, c'est pour elle qu'il est là. Ce corps offert enfin à tout son regard, à toute sa caresse, le corps de celle qui va devenir sa femme, il doit le préparer. Et cette préparation est sa responsabilité à lui. C'est le soin qu'il aura mis à le faire qui permettra que dans un instant, elle l'accueille avec un vrai désir. *Lui* est prêt d'emblée à manifester toute sa puissance d'homme. *Elle* n'en est qu'au prélude. Sa chair, si décidée soit-elle à s'offrir, demande encore à être éveillée. Elle peut ne pas l'être totalement à la première rencontre. S'il le faut, qu'il patiente jusqu'à l'instant où sous les caresses qu'instinctivement il aura su découvrir — auxquelles elle aura su l'inviter — elle pourra, l'hymen ayant été rompu, devenir enfin sa femme, fondue en lui, tandis qu'il l'ensemence de toute sa virilité.

Enlacés dans une totale unité, ils connaissent la joie d'un accomplissement qui touche à quelque chose que Dieu a fait, et les conduit ensemble, comme tout œuvre de Dieu, vers un sentiment de plénitude en même temps que de repos et de complet renouvellement. Ils sont à toujours une seule chair. Ils ne sauraient l'exprimer; ils le savent tout simplement. Dans l'apaisement retrouvé, ils savent aussi qu'il y a le gage et la promesse de nouvelles fêtes et que celles-ci, dans la communion du Dieu qui fait toutes choses nouvelles, offriront à chaque fois le même émerveillement.

.  
. .

Qui dit accomplissement ne dit pas achèvement. En réalité, leur vie à deux commence. C'est une nouvelle



étape qui, comme les précédentes, demande de la part de tous deux, une forte volonté de se connaître, de s'unir. Car, en dépit de ce qu'ils pourraient croire, ils ne se connaissent pas encore. Ils sont maintenant unis dans une volonté totale et profonde d'unité. Le fondement en a été posé. Mais elle est encore à réaliser.

Chaque jour qui passe va être l'occasion de ce labeur. Il nécessitera beaucoup d'entretiens, sera parfois l'occasion de heurts. Il n'y a pas lieu de s'en alarmer. Le pire qui puisse arriver serait que pour éviter ceux-ci, l'un des époux en vienne à se taire, à se renfermer. L'unité donnée sera maintenue à ce prix : qu'ils continuent à rester ouverts l'un à l'autre. Car, si l'un venait à dire de l'autre : « Il ne me comprend plus », c'est que l'unité serait rompue.

Ce ne sont pas les divergences ou même les heurts qui ruinent l'unité. C'est le cœur et l'esprit fermés aux pensées et aux sentiments de l'autre. Dès l'instant où les réactions de l'un laisseraient l'autre indifférent, il y aurait péril en la demeure... C'est la volonté permanente de comprendre l'autre qui permet à un foyer de s'édifier. Encore qu'il faille bien expliquer ce mot. Comprendre ne veut pas dire : avoir convaincu l'autre que vous aviez raison, ou au contraire s'être rangé à son opinion. Comprendre, c'est admettre l'autre tel qu'il est. Et l'aimer ainsi.

Dans l'étape qui suit le mariage, cette grâce de la compréhension doit être demandée sans cesse, parce que tout vient la mettre en question. La vie à deux, c'est la découverte d'une différence fondamentale d'attitude et de réaction face aux mêmes choses.

Déjà dans l'amour. L'homme aime d'une tout autre manière que sa femme. Chez lui, l'amour est l'expression momentanée et souvent d'autant plus violente à la fois d'un désir et d'un sentiment. L'élan qui en résulte s'inter-

rompt avec la satisfaction même du désir. Il fait place à une autre préoccupation vers laquelle, aussitôt après, l'homme peut se tourner entièrement et qui aura nom : travail, sport, loisir, etc.

Si la femme ne comprend pas cela, elle croira très vite que son mari ne l'aime plus, la délaisse. Car elle aime d'une tout autre manière. Chez elle, l'amour est la note dominante, avec toutes les nuances que les circonstances momentanées peuvent y donner. Il s'y mêle un besoin de présence, d'attentions, de gentillesse, de mots doux, de caresses anodines. Et cela n'a pas de fin. Si le mari ne comprend pas cela, il croira très vite que sa femme est une capricieuse, et pensera aussi vite qu'au lieu de lui aider, elle lui complique l'existence.

Cette différence se retrouve sur beaucoup d'autres plans. Celui du travail ou de l'emploi de l'argent, celui de l'éducation des enfants, de l'emploi des loisirs, des relations avec le prochain, etc., etc. L'absence d'une volonté de compréhension conduit très rapidement les époux hors de l'unité. S'ils en prennent leur parti, ils vivent bientôt côte à côte et toutes leurs relations s'en trouvent faussées.



Les lettres citées dans la première partie de ce livre sont le témoignage douloureusement éloquent de la déconvenue qui peut faire suite à un mariage très heureux.

Comment l'éviter ?

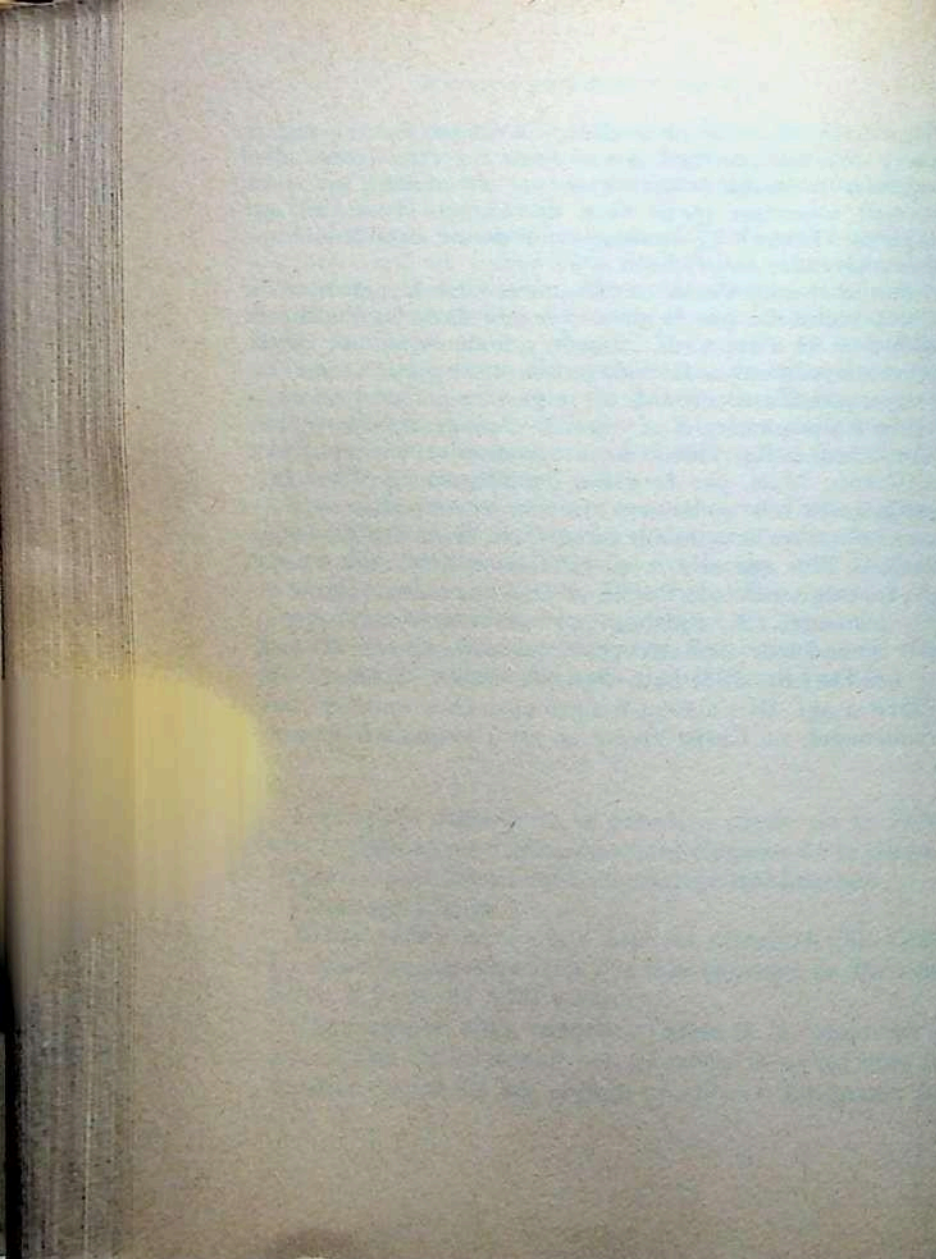
Il faut redire ici ce qui a déjà été démontré plus haut. La vraie connaissance reste liée à la présence de Dieu au foyer, à l'autorité qu'Il y exerce.

Comment, en effet, connaître l'autre et le comprendre, alors qu'on ne se connaît pas soi-même et qu'on reste le premier étonné de ses propres réactions ? La parole de



Saint-Exupéry, si souvent citée, est ici parfaitement à sa place : *S'aimer, ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans la même direction.* On ne se connaît soi-même qu'en face du Christ. C'est Lui qui explique l'homme à lui-même et lui donne en même temps de comprendre le prochain.

Sur le chemin de la connaissance, c'est la présence du Christ recherché par la prière, écouté dans Sa Parole, et obéi avec le secours de l'Esprit, qui donnera aux époux cette compréhension, faite de patience, de pardon, d'amour réciproquement accordé. Il ne se passera pas de jour où, à cause d'une parole, d'un regard, d'un geste, d'un oubli, d'un silence, ils n'aient à se reconnaître véritablement différents. Mais, par la grâce du Seigneur qui les aime précisément tels qu'ils sont, ils connaîtront alors que de tout ce mal qu'ils auraient pu se faire, Dieu tire beaucoup de bien. Plus que cela, avec les années, liés l'un à l'autre par les exigences de la Parole et leur commune volonté de s'y soumettre, ils finiront par se ressembler, ou par être pleinement heureux et riches précisément de tout ce qui les fait différents l'un de l'autre. L'amour du Christ a agi. Ils s'aiment malgré eux. Leur unité est une communion. Le Christ vivant en est à toujours le garant.





## Chapitre IV

### A la découverte des difficultés

LES BEAUX-PARENTS      En vérité, il est rare que les beaux-parents comme tels soient occasion de difficultés. Par contre, il est fréquent que la mère de l'époux — ou encore celle de l'épouse — soit à l'origine de conflits dans le jeune foyer. Quelques exemples précis montreront les différents aspects de cette difficulté.

\*  
\* \*

Je suis mariée depuis quelques mois. Nous ne formons qu'un seul ménage avec mes beaux-parents. Mon mari, de son côté, est très gentil. Mais voilà où cela se gâte : Ma belle-mère, très différente de moi par ses goûts et sa mentalité, mais aussi par ses méthodes, ne cesse de me faire souffrir. Elle se mêle de toutes nos affaires, alors que, de son côté, elle fait tout en cachette. Cela donne des disputes. Mon mari me dit d'oublier les défauts de sa mère...

\*  
\* \*

...C'est dans la maison des grands-parents maternels que s'installèrent mes parents et, quelques années après leur mariage, ils firent ménage commun avec mes grands-parents. Si l'idée était belle, le résultat fut moins heureux pour les enfants. Le grand-père était de caractère difficile, la grand-maman trop bonne et faible, la maman toujours malade. Ma grand-mère, quoique très bonne, nous promettait des tas de choses, que nous n'avions jamais ! Elle voulait vraiment nous faire plaisir ; elle promettait plus qu'elle ne pouvait donner.

Le père, très bon, mais faible de volonté, cherchait des fuites; il était pris entre sa femme qui menait la barque et sa mère devenue veuve et qui aurait voulu avoir la même place que l'autre grand-mère dans le foyer de son fils.

Rivalité, conflits, jalousie, tous croyaient agir au mieux. Résultat : incompréhension de part et d'autre. Mon père chercha ailleurs des divertissements. Et nous, les enfants, nous avons assisté à tout cela. Toutes nos joies d'enfants furent gâtées par ces querelles mesquines qu'on ne comprenait pas, mais dont on souffrait chacun à sa manière.

Les deux belles-mères manquaient d'amour l'une pour l'autre; elles ont encore aggravé plus d'une fois la situation. Pour nous, c'était nos deux grands-mères, on ne pouvait prendre parti pour l'une ou l'autre. Ce voisinage tout proche des deux grands-mères fut la cause de bien des conflits...

\*  
\* \*

J'aimais trop mon mari pour le diminuer aux yeux du monde et je n'ai jamais rien dit à personne. Je gardais tout pour moi et ne sortais que rarement par crainte d'extérioriser mon chagrin.

J'ai aussi beaucoup supporté avec ma belle-mère qui était jalouse et qui fut même grossière avec moi, sans raison.

Pendant deux ans nous n'avons jamais pu sortir une fois pour notre compte, mais toujours avec ses parents ! Mon mari est allé même jusqu'à inventer des monstruosité contre moi, lors des grossièretés de ma belle-mère, pour que cette dernière ne soit pas en tort ! Jamais il n'a tenu mon parti.

Je pardonne tout à mon mari et à ma belle-mère, cependant...

\*  
\* \*

Mon mari est fils unique. Il fut orphelin de père dès l'âge de douze ans et devint le centre du monde de sa mère qui, pendant les dix à quinze dernières années de son mariage, fut trompée sans cesse par son mari. Elle reporta tout son amour sur son enfant; c'est normal; mais que de pièges et d'embûches cela représente pour une jeune épouse de vingt ans. J'aimais bien ma belle-mère, mais très vite cette vie à trois me pesa. Elle habitait la même maison et entraînait chez nous quand elle voulait; et parfois on ne l'entendait pas ! Avions-nous une petite querelle, elle était là et, naturellement, prenait le parti de son fils, ce qui me mettait, je l'avoue, hors de moi. Un an après mon mariage, j'attendais mon premier bébé. Ce fut un drame, mon



mari se trouvait trop jeune. Ma belle-mère voulut me donner une foule de bons conseils. Cela me révolta ! N'avait-il pas le droit de venir au monde, cet enfant ? Pourquoi se marie-t-on, alors ?...

En 19... nous bâtissons une nouvelle maison. Naturellement, ma belle-mère déménagea avec nous. J'aurais tant voulu que nous soyons seuls, que nous vivions notre vie, fassions seuls nos expériences, sans toujours prendre l'avis de grand-maman. J'ai beaucoup de respect pour les personnes âgées, mais je n'admets pas qu'à presque quarante ans, nous soyons obligés de consulter ma belle-mère toutes les fois que nous devons prendre une décision. Pourquoi en allait-il ainsi ? Parce que mon mari, quoiqu'ayant un très beau salaire, demandait souvent de l'argent à grand-maman qui ne sait rien lui refuser et, de cette façon, garde une très forte autorité sur son fils...

\*  
\* \*

Chacune des lettres ci-dessus le fait entendre : le conflit entre époux se trouve lié à la place que veut garder ou prendre la mère de l'un ou de l'autre des conjoints.

Cet autoritarisme maternel est souvent le prolongement d'une attitude qui se veut généreuse, mais qui est mêlée à beaucoup de curiosité ou de présomption. Avant tout mère poule, belle-maman croit que rien ne se fera bien sans elle. Sa méthode est la seule bonne. Ce qu'elle a fait dans son propre foyer, elle veut le continuer dans le foyer de ses enfants. En fait, elle ne leur veut que du bien et ne se doute nullement de l'importunité de ses interventions.

Comment agir sans qu'il en résulte des chicanes ?

\*  
\* \*

Il appartient au fils de faire acte d'autorité. Avec douceur et ménagement, il fera comprendre à sa maman ou belle-maman que charbonnier est maître chez soi. Si la jeune épouse discerne que son mari prend ainsi fait et cause pour elle, elle saura dorénavant demeurer calme,

même si belle-maman ne comprend pas et continue à intervenir. Elle se souviendra qu'il est écrit : *La charité est patiente... Supportez-vous les uns les autres avec charité* (1 Corinthiens 13. 4; Ephésiens 4. 2).

\*  
\* \*

Mais il peut arriver que cet autoritarisme maternel obéisse à d'autres mobiles. Les circonstances familiales peuvent avoir accentué l'attachement de la mère pour son fils ou sa fille au point que l'amour conjugal, vécu dans le jeune foyer, soit considéré par la mère comme une atteinte à l'amour filial. Sans le dire, mais en fait pourtant, belle-maman voit dans sa belle-fille une rivale venue la frustrer de ses droits. Aussi, pour les garder ou les reprendre, elle ira jusqu'à se faire intrigante... Elle s'immiscera sans cesse dans le jeune foyer, même aux heures d'intimité. Par sa présence ou ses propos, elle envenimera les moindres divergences de vues, les provoquera même, y trouvant occasion de faire sentir à son fils qu'elle le comprend mieux que sa femme ne sait le faire. Elle ira jusqu'à encourager les mauvais penchants ou les faiblesses de son enfant si, à ce prix, elle peut encore le tenir à sa merci.

\*  
\* \*

Il peut arriver aussi que belle-maman, jalouse de l'amour dont sa fille est comblée, en veuille aussi sa part, sentimentalement. Comme l'enfant se croit frustré à la venue d'un nouveau-né et se montre insupportable, elle deviendra, elle aussi, difficile de caractère. C'est qu'en fait, elle n'accepte pas de passer au second plan de l'affection de ses enfants.



Que faire dans de telles situations ?

L'ordre de Dieu est clair à qui veut l'entendre. *L'homme quittera son père et sa mère. Il s'attachera à sa femme et les deux ne feront plus qu'une seule chair...*

Il ne faut pas vouloir être plus sage que Dieu, et, par sentimentalisme, à tout prix, faire une place de choix aux parents. Certes, il est écrit : *Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient prolongés sur la terre que l'Eternel, ton Dieu, te donne.* Mais ce respect ne doit pas aller jusqu'à la transgression de la volonté divine qui subordonne l'affection respectueuse due aux parents à l'unité du couple. Si Dieu ordonne au mari de quitter le foyer paternel, de s'attacher à sa femme, c'est que le bonheur du nouveau foyer est lié à cette obéissance.



Sa mise en pratique se heurte parfois à des difficultés d'ordre matériel, à la campagne surtout. Pourtant, si les distances à mettre entre foyer des parents et foyer des enfants facilitent ce bonheur, elles ne sont pas déterminantes. On peut vivre côte à côte et respecter la personnalité d'autrui. La mère peut prendre sur elle d'obéir à l'ordre divin et, même s'il lui en coûte, s'abstenir de toute intervention qui n'aurait pas été sollicitée. A l'heure où cette intervention serait sollicitée, elle peut se souvenir que son rôle n'est pas de prendre parti, mais de travailler à l'unité de ceux qui, séparément, se réclament d'elle et de son avis.



Cependant, une fois de plus, c'est au conjoint masculin de prendre au sérieux son titre de chef. La prévoyance

divine a connu la difficulté qui surviendrait. A l'avance, elle a voulu y parer en appelant *l'homme* à rompre d'une certaine manière avec sa mère et à créer l'unité avec son épouse.

Aussi, dans tout conflit avec la « belle-mère », quelle que soit la culpabilité de cette dernière, le fils peut toujours se dire qu'il en porte la responsabilité. Ou bien son attachement à sa mère est resté puéril. Ou bien il a permis à celle-ci de prendre, à son foyer, une place qu'elle n'aurait jamais dû y avoir. Ou bien il n'a pas su inspirer à son épouse l'attitude d'affectueux respect qu'elle doit à belle-maman. Ou bien enfin, il s'est permis de tenir devant sa mère des propos ou d'avoir une attitude en contradiction avec l'ordre divin. En effet, si mère et fils se souviennent que le fils marié forme une seule chair avec sa femme, tout propos au désavantage de cette dernière l'atteint, lui, en même temps. Il ne saurait donc entendre complaisamment sa mère dire du mal de sa femme ou, vice-versa, tenir lui-même à sa mère des propos qui désavantagent son épouse.



En conclusion, il est juste de souligner qu'il appartient d'abord aux parents d'obéir à l'ordre divin. Cela est d'autant plus souhaitable qu'ils sont les aînés et, qu'en tout temps, on est en droit d'attendre davantage des parents que des enfants.

Certes, il peut arriver que les nouveaux époux aient envers leurs parents une attitude très décevante. La désinvolture et l'ingratitude des « jeunes » dépassent parfois de beaucoup les limites les plus largement comptées. Ce n'est pas sans raison qu'au cœur de l'Evangile — Luc chapitre 15 — nous est racontée l'histoire de *L'enfant*



*prodigue*. Précisément, au cœur de cette histoire, l'attitude du père ressort en notes claires. Elles tiennent en deux mots : amour et pardon.

Il faut commencer par donner aux enfants ce qu'on attend d'eux en retour. Surtout à l'heure où ils sont ingrats. N'est-ce pas ainsi que Dieu agit sans cesse envers l'homme ?

**LE DIVORCE** C'est un mot affreux, c'est un mot odieux. Qui dira jamais toutes les souffrances qu'il recouvre, toutes les conséquences lamentables qu'il engendre ?

Divorce ! Ce mot n'évoque souvent qu'une rupture entre époux. En fait, il est à l'origine de misères dépassant largement le cadre conjugal.

Pour la femme d'abord !

Elle aura, dorénavant, à porter seule le poids redoutable de très nombreuses difficultés. Difficultés affectives, compliquées parfois de souvenirs obsédants, de tentations de toutes sortes, que son isolement accentue quotidiennement. La société n'a jamais eu beaucoup d'égards pour la femme seule. Il arrive même qu'on use envers la femme divorcée de libertés qui touchent au mépris ou à l'irrespect le plus inconvenant.

A tous ces fardeaux s'ajoute, dans la plupart des cas, celui de conditions matérielles d'autant plus difficiles qu'à cette femme divorcée incombe le souci d'élever un ou plusieurs enfants. Sans doute, la loi oblige-t-elle le père à participer à leur entretien. Encore faudrait-il que les pères s'acquittent de leurs obligations financières avec ponctualité. Et quand ce serait le cas, une femme avec plusieurs enfants peut-elle vraiment vivre avec ce minimum ?

D'où bientôt, en plus de tous les soucis d'éducation des enfants, la nécessité de chercher du travail. Aussi, la femme divorcée avec enfants se voit-elle contrainte à une existence qui touche à l'esclavage car, à l'atelier, au magasin, à l'usine, au bureau, elle fait le travail d'un homme. Quand elle rentre, l'attend l'habituel travail d'une mère de famille. En plus de tout cela, elle doit remplir le rôle de chef de famille et y montrer un entrain, des aptitudes, une bonne humeur que n'ont pas toujours les mères à qui rien ne manque.



Aussi, vu sous cet angle, le divorce provoqué, voulu, consenti par un homme père de famille est aussi grave qu'un crime.

Ce crime a d'autres conséquences encore. L'épouse n'est pas seule à pâtir. Qui saura décrire la souffrance des enfants de divorcés ?

\*  
\* \*

Très jeune, dès l'âge de huit ans, j'ai dû quitter le foyer paternel, celui-ci n'étant pas un foyer normal et ne pouvant me donner l'éducation et l'exemple dont un enfant a besoin.

Mon enfance s'est passée d'une place à l'autre ou dans des institutions, orphelinat, maison d'éducation, etc. En quittant le foyer paternel, je traînai donc de places en places, et d'institutions en institutions, sans tirer grands profits de tous ces changements.

D'un caractère difficile et influençable, les mauvais exemples me tentaient toujours, quitte à payer chaque fois par de vains remords des actes irréfléchis et stupides.

Toutes ces faiblesses et ces défauts sont dus au manque d'un foyer, d'affection, de compréhension; car personne mieux qu'une mère ne peut guider et influencer le caractère d'une enfant.

Aussi, différents vices se sont emparés de moi; j'ai menti, volé, je me suis mal conduite, tout cela presque sans bien m'en rendre compte, cela étant, me semblait-il, une sorte de compensation pour tout ce qui me manquait...

\*  
\* \*

J'essaie de vous faire voir la situation par ces lignes. Jusqu'à l'âge de dix ans, j'ai vécu avec mes parents et mon frère. Mais, mon père connaissant une autre femme, notre vie de famille est devenue intenable. Tout ce que j'ai connu, ce sont scènes sur scènes, colères, disputes. Depuis petite, j'ai dû partager les soucis de famille avec ma mère. Mon père a divorcé et s'est remarié. Il ne s'est presque plus occupé de ses enfants. J'étais très sensible et j'ai beaucoup souffert de cela intérieurement, car j'ai horreur de montrer mes sentiments aux autres. Je parais plus dure que je ne suis.

Cela me fait de la peine lorsque j'entends les autres parler de leur foyer uni.

Maintenant, il y a quatre ans que ma sœur est morte assez tragiquement, par suicide. Depuis, nous sommes toujours tristes. Ma mère s'est aussi endurcie.

Donc, comme je n'ai jamais eu personne à qui me confier, je me suis fait sans le vouloir, presque inconsciemment, une image d'une personne qui remplacerait peut-être un peu mon père...

\*  
\* \*

Mes parents se sont divorcés lorsque j'avais dix-huit ans. Les torts étaient du côté de mon père qui nous a fait tant souffrir, maman et moi. Je ne dirai rien d'autre de cet homme qui a gâché toute ma vie.

Pourquoi mettre des enfants au monde ? Pour les faire souffrir ?

\*  
\* \*

A ces témoignages directs s'ajoute celui du Directeur d'un collège secondaire qui écrit :

Né de l'amour de ses parents, l'enfant ne peut supporter la moindre désharmonie entre eux, à plus forte raison la rupture. Le déchirement de sa famille l'atteint au centre de lui-même, ébranle son équilibre nerveux, sa confiance, son cœur, son esprit. Lui seul figure encore ce qui se défait autour de lui. Tout le poids de sa famille en ruine tombe sur ses petites épaules. C'est beaucoup lui demander. Il porte sa souffrance en classe. Pour rien au monde, il ne la laissera voir. Mais il est désormais profondément distrait. Inquiet, mal surveillé chez lui, il prépare sans soin ses devoirs, il mange de travers, il dort mal, il arrive en retard en classe; peu désireux de rentrer chez lui, il s'attarde au collège après les leçons. Secrètement humilié, il lie compagnie avec de moins bons que lui; agité, nerveux, il cherche une diversion, donne le change à ses camarades en prenant des airs avantageux ou impertinents, se singularise, se fait gloire d'un certain désordre; il crâne, passe la mesure; les punitions arrivent et, avec elles, la mauvaise conscience. La maladie peut s'en mêler. Autant de retards et de chutes. C'est l'année manquée qu'il faudra doubler et l'amertume de l'échec. La déchéance parfois est



rapide et irrémédiable : se sont les études elles-mêmes qu'il faut abandonner...

Cet enfant retrouvera difficilement l'élan vital, la sérénité dont il a faim, lui aussi, pour aimer, admirer, travailler, connaître l'enthousiasme, la sûreté autour de soi, derrière soi, qui permet l'élévation lente par les études. Un problème — son problème — se pose toujours en travers des autres. Défiance précoce, jalousie peut-être (et trop naturelle) à l'égard de condisciples apparemment plus favorisés, secrète nostalgie, solitude qui peut devenir neurasthénie, voilà les éléments de démesure et de médiocre conseil.

L'enfant dont les parents rompent est un enfant blessé, qui peut ou pourrait en mourir. Il sera, dans le cas le plus favorable, un mutilé qui aura triomphé de sa mutilation.



On sait d'autre part qu'un très fort contingent d'enfants renvoyés devant la *Chambre pénale des mineurs* sortent précisément de milieux familiaux détruits par le divorce. Élevés par la « gouvernante » du père ou sa nouvelle épouse, certains d'entre eux se vengent sur la société de la rancune accumulée pendant toutes les années où ils ont été privés d'affection.

Ou bien, ils sont élevés par leurs mères seules et celles-ci sont parfois incapables de leur donner une réelle éducation. Qui leur fera grief de l'agressivité qu'elles manifestent parce que ce fils leur rappelle sans cesse le mari absent et détesté ? Qui leur reprochera de déverser sur l'enfant le trop plein de tendresse qu'elles ont dû refouler ? Qui s'étonnera de voir l'enfant passer au rang d'idole, bientôt de tyran, imposant toutes ses volontés à une mère que son désarroi affectif rend aveugle et même lâche ?



Le divorce est un crime dont pâtit enfin le divorcé lui-même, surtout à l'heure où l'épouse a abandonné mari et

enfants. Et dans le cas contraire, combien d'hommes, à cause du divorce, ont passé au rang des fourbes et des lâches ?

La dislocation du foyer entraîne des difficultés matérielles accrues avec lesquelles l'homme n'avait pas compté. Il n'avait vu que la situation critique dont le divorce apparemment le libérerait. Il avait omis de regarder aux conséquences. Généralement, elles dépassent ses possibilités. Alors, lâchement, il cherche à s'y soustraire. Tout lui devient bon : chantage, fuite à l'étranger, fausses déclarations, maladies ou infirmités inventées de toutes pièces, changements incessants d'employeurs. Il est entré dans un chemin de mensonges qui font de lui un coquin, même s'il n'en porte pas le nom.

Il y a, bien sûr, tous les exemples contraires d'hommes ou de femmes divorcés qui ont pris leurs responsabilités, ont dignement élevé leurs enfants et gardé, à l'égard de leur ex-conjoint, une attitude parfaitement honorable. Mais ces exceptions ne font que confirmer la règle, et celle-ci est d'une implacable dureté pour ceux qui ont à la connaître pratiquement.



Le Christ le savait qui disait aux Juifs, en parlant du divorce : *C'est à cause de la dureté de votre cœur que Moïse vous a permis de répudier vos femmes; au commencement, il n'en était pas ainsi* (Matthieu 19. 11).

La dureté du cœur !

C'est bien elle qui a permis les lamentables situations évoquées plus haut. Elle est, hélas ! naturelle à l'homme. Il faut s'en souvenir à l'heure où l'on viendrait à s'indigner de la multiplicité des divorces et des ruines qu'ils laissent après eux.



Le divorce n'est qu'un des signes de la révolte de l'homme contre Dieu. Là est sa source profonde. Aussi faudrait-il la réconciliation de tout homme avec Dieu pour que le divorce soit banni de notre terre.

\*  
\* \*

La loi civile est réaliste. Dans les engagements que doivent prendre les époux, elle fait du mariage un contrat comprenant la possibilité d'une rupture. En effet, aussi longtemps que l'homme reste ce qu'il est de nature, il est nécessaire que l'Etat prévoie la possibilité d'une rupture entre les conjoints et, au nom de la loi, sanctionne le divorce lorsque, selon toutes les apparences, il est irrémédiable.

Dans sa sagesse, Dieu permet ainsi que la loi civile maintienne un certain ordre dans le désordre créé par l'homme endurci de cœur. Et le magistrat qui applique cette loi est serviteur de Dieu. Il a du reste toute liberté de prendre la défense du foyer, d'empêcher l'irrémédiable de se produire, de conseiller les conjoints, en un mot de chercher à les réconcilier l'un et l'autre pour leur bien mutuel et celui de leurs enfants. Nombre de magistrats s'y emploient avec réussite.

\*  
\* \*

Très souvent, un conjoint demande le divorce lorsqu'il est nerveusement à bout, excédé, aveuglé par la souffrance, impressionné défavorablement par de mauvais conseils ou une vision déformée de la réalité. Il est des parents irréfléchis ou de mauvais amis ou voisins qui s'emploient à envenimer les querelles conjugales, à grossir démesurément des défaillances sans doute graves, mais qui, avec un peu de patience, auraient pu être surmontées.

Leurs propos négatifs, leur manière d'écouter complaisamment les plaintes d'un conjoint, contribuent à rendre soudain critique un état de faits qui, jusque là, n'était que malheureux. Il eut suffi parfois d'un mot d'encouragement, d'un appel à la patience ou au simple bon sens pour que, soudain, le conjoint excédé se reprenne, tienne bon et sauvegarde ainsi ce qui méritait de l'être. Car même insatisfaisantes, il est des situations moins lourdes de conséquences que le divorce par lequel on prétendait leur apporter remède.

Il est bien des divorcées qui, quelques années plus tard, pourraient écrire comme Madame X :

Dans vos courriers, il est souvent question d'époux malheureux qui demandent ce qu'ils doivent faire. Il est certes des cas pénibles. Je le sais, car je suis divorcée. Maintenant que des années ont passé, je vois les choses d'une façon plus objective et me rends compte que si j'avais été mieux conseillée, mieux éclairée aussi sur moi-même, nous n'aurions pas abouti à cela. Si mon mari avait de gros défauts, je n'étais pas sans faute non plus. Mais j'étais si jeune et inexpérimentée...



Le Christ a dit vrai : Le divorce est avant tout un des fruits immédiats ou tardifs d'une dureté de cœur.

Que les ignorants, les endurcis y aient recours, cela n'a rien d'étonnant. Par contre, on peut s'étonner que les chrétiens l'envisagent comme un remède à une difficile situation, ou encore, à la manière des païens, en fassent usage en vue d'un remariage, à leur gré mieux assorti.

En effet, les chrétiens sont citoyens du Royaume des cieux. Mais, en attendant l'avènement du Christ, ils rendent grâce à Dieu pour les lois de leur patrie terrestre et pour les magistrats chargés de les faire observer (Romains 13. 1-5). Aussi, au jour de leur mariage, dans le respect des lois, se rendent-ils devant l'officier d'état-civil. Le



«oui» qu'ils prononcent, contresigné de leur propre main dans le registre ad hoc, les lie l'un à l'autre dans un contrat à vie dont l'Etat se porte garant. Ils connaissent la pleine valeur de cet engagement. Mais ils savent aussi que la sincérité d'une promesse n'est pas la garantie absolue de sa mise en pratique. C'est pourquoi, ils viennent ensuite à l'Eglise. Leur intention est claire. Connaissant la fragilité des intentions même les meilleures, ils viennent solliciter du Seigneur la grâce de tenir leurs engagements.

Leur présence, au milieu de la communauté rassemblée à l'occasion de ce mariage, n'est pas que sollicitation. Elle est aussi *acte de foi* et *décision*. Ils savent ce qu'est le mariage dans le plan rédempteur du Christ. Ils ont entendu la vocation que Dieu leur adresse. Ils veulent répondre à cette vocation. Ils souhaitent faire de leur foyer une maison où l'Esprit saint habitera (Ephésiens 2. 22), de leur amour une incarnation de l'amour du Christ pour son Eglise et de la soumission de l'Eglise à Jésus-Christ. (Ephésiens 5. 24 et suivants.) Cette réalisation sera l'œuvre du Christ et de leur commune soumission à Son Esprit.

Il est fidèle dans Ses desseins. Ils le croient absolument. Aussi le «oui» qu'ils prononcent devant Dieu et devant son Eglise a-t-il un tout autre contenu que celui prononcé devant le maire ou l'officier d'état civil.

Là, il s'agissait d'un contrat. Ici, c'est un engagement solennel, irrévocable, avec l'aide et à la gloire du Christ au nom duquel ils invoquent le secours et la bénédiction de Dieu pour rester fidèles l'un à l'autre «dans les bons et les mauvais jours, dans la prospérité et dans la détresse, dans la santé et dans la maladie, jusqu'à ce que la mort les sépare».



Le Christ n'a jamais renié l'Eglise; même à l'heure où elle lui était infidèle. Aussi, pas plus que le Christ ne change d'Eglise, un chrétien ou une chrétienne ne saurait changer de femme ou de mari. Leur engagement devant Dieu est un engagement à vie, une résolution dans la foi en Celui par qui toutes choses sont possibles.

On peut donc s'étonner que des chrétiens, après un tel engagement, osent si facilement introduire une procédure en divorce. Non qu'il ne puisse s'élever des conflits entre époux chrétiens, voire des ruptures graves. Ce serait oublier ou nier l'existence du diable, le grand séparateur, qui s'attaque à toute unité.

Mais loin de les conduire au divorce, les conflits, les incompatibilités, la rupture même consommée, devraient d'abord amener des chrétiens — s'ils le sont vraiment — à chercher humblement et dans la repentance, la cause de leur séparation momentanée. Voilà le chemin voulu par le Christ vivant, chemin qui mène, par la reconnaissance de ses fautes, à la possibilité de se pardonner réciproquement et à la volonté de reconstruire ce que la dureté de cœur et la désobéissance avaient détruit.

Qui vit dans la foi chrétienne ne peut admettre une séparation que provisoirement et dans un sentiment d'humiliation.

Cette séparation devrait être envisagée par les conjoints divisés comme un temps donné à l'Esprit pour les conduire séparément et ensemble dans la repentance, le pardon, et la volonté de se retrouver.

En effet, il ressort des enseignements de la foi et des engagements ecclésiastiques pris devant Dieu, que le divorce ne peut en aucun cas être regardé comme une permission de songer à un nouveau mariage scellé par l'Eglise.

— La loi civile l'autorise pourtant, direz-vous !



Sans doute, puisqu'aux termes de la loi, l'état de mariage est un contrat résiliable ! Il n'y a rien à objecter aux incrédules qui ne voient la réalité que sur le plan social. Mais pour des chrétiens soumis à Jésus-Christ, c'est tout autre chose. L'enseignement du Nouveau Testament le leur montre clairement dans les pages des Evangiles et dans les Epîtres.

*Quiconque répudie sa femme et en épouse une autre commet un adultère (Marc 10. 11; Luc 16. 18).*

*Si une femme qui a quitté son mari en épouse un autre, elle commet adultère (Marc 10. 12).*

*Celui qui épouse une femme répudiée commet un adultère (Matthieu 5. 32; Luc 16. 18).*

*La femme mariée est liée par la loi à son mari, tant qu'il est vivant... Si donc, du vivant de son mari, elle devient la femme d'un autre, elle sera appelée adultère (Romains 7. 2-3; 1 Corinthiens 7. 39).*

*A ceux qui sont mariés, j'ordonne — non pas moi, mais le Seigneur — que la femme ne se sépare pas de son mari. Si elle est séparée, qu'elle demeure sans se marier, ou qu'elle se réconcilie avec son mari (1 Corinthiens 7. 10).*

Que veut-on de plus clair ?



Il est vrai que deux textes de Matthieu semblent apporter une restriction à cette absolue clarté ! Le Christ dit en effet : *Celui qui répudie sa femme sauf pour cause d'infidélité l'expose à devenir adultère. Celui qui épouse une femme répudiée commet un adultère (5. 32). Je vous dis que celui qui répudie sa femme sauf pour infidélité, et qui en épouse une autre, commet un adultère (19. 9).*

En réalité, cette restriction ne fait que souligner davantage la clarté de la pensée du Christ. Dans cette double

parole, la répudiation et le remariage sont nettement distingués. La répudiation n'est autorisée qu'en cas d'inconduite du conjoint; en effet, on ne l'expose pas à devenir adultère puisqu'il l'est déjà.

Par contre, le texte souligne, dans les deux passages, un fait en parfait accord avec tous les passages cités plus haut : Le remariage est un adultère dans tous les cas où le conjoint vit encore.



Est-ce à dire que soient à jamais condamnés ceux qui ont passé par le divorce et sont aujourd'hui remariés ?

Non ! Il faudrait être simpliste et ignorant de la vérité chrétienne pour raisonner de la sorte.

Il n'appartient, en effet, à aucun homme et surtout à aucun chrétien de condamner son prochain.

Par contre, il faut souhaiter que les porte-parole de l'Eglise annoncent plus clairement ces vérités premières.

Plusieurs d'entre eux ont accepté et acceptent encore d'invoquer la bénédiction de Dieu sur des époux dont l'un (quand ce n'est pas les deux) est un divorcé. Ils le font sous leur propre responsabilité.

En effet, à l'encontre de l'Eglise catholique romaine, de l'Eglise anglicane, d'une partie du luthéranisme et de certaines communautés de professants qui, fidèles sur ce point à l'enseignement du Christ, refusent de bénir le mariage si l'un des conjoints est divorcé, les Eglises réformées n'ont pu jusqu'ici accepter une position ferme. Un redressement s'est dessiné depuis quelques années, amené par la conscience d'une désobéissance à l'enseignement du Christ, désobéissance qui ne concerne pas seulement le remariage des divorcés, mais le mariage tout court.



Le souci d'être tout à tous et de ne faire de peine à personne, n'a-t-il pas fait accepter avec une trop grande facilité le premier engagement d'époux sans foi véritable, à qui n'étaient souvent même pas précisés le sens et la portée des promesses ? Cette absence d'un enseignement clair sur le sens profond du mariage, jointe à la fausse charité offrant une bénédiction au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, sans préparation et dans n'importe quelles conditions, sont certainement pour beaucoup dans la légèreté avec laquelle tant de mariages sont conclus et dissous.

Le redressement a commencé. Nos Eglises ont remis l'accent sur le sérieux de l'engagement « jusqu'à la mort ».

Elles prescrivent aux futurs époux de s'annoncer au moins trois semaines à l'avance, afin qu'un entretien préalable puisse avoir lieu entre eux et le pasteur officiant.

Certaines Eglises ont constitué une commission ad hoc qui examine les cas du remariage de divorcés pour donner ou refuser l'autorisation nécessaire à la cérémonie religieuse.

D'autres laissent à chaque pasteur liberté d'agir selon sa conscience.



Il ne faut pas minimiser le sérieux apporté à ce redressement, quand même on s'est souvent arrêté à mi-chemin.

En effet, ce n'est pas faire preuve d'un authentique amour que de biaiser avec les commandements du Christ. La dureté du cœur de l'homme et tous les égarements qui en résultent, n'autorisent jamais l'Eglise à édulcorer les enseignements de la Parole. Quand la loi n'est pas prise au sérieux, la grâce n'est plus la grâce.

D'aucuns s'offusqueront et s'indigneront de cet attachement à des ordres, à leurs yeux, périmés ou trop sévères !

Savent-ils qu'ils ne sont pas les premiers à le faire ? Les disciples eux-mêmes, après avoir entendu l'enseignement de Jésus sur le mariage et son indissolubilité, s'indignaient : *Si telle est la condition de l'homme à l'égard de la femme*, s'écrièrent-ils — c'est-à-dire : si vraiment l'homme est marié de façon définitive, sans aucune possibilité de se délier ni de « refaire sa vie » avec un autre conjoint — *il vaut mieux ne pas se marier* (Matth. 19. 10). La suite du Nouveau Testament montre que les disciples ont fini par comprendre.



Plaise à Dieu que les chrétiens d'aujourd'hui parviennent aussi à cette compréhension !

En attendant ce jour, il n'est dans l'intention d'aucun serviteur de Christ de condamner qui que ce soit... ni même d'exclure toute forme de remariage.

Il est hélas ! des situations où la simple séparation ne suffit pas et où, pour des raisons d'ordre juridique, le divorce est inévitable.

Les chrétiens se doivent de porter le fardeau de ceux et de celles qui luttent parfois dans l'accablement d'une affreuse solitude. Envers les divorcés comme envers tous les éprouvés, une fraternelle et généreuse compréhension s'impose toujours.

Il est même des situations où le remariage peut être envisagé comme un signe de la miséricorde de Dieu, où la reconstitution d'un nouveau foyer dans la repentance et la foi peut être l'objet de la bénédiction d'En-haut. Il faut le dire clairement : la bénédiction de Dieu n'est pas dépendante des décisions humaines, même chrétiennes, même ecclésiastiques.

Seulement, cette possibilité ne modifie en rien le devoir de fidélité que l'Eglise doit au Seigneur et à la Parole du



Christ. Au risque de s'exposer à l'incompréhension, le ministre fidèle devrait s'en tenir à cette attitude d'abstention que définissait un pasteur vaudois à l'intention des croyants :

« Si, finalement, tu venais me dire que tu te sens en droit devant Dieu de passer outre, en dépit des engagements de ton premier mariage et des enseignements du Christ ? Il ne m'appartient ni de t'absoudre, ni de te condamner. Tu veux te remarier ? Fais-le, *mais sous ta seule responsabilité*. Ne demande pas à l'Eglise une intervention où elle ne pourrait que se renier elle-même.

» Ton pasteur sait que des divorcés devanceront dans le royaume de Dieu bien des époux réguliers. Il continuera à prier pour toi, à te revoir, à t'accueillir à la table sainte : tu resteras son paroissien. Mais — quelle que soit son affection pour toi — il lui est totalement impossible de prendre sur lui d'être, au nom de Jésus-Christ et de son Eglise, témoin une deuxième fois d'un engagement à vie. Si tu connais ta Bible, tu le comprendras sans peine. Un ministre de Jésus-Christ se doit de rappeler, par ses actes comme par ses paroles, que *si nous sommes infidèles, Il demeure fidèle, car Il ne peut se renier Lui-même* (2 Timothée 2. 13). »

**LA LIMITATION  
DES NAISSANCES**

C'est un problème très délicat à traiter. Pourtant, on ne saurait l'évoquer sans, aussitôt, lui chercher une solution qui tienne compte, et de la réalité dans laquelle il s'inscrit, et de la volonté divine à laquelle il faut demeurer fidèle.

Rares sont les foyers où cette difficulté n'a pas troublé momentanément, parfois gravement, l'unité des époux.

Face à cette difficulté, il y a deux solutions à rejeter aussitôt, parce que toutes deux ennemies de l'amour conjugal et du foyer, parce que toutes deux en contradiction avec la vérité chrétienne la plus élémentaire. Ces deux solutions sont : l'une, le natalisme systématique, autrement dit la procréation sans contrôle; l'autre, le malthusianisme, c'est-à-dire la liberté totale de limiter la conception.

A dire vrai, la plupart des gens, face à cette question, n'ont pas d'attitude arrêtée. Et pour cause ! Jusqu'à ces dernières années, sauf dans l'Eglise catholique romaine qui avait pris nette position, la question « combien d'enfants » était laissée au libre examen et à l'entière responsabilité de ceux qui la posaient. Aussi, chacun la tranchait-il selon sa jugeotte personnelle. Et cela n'était pas toujours en faveur de la famille, de l'amour, donc de l'harmonie des époux. Quant à savoir si la décision prise était en accord avec la volonté divine, beaucoup de couples eussent été fort embarrassés de répondre. Ou bien, ils ne s'étaient pas posé cette question-là, ou bien, s'ils se l'étaient posée, ils avaient décidé, sans en être certains, que Dieu était d'accord avec leur manière de trancher le problème.

Il est vrai que ce problème n'est pas facile à résoudre. Et pourtant, s'il est un domaine où la volonté divine doit nous être clairement révélée, c'est bien celui-là ! Est-il responsabilité plus grande, plus lourde de consé-



quences, que celle de la procréation ? Jésus-Christ est venu nous révéler la sollicitude de Dieu, Sa volonté de partager toutes nos difficultés et de nous aider à les résoudre. Comment, devant celle-là, pourrait-Il rester muet et indifférent ?

Une mise au point s'avère d'emblée très nécessaire. Sociologues, humanistes, démographes, politiciens, médecins, chacun de ces éminents personnages pourrait prendre part au débat, apporter sa vision du problème et sa manière de le résoudre. Il serait certes intéressant de les entendre. Mais leurs propos demeurent insuffisants s'ils sont le fruit de leur seule sagesse humaine. Car les propos de l'homme le mieux informé n'ont de valeur pour un chrétien que dans la mesure où ils sont respectueux de la volonté de Dieu. Christ est la vérité. A la recherche d'une réponse et devant toute décision, le chrétien interroge d'abord Christ.

Or, il y a dans la Bible des directives assez précises pour qu'à leur lumière il soit possible de cerner ce problème et de rechercher clairement la volonté du Seigneur. Mais, avant de s'adonner à cette recherche, il faut faire certaines constatations.



Elever une famille a coûté de tout temps peine et labeur, certes largement compensés par des joies. Mais aujourd'hui, dresser la table autour de laquelle attendent de nombreux enfants, faire la part hebdomadaire du linge et des habits indispensables — sans oublier celle des souliers — a cessé d'être pour beaucoup de couples un jeu souriant. Quand encore, à force de travail et de prière, cela le serait, le plus gros problème ne serait pas encore résolu. Car le « problème » d'innombrables foyers,

c'est de donner une place à ces enfants, autrement dit : de les loger.

A moins d'avoir une maison familiale bien à soi, la chose au monde la plus difficile à trouver aujourd'hui, c'est un appartement pour famille nombreuse ! Parce qu'aujourd'hui, les propriétaires d'immeubles locatifs pensent à tout : eau chaude, chauffage général, dévaloir, ascenseur, salle de bains, etc., mais guère aux familles avec enfants. Bien sûr, ils ne les ont pas totalement ignorées. Dans les plans de construction, on a prévu une place pour les familles, à condition que les parents soient raisonnables selon les normes des propriétaires d'immeubles et de leurs autres locataires : deux à trois enfants par foyer, au maximum !

Après quoi, si vous avez dépassé ce chiffre, vous faites partie de la catégorie des déraisonnables qui ne marchent pas avec le progrès et qui sont à reléguer dans les « immeubles subventionnés pour famille nombreuse ».

Par bonheur, les appartements de ces immeubles là sont à peu près à la mesure de votre bourse, même si la forme du bâtiment et l'épaisseur des murs ne sont pas satisfaisantes.

Les membres des familles nombreuses ont l'habitude de ne pas faire les difficiles. Trop contents d'avoir trouvé à se loger, ils sont reconnaissants d'avoir quatre murs, même s'ils laissent passer tous les propos du voisin.

Quant aux foyers avec enfants selon la norme « raisonnable », il faut encore leur recommander d'être prudents. N'auraient-ils que deux enfants, il importe qu'ils ne le disent pas trop haut, surtout à l'heure où ils passeraient d'une agence à l'autre à la recherche d'un appartement. Car, si pour le même appartement se présentait un couple sans enfant, c'est celui-là qui aurait la préférence, même s'il était accompagné de deux chiens. Pourquoi ? Parce que dans le monde organisé, civilisé que connais-



sent les hommes réalistes d'aujourd'hui, c'est presque un crime d'avoir de la famille. C'est en tout cas un non-sens!

Vous ne comprenez pas ? Mais, les enfants, ça gâte les tapisseries ! Et puis, dans le monde du silence où l'on vit, le monde des trams, des autos, des avions, des scooters, les enfants ça fait du bruit ! Les motos seraient encore tolérables, mais les cris d'enfants, ça, c'est insupportable ! D'où la préférence donnée aux chiens. (Ne leur en voulez pas ! Ils n'y sont pour rien.)

Voilà l'arrière fond sur lequel s'inscrit, pour d'innombrables couples, la question : combien d'enfants !

Avec une remarque complémentaire : les familles avec enfants sont parfois seules responsables des difficultés qu'elles rencontrent sur le plan logement. Leurs enfants sont si mal élevés qu'ils finissent par décourager le plus prévenant des propriétaires. La lettre ci-dessous le montre bien :

Les enfants mal élevés sont la plaie des maisons locatives et la terreur des propriétaires. Je viens d'en faire la cruelle expérience. Il y a quelques mois, j'ai donné la préférence pour un logement à une famille avec deux enfants. J'avais de très bons renseignements sur les parents, mais malgré la justesse de ceux-ci, il faut vivre avec les gens pour voir vraiment ce qu'ils sont.

Les deux bambins de trois et quatre ans ont transformé cette maison tranquille en un vrai atelier de ferblantiers, tant ils tapent sur les meubles et autres objets à percussion ! D'autre part, ils brailent et se chamaillent à longueur de journée.

Toute la maison a été troublée par ce « chambard ». J'ai d'autre part des locataires qui l'habitent depuis vingt ans, une autre famille depuis quarante-cinq ans. Ces familles ont aussi le droit à la tranquillité, surtout qu'ils ont élevé convenablement une nombreuse famille dans notre maison. En conséquence, j'ai averti les coupables, et si cela ne va pas mieux, j'agirai ! Mais une autre fois, je saurai à quoi m'en tenir.

Si les jeunes ménages ne savent plus élever leurs gosses, tant pis pour eux ; qu'ils bâtissent des maisons où ils pourront tout démonter selon leur bon plaisir ; ce sera leur affaire.

Moi-même, je suis en location avec des enfants et je m'arrange pour qu'ils se conduisent convenablement; je suis donc en droit d'exiger la parcellle de mon prochain.

Ce propriétaire a parfaitement raison. Ses propos sont une graine à semer dans le cœur de tous les parents !



Cela étant dit, comment un chrétien va-t-il résoudre le problème de la limitation des naissances ?

Il faut commencer par définir clairement les différents aspects de la vérité à l'intérieur desquels chaque cas trouvera sa solution.

Pour un chrétien, le bien, c'est ce que Dieu veut, *et veut aujourd'hui*. Dieu peut, dans Sa souveraineté et Son amour, vouloir aujourd'hui à l'intention de tel couple, quelque chose qu'Il ne voudra plus demain. Tel un père, Dieu connaît Ses enfants. Il aura vis-à-vis d'eux des exigences différentes, non parce qu'Il est partial, mais parce que, plein d'amour, Il adapte Ses exigences à leurs diverses possibilités, à leur nature, à leurs circonstances.

Le bien étant ainsi ce que Dieu veut, y a-t-il dans Sa Parole une volonté clairement exprimée et valable en tous temps et pour tous les couples ?

Il suffit d'ouvrir la Bible au premier chapitre du premier livre pour entendre un ordre précis. Il est dit en effet : *Dieu créa l'homme à son image... il le créa homme et femme. Dieu les bénit et leur dit : Fructifiez, multipliez...* (Genèse 1. 27-28).

Voilà un ordre précis. Pour tous les couples, la bénédiction divine se trouve liée à son obéissance. Mais il faut le préciser d'emblée : la foi ne fait jamais de l'homme un irresponsable. Tout chrétien aura à rendre compte (Romains 14. 10; 2 Corinthiens 5. 10) de tout ce qu'il a pensé,



dit, fait, dans la pleine connaissance de la volonté divine. L'Evangile appelle l'homme à devenir un être majeur qui prend au sérieux la volonté de Dieu et l'assume personnellement devant le Seigneur et son Eglise.

Ainsi, quand Dieu dit qu'Il veut la famille, il appartient aux époux de réaliser librement cette volonté divine. Qu'on ne se méprenne pas sur la portée de cette libre obéissance. Dieu ne fait pas du couple une machine à produire des enfants. Lorsque des époux attendent famille, c'est qu'ils en ont pris la responsabilité devant Dieu. La bête, elle, est liée à son instinct. L'homme dans la dépendance de Dieu garde autorité sur lui-même et sur ses sens. Il ne pourra jamais prétendre que Dieu seul est responsable de l'enfant qui a été conçu. Car, si conception il y a, c'est que le couple, dans la liberté d'enfants de Dieu, l'a bien voulu.

Ce n'est pas sans raison que Christ est appelé l'époux de l'Eglise. Un mari selon Dieu ne fait pas de sa femme une esclave soumise à tout ce qu'il lui plaira de lui imposer. Car si, en quoi que ce soit, il privait sa femme de sa liberté personnelle, pour être vrai, son amour n'en serait pas moins tyrannique. Aux côtés d'un époux digne de ce nom, une épouse reste responsable de tout ce qu'elle pense, de tout ce qu'elle dit, de tout ce qu'elle fait, de tout ce qu'elle décide, même quand elle reconnaît en son mari son chef et se réclame de son autorité. Si elle venait à faire ce que Dieu ne veut pas, elle ne pourrait jamais dire ce que précisément Adam et Eve ont prétendu.

Quand Dieu a demandé à Adam comment et pourquoi il avait abusé de sa liberté, il a répondu, accusant lâchement sa femme : « C'est elle qui m'a offert du fruit défendu ».

Interrogée à son tour, Eve ne fut guère plus courageuse. Avec la même lâcheté, au lieu d'assumer sa propre responsabilité, elle accusa le serpent (Genèse ch. 3. 11-13).

Cette attitude d'irresponsabilité personnelle est inhérente au monde de la chute. C'est dans le monde des ténèbres, de l'ignorance et du péché, dans le monde séparé de Dieu, ennemi de Christ, hostile au Saint-Esprit, c'est dans le monde de la lâcheté, de l'orgueil et du mensonge qu'on s'accuse les uns les autres, qu'on rejette sur les autres *ou sur Dieu* la responsabilité de ses propres actes.



Autrement dit, si Dieu veut la famille, le couple doit prendre la responsabilité de la vouloir avec Lui. En tous temps, les époux restent pleinement responsables de tous les enfants qui naîtraient à leur foyer.

Autrement dit encore : le couple peut, dans l'obéissance à Dieu, décider pour un temps de ne pas vouloir d'enfants. Il peut décider aussi que la famille est au complet et dans l'obéissance à Dieu, d'un commun accord, prendre la responsabilité de ne plus avoir d'enfants.



Une question précise se pose alors : comment les époux discernent-ils si leur décision est conforme à la volonté divine ?

Dieu voulant la famille, il ont à examiner si les raisons, invoquées pour refuser l'enfant momentanément ou pour toujours, sont valables lorsqu'on les confronte avec l'ensemble des vérités révélées par l'Écriture.

L'examen de quelques cas pratiques montrera la marche à suivre.





Les époux Z viennent de se marier. Ils ont décidé que pendant cinq ans au moins, ils éviteraient l'enfant. Ils sont sportifs et montagnards. Ils veulent demeurer libres, disposer sans entrave de tout leur temps, de leurs soirées, de leur week-end.

Que penser d'une attitude semblable ? Il n'est certes pas indispensable que toute jeune épouse se trouve, dès le premier mois de son mariage, handicapée par les malaises d'une grossesse. Cependant, les raisons invoquées pour refuser l'enfant sont inspirées par l'égoïsme le plus commun. Ces époux vivent dans l'ivresse d'un faux paradis. Leur seul intérêt est la satisfaction de leurs désirs. La volonté de Dieu est la dernière de leurs préoccupations. Leur prochaine course en montagne, telle randonnée à ski, les préoccupent bien davantage.

Un tel départ dans la vie à deux ne saurait s'accompagner de la bénédiction divine. Ces époux sont hors du chemin de Dieu. Car Il a dit : *Fructifiez, multipliez*, et non : Recherchez-vous vous-mêmes dans une contemplation mutuelle, dans une jouissance égoïste, évitant les responsabilités qu'elle comporte.



Voici les époux X. Ils se sont mariés très simplement, ont débuté petitement. L'enfant aussitôt venu n'a pas contribué à alléger matériellement la marche du foyer. Cela n'a pas empêché Monsieur et Madame X de garder intactes leurs ambitions. Le manteau de fourrure, la 4 chevaux, et puis le frigidaire, et la machine à laver, et le poste de télévision, tout cela a pris place dans la liste des projets à réaliser sans trop tarder. Comment y parvenir ?

Madame a décidé de mettre le premier-né en pouponnière, de se chercher du travail. Aussitôt dit, aussitôt fait.

Dès lors, chez les époux X, il n'est plus question d'attendre un second enfant. Sa venue empêcherait Madame X de travailler, par conséquent entraverait les mirifiques projets du manteau, du frigidaire et de la 4 chevaux. Pour tout dire, les époux X ne pensent qu'à eux-mêmes et à leur confort. Il n'y a plus aucun rapport entre leur matérialisme envieux et le dessein de Dieu. La volonté divine — la famille — n'a même plus place en leur imagination.

En fait, ils sont en pleine idolâtrie. Certes, ils ne s'en doutent pas, quand même leur refus de l'enfant en est un signe probant. Comment la bénédiction divine pourrait-elle s'associer à tant de convoitises et de désobéissances ?



Mais il y a une autre forme de matérialisme. Le couple Y a un train de campagne de bon rendement. A la première grossesse de Madame, Monsieur a vivement espéré que ce serait un fils. C'était une fille. Il s'en est vite consolé puisque, deux ans plus tard, ce fils attendu venait au monde. Souhait d'un roi, dit-on !

Dès lors, Monsieur et Madame Y sont entrés dans la voie du calcul. Ils ont pesé le pour, le contre. Ils ont longtemps hésité, puis ont décidé qu'ils pourraient risquer la venue d'un troisième enfant. Ils ont espéré que ce serait encore une fille. Ainsi, le fils n'aurait pas à partager le domaine. Pour le cas où ce serait un garçon, il faudrait, bien sûr, revoir la question. Mais, Monsieur Y a pris ses avances : Si c'était un garçon, eh bien ! on en ferait un instituteur !

C'est ainsi que dans ce foyer, à l'avance, on calcule, on arrange, on décide, préoccupé seulement d'une sagesse tout humaine, elle aussi très matérialiste. On dispose de



l'avenir à la seule lumière de cette sagesse intéressée, sans jamais se demander si c'est bien cela que Dieu veut, s'il n'aurait pas, Lui, d'autres convenances, d'autres arrangements... Lui qui aurait voulu faire de cette famille, avec tous les enfants qui devaient y naître et qui ont été refusés, une famille où Il voulait se glorifier, une famille où Il aurait choisi plusieurs ouvriers pour semer et moissonner un autre grain que celui connu de Madame et Monsieur Y...

\*  
\* \*

X. Y. Z. Cas typiques auxquels il faudrait ajouter tous les foyers où l'enfant est refusé par peur du lendemain ! Comme si Dieu n'était pas Celui qui, au besoin, peut multiplier le pain, remplir la cruche d'huile, faire sortir l'eau du rocher, et couvrir de viande le sol du désert. Non pas que l'homme doive tenter Dieu, vouloir autant d'enfants qu'il en viendra, en laissant à Dieu la responsabilité de les vêtir et d'assurer leur pain quotidien. Toutefois, ce refus de l'enfant par peur du lendemain n'est-il pas une grave forme d'incrédulité, un reniement de la prière de la foi qui dit : *Notre Père qui es aux cieux, donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, et qui croit que Dieu entend, exauce, et donne ce qui Lui est demandé ? N'a-t-il pas dit : *L'or et l'argent sont à moi... Je suis avec vous tous les jours... vous ne manquerez d'aucun bien ?*

\*  
\* \*

Il faut aussi le relever. S'il est des enfants qui n'auraient jamais dû naître dans les conditions qui furent les leurs, il en est tant qui n'ont pas vu le jour à cause de

l'égoïsme de leur mère ou de leur père, parfois aussi à cause de leurs grands parents...

Les lettres ci-dessous illustrent cette face cruelle de la réalité.

\*  
\* \*

Nous sommes mariés depuis dix ans bientôt. Mon mari est très gentil avec moi. Il ne pourrait l'être davantage.

Notre premier garçon est né après dix mois de mariage. Notre seconde quinze mois plus tard. Deux ans après, nous avons eu le troisième; et de nouveau deux ans après, un quatrième. Enfin, il semblerait que nous en resterions là, surtout que mes parents, pour le troisième et quatrième, nous avaient grondés.

Voici qu'après six ans, un nouveau souci surgit. Depuis quelques jours, je me sens très mal. La semaine passée, en réfléchissant à ce qui allait m'arriver, j'étais fortement résolue d'aller voir un médecin pour empêcher cette nouvelle grossesse. Mon mari m'a dit qu'il aimait encore mieux un enfant de plus que de me voir tomber malade; et il n'était pas tranquille.

Moi non plus, je n'étais pas tranquille, mais je ne pouvais pas écouter la voix qui parlait dans mon cœur. Je pensais descendre à X. pour voir un médecin, mais, en moi, le Saint-Esprit travaillait et la crainte d'un châtiment m'a retenue de faire ce pas. Mon mari m'a beaucoup soutenue et encouragée. Il n'en reste pas moins un gros souci.

Demain je pars à Z. pour soigner ma mère. Si elle s'aperçoit de quelque chose, elle me fera des reproches. Mes parents ont une bonne situation mais ne peuvent comprendre que nous ayons autant d'enfants. Ils sont comme les gens du village qui, à la naissance du quatrième, disaient que nous étions des insensés, des nigauds...

\*  
\* \*

... Il y a quelques mois, cette jeune femme me faisait part de ses angoisses : elle croyait attendre son quatrième enfant, mais elle n'en était pas sûre ! Elle aurait aimé qu'on interrompe cette grossesse, disant que son mari quitterait le domicile conjugal s'ils avaient un quatrième enfant...

Elle a accouché avant-hier. Après avoir conduit sa femme à la maternité pendant la nuit, le mari, de colère, n'est pas revenu à la maison. Il ne s'est pas soucié des trois enfants qui restaient, n'est pas



monté voir sa femme après son travail et n'est même pas allé la trouver aujourd'hui dimanche...

\*  
\* \*

En lisant les commentaires sur les devoirs du mari, les larmes me sont montées et j'ai été secouée de sanglots, tout comme cette fois — davantage même — où mon médecin gynécologue avait appelé mon mari pour lui parler. Médecin du corps, médecin de l'âme, vous me dites clairement que je suis normale, saine, « dans le vrai », mais déséquilibrée par les ruses de mon mari avec les lois de la nature...

— Deux enfants suffisent, n'en ayons surtout pas d'autre, disait mon mari. Et il fraudait son acte d'amour... Cela a duré des années, jusqu'à ce que mon corps s'y refuse, devenu malade, sans résistance, et que mon âme soit aussi débilitée par l'impression que la seule valeur que je puisse avoir, soit de servir la faim physique de mon mari.

Et mon mari pensait agir pour notre bien à tous. Il fut donc durement contrarié quand je me trouvai enceinte; et encore plus quand mon médecin, loin de vouloir rien faire pour interrompre cette grossesse, me félicita et m'encouragea à porter fièrement mon enfant, malgré les craintes de mon mari.

— Quand il sera là, il l'aimera, me dit-il; et je repris courage.

Seulement, toute l'attitude de mon mari hostile et nerveux me rendit fragile. Je fis une fausse couche.

Je sortis de la clinique, effectivement les nerfs très ébranlés, avec la promesse de mon mari d'en « recommander un autre » quand je serai devenue plus forte. Promesse donnée avec beaucoup de légèreté, car il entra dans une fureur froide quand je fus à nouveau enceinte. Il voulut à toute force interrompre ma grossesse et employa tous les moyens verbaux pour que j'y vienne de mon plein gré.

— Ton médecin est catholique; donc, il n'a qu'un souci: c'est de mettre au monde le plus d'enfants possible. Mais ce n'est pas lui qui paie!

» Sois raisonnable: deux enfants ce n'est déjà pas mal... Nous avons assez de difficultés budgétaires et de soucis d'éducation... Ce serait bien trop, nous n'en sortirons jamais.. Pense aux enfants que tu as. Ne va pas, par égoïsme, leur ravir une partie de ton attention et de nos moyens pécuniaires en en mettant un troisième au monde.»

Ses paroles me faisaient aussi mal qu'un couteau qu'on m'aurait plongé dans le cœur. Mais une voix intérieure me disait: « Il a tort... mais un nouvel enfant nous sauvera... »

Et pendant toute ma grossesse, je puisai mes forces uniquement dans la conviction que j'étais « dans le vrai » et que Dieu m'aiderait, aux côtés d'un mari rigide et bien décidé à « me laisser subir seule les conséquences de mon entêtement égoïste ».

Notre troisième enfant est né; c'est le plus beau et le plus fort, et il ressemble de plus en plus à son père. Celui-ci goûte plus profondément que jamais... la fierté de la paternité ! Nous sommes sur le bon chemin...

Eh ! oui, c'est bien ainsi que cela se passe. Mais pour une épouse qui a du cran, combien qui ne regardent qu'à leurs aises ! Combien, aussi, n'ont pas le courage d'attendre un nouvel enfant... à cause du mari.

Epoux grossiers, boudeurs, qui en veulent à leur femme parce qu'elle est enceinte. Comme si eux n'y étaient pour rien ! Epoux à la fois lâches et tyranniques, qui prennent parfois prétexte de la grossesse de leur femme pour entrer dans un chemin d'infidélité.

Et que dire des parents, des mères ou belles-mères qui se permettent de faire des reproches à leurs enfants, parce que ceux-ci attendent à nouveau de la famille ? Il semblerait pourtant qu'une mère devrait se réjouir de cet événement en même temps qu'entourer de prévenances sa fille ou sa belle-fille. Hélas ! il arrive que mère ou belle-mère n'aient jamais plus méchants propos à la bouche ou ne se comportent jamais aussi païennement qu'en ces circonstances-là. Par jalousie sans doute, ou par refoulement inconscient !

Ces maris ou ces grands-parents indignes oublient-ils qu'il y aura, un jour, des comptes à rendre ?

Il est compréhensible que de jeunes femmes soient ainsi découragées par leur mari ou leur famille. Cependant, l'obéissance librement consentie donne au croyant de pouvoir triompher par la foi, et de cette peur du lendemain, et de cette opposition des méchants. Aucune femme confiante en Dieu ne saurait l'oublier. Car, là encore, elles ne peuvent ignorer leur responsabilité et dire



à la manière d'Adam ou Eve : « Ce n'est pas moi, mais mon mari et ma belle-mère ».

\*  
\* \*

On pourrait s'étonner que, jusqu'ici, les raisons évoquées soient toutes d'ordre matériel ou circonstanciel alors que, dans la réalité, ces raisons-là sont rarement évoquées et font plutôt largement place à la question « santé ».

Il faudrait commencer par demander aux femmes qui refusent l'enfant par raison de santé, si cet état maladif a été inventé de toutes pièces par leur égoïsme ou réellement constaté par le médecin... Il faudrait aussi demander si cette déficience physique, au nom de laquelle on refuse l'enfant, n'est pas précisément liée à ce refus; car la désobéissance à Dieu peut avoir pour conséquence, entre autres, un mauvais état de santé. Ainsi, l'obéissance retrouvée — soit : une grossesse — rendrait pleinement la santé à telle épouse débile, qui prenait justement prétexte de sa faiblesse pour refuser l'enfant !

\*  
\* \*

Mais, laissant de côté les contrefaçons, il faut s'intéresser aux épouses auxquelles le médecin a dit sérieusement :

— Madame, pour un temps X, évitez la conception.

Il faut respecter les médecins, leur faire confiance, leur obéir. A une condition pourtant : qu'ils demeurent des médecins et, dans la vie de leurs patients, ne prennent pas la place de Dieu. Car les médecins ne sont que des hommes. La plupart font, certes, leur travail avec conscience, souvent avec dévouement. Mais ils peuvent aussi se tromper. Les exemples abondent... que les médecins eux-mêmes citeraient. Aussi, à l'heure où le médecin dit : « Madame, plus d'enfants ! » il faudrait que

cette épouse et son mari, s'ils se réclament de Jésus-Christ, se posent quelques questions.

Dans la foi en Christ, le couple aurait par exemple à se demander si le verdict du médecin tient compte de la souveraineté de Dieu ou s'il ne tient compte que de la science. Ils auraient donc à chercher la volonté du Seigneur avant d'obéir à ce verdict.

Et cela pour une autre raison encore !

Le médecin pourrait être un instrument dans la main de Dieu pour appeler tel couple à un acte de foi. Car vivre dans la foi en Christ, c'est *attendre fermement la réalisation des choses qu'on espère*. Le médecin aussi était ferme dans son verdict. Il disait, selon sa sagesse scientifique, qu'il ne fallait plus attendre ni espérer. Or, le Seigneur peut avoir une pensée toute différente et appeler ses disciples à remercier le médecin de son avertissement, à entrer dans un chemin d'obéissance et de foi. Non pas pour braver le médecin ; mais pour faire confiance au Seigneur et Lui laisser l'occasion d'honorer la foi de ses enfants.

\*  
\* \*

— Et quand il s'agirait d'interrompre une grossesse ?

— La réponse demande une formulation nuancée !

La vie d'un enfant commence au jour où il a été conçu. Il n'est pas besoin de longs commentaires pour faire admettre cette évidence. Les Psaumes 139 et 22 la soulignent à leur manière :

*Dès le sein de ma mère, tu as été mon Dieu.  
C'est toi qui as formé mes reins,  
Qui m'as tissé dès le sein de ma mère.  
Je te loue de ce que tu as fait de mon corps  
Une œuvre si étonnante, si merveilleuse.*



*Oui, tes œuvres sont merveilleuses !*

*Tu connais à fond mon être.*

*Elle n'échappait pas à ton regard, la charpente de mon*  
*[corps,*

*Lorsque j'étais formé dans le mystère,*

*Tissé avec art comme dans les entrailles de la terre.*

*Quand je n'étais qu'un embryon informe, tes yeux me*  
*[voyaient.*

*Et sur ton livre étaient inscrits*

*Tous les jours qui m'étaient destinés*

*Avant qu'aucun d'eux n'existât.*

Cette évidence oblige le chrétien à reconnaître qu'une volontaire interruption de grossesse est en fait la suppression d'une vie; autrement dit : un crime ! Et la liberté avec laquelle, aujourd'hui, on pratique l'avortement, est le triste signe d'une mentalité inspirée du plus pur matérialisme scientifique et athée. Aucun chrétien digne de ce nom ne saurait y souscrire, ni en théorie, ni en fait.

Qu'on n'aille pas dire, cependant, que les médecins en sont les promoteurs ! Ce serait un mensonge de plus.

La vérité, c'est que trop de médecins voient défiler à leur cabinet de consultations des jeunes filles ou des femmes enceintes qui demandent d'être « délivrées », et cela avec supplication et en évoquant de difficiles, voire de pitoyables situations.

Il est trop facile de trancher d'un trait de plume ces cas parfois dramatiques : célibataires liées à un amant marié ou abandonnées par leur ami d'un soir; femmes en instance de divorce, mères de famille dont l'adultère serait rendu manifeste par l'enfant conçu, victimes d'un viol, etc.

Que doit faire le médecin ?

Voici la réponse de l'un d'eux : « Quel que soit le désarroi ou la souffrance de la femme, il appartient au médecin de comprendre cette détresse et de la soigner, en faisant accep-

ter l'enfant par celle qui veut s'en débarrasser. » Il précise : « La vocation du médecin est une œuvre de vie et jamais de mort; elle ne peut donc être que d'empêcher l'avortement, non d'y aider. »

C'est pourquoi, certains médecins refusent de mettre leur science et leur art au service de cette forme parfois légale, mais non moins sacrilège, de l'infanticide. Ils savent que le corps n'est pas simple matière à la disposition des médecins. Tout être, en effet, en même temps que corps, est aussi âme et esprit. Ils savent que toucher à l'un, c'est nécessairement toucher à l'autre. A supposer que l'avortement n'ait eu aucune suite fâcheuse pour le corps — mais, en est-on aussi certain que cela ? — ils savent que sont imprévisibles les conséquences de cette opération dans l'âme et l'esprit de leur patiente.

Deux témoignages le révéleront à ceux qui persistaient à vouloir le nier.

Lorsque vous dites qu'une semblable intervention ne va pas sans souffrance morale, combien vous êtes dans le vrai. J'ai dû y passer moi-même. J'ai le cœur malade et quatre enfants dont deux sont du premier mariage de mon mari. Je puis vous dire que la souffrance du corps passe, mais la souffrance morale reste pendant des années. Combien j'ai dû lutter pour arriver à accepter l'idée de supprimer ce petit être que je regrette encore aujourd'hui, après huit ans. Lutter sans relâche pour combattre cette affreuse chose; c'est ce que je fais.

\*  
\* \*

Le remords et le déséquilibre psychique provoqués par un avortement sont incalculables.

J'ai commis la faute autrefois et, je dois l'avouer, sans me rendre compte de ce que je faisais; j'étais préoccupée uniquement de ne pas nuire au coupable, mon partenaire qui, lui, n'a de ce fait rien eu à subir comme punition.

Il est vrai qu'étant malade à cette époque, il eut probablement fallu m'enlever cet enfant. Là est ma seule excuse.



Mais, depuis lors, je cherche en vain mon assise sentimentale; tout ce que j'entreprends en vue de me marier, tourne en échec...



En fait, le médecin n'est pas le premier à devoir être averti ou repris. Cet avertissement concerne d'abord ceux et celles qui, ayant eu recours au médecin, croient leur conscience déchargée parce que le médecin a accepté de pratiquer l'avortement.

On vient de le souligner : l'avortement est une forme d'infanticide. Le sacrifice expiatoire du Christ couvre aussi cette désobéissance et en libère quiconque Lui en fait l'aveu et Lui en demande pardon.

*Va, et ne pèche plus*, dit le Christ à tout pécheur repentant. Cette parole concerne aussi bien le médecin que sa patiente. Elle fait aussi comprendre et accepter la vérité suivante : *Tout enfant conçu doit être mené à terme*.

Mais, si impressive soit-elle, cette vérité s'accompagne nécessairement de ce commentaire explicatif : Tout enfant conçu doit être mené à terme, à moins que, conscient du danger grave que court sa patiente, le médecin n'estime indispensable l'interruption de la grossesse.

Il est en effet des cas, d'ailleurs rares de nos jours (grâce aux progrès considérables de la médecine et de la chirurgie), où le risque mortel pour la mère est si grand qu'il y aurait inconscience à passer outre et à ne pas envisager le sacrifice de l'enfant.

Devant cette douloureuse nécessité, il importe une fois de plus de discerner la volonté divine. Car, si consciencieux et professionnellement compétent que soit le médecin, son verdict ne saurait être accepté sans que le couple chrétien en ait pris, lui aussi, la responsabilité devant Dieu. Comme dit plus haut déjà, il est des circonstances

difficiles qui sont autant d'appels à un acte de foi. Ce que la science décrète dangereux et impossible, la foi dûment éclairée d'En-haut peut le voir triomphant du danger et rendu tout à fait possible.

Comment obtenir cette certitude dans la foi ? Un exemple concret le montrera.

Les époux X, lors de la naissance de leur deuxième enfant, avaient reçu avertissement du médecin. Le mauvais état de santé de Madame ne permettait plus d'envisager une nouvelle grossesse. L'avertissement avait été entendu, pris au sérieux, insuffisamment pourtant puisque, quelques mois plus tard, Madame X était enceinte. Le médecin consulté ne put que confirmer son premier verdict. Que faire ?

Quand la foi est vivante, elle éclaire le chemin de la vraie obéissance. Devant la gravité de la décision, ces époux demandèrent un délai de huit jours. Ils savaient que leur prière personnelle jointe à celle de quelques frères en la foi avec lesquels ils partagèrent aussitôt leur difficulté, recevraient réponse claire de la part de Celui qui *observe tous les habitants de la terre et exauce ses enfants quand ceux-ci l'invoquent.*

Effectivement, huit jours plus tard, Madame X pouvait dire à son médecin qu'elle le déchargeait de toute responsabilité. Avec son mari, elle avait reçu la certitude intérieure que Dieu lui aiderait à mener heureusement à terme cette grossesse, dangereuse pour sa santé. Ce qu'il advint en réalité.

Dans sa manière de rechercher d'abord le secours et la volonté du Seigneur, cet exemple est à imiter. Les réponses ne seront pas toujours celle que reçut le couple X. Pour demeurer dans le concret, il faudrait, en effet, citer tel autre couple qui, face à une situation semblable, a prié en communion avec beaucoup de frères et sœurs dans la foi et, après quelques jours de prière, a compris qu'il devait



obéir au médecin. La souffrance d'avoir à passer par cette mutilation n'était pas diminuée pour autant; cependant, chose précieuse entre toutes, elle était acceptée dans la paix et la consolation que donne l'Esprit à tous ceux qui, confiants en Dieu, passent par l'épreuve.



Plutôt que d'avoir à interrompre une grossesse, il serait plus simple d'éviter la conception. Et ceci nous ramène au cœur de la question débattue en ce chapitre : Est-il possible de limiter les naissances ?

On a vu plus haut les mauvaises raisons qu'on peut invoquer pour justifier une limitation. Il est temps de souligner qu'on peut avoir aussi de très bonnes raisons de la vouloir.

Et ce ne sont pas seulement des raisons de santé ! Beaucoup de catholiques et l'ensemble des Eglises anglicanes et réformées reconnaissent aujourd'hui que le mariage n'est pas d'abord « instrument de procréation », mais, dans sa plénitude spirituelle et physique, « moyen pour deux êtres de se rencontrer et de s'unir pleinement ».

Avant d'être procréateur, l'acte d'amour est moyen de communion, source de joie donnée entre époux, source aussi de renouvellement. Dans la volonté divine, cet acte comporte naturellement la possibilité de la procréation. Mais avant d'être soumis à cette loi naturelle, le couple est soumis à Dieu qui a voulu entre eux l'unité de l'amour. Ce que Dieu veut par l'amour conjugal, ce n'est pas d'abord procréer, mais manifester un aspect de Sa gloire.

L'amour conjugal, a-t-il été dit, est une forme de témoignage de l'amour du Christ pour son Eglise et de l'amour de l'Eglise pour Jésus-Christ. C'est sous cet angle que le Nouveau Testament revient à plusieurs reprises

sur la question du mariage et nullement sous l'angle de la procréation.

Bien plus, aussi vrai qu'Il veut la famille, Dieu veut que les époux ne se refusent pas l'un à l'autre (1 Corinthiens 7. 5).

Il veut que l'homme prenne soin de sa femme (Ephésiens 5. 29) et ne lui impose pas des enfantements successifs jusqu'à total épuisement.

Ce qu'Il veut, c'est qu'ils prennent ensemble la responsabilité des enfants qu'ils mettent au monde. Car il ne suffit pas de leur donner la vie. Il faut les élever, leur assurer des conditions favorables d'existence. L'avertissement biblique demeure, là aussi, riche de sens : *Pères, n'irritez point vos enfants* (Ephésiens 6. 4; Colossiens 3. 21). Une famille avec un très grand nombre d'enfants peut finir par peser aux enfants eux-mêmes; les conditions qui leur sont faites, peuvent devenir pour eux une cause incessante d'irritation.



On peut donc affirmer avec force que Dieu appelle les époux à vivre dans l'unité, sans aboutir toutes les fois à la procréation.

Le pasteur Roland de Pury le dit avec humour et autorité : « Le couple humain n'est pas un couple d'animaux qui fait ses petits dans l'irresponsabilité, mais un couple d'hommes responsables des enfants que Dieu lui donne, qui ne subit pas mais prend une décision et qui, par conséquent, limite le nombre de ses enfants...

» Que l'on discute sur le chiffre de cette limitation et surtout sur les moyens de cette limitation, c'est normal. Mais sur le fait lui-même, c'est une très mauvaise plaisanterie. Autrement dit, j'admets que l'on me reproche de n'avoir pas douze enfants, ou même de ne pas en



avoir seize, mais celui qui nous reprocherait de ne pas en avoir vingt-six, vous me permettriez de le regarder comme un plaisantin. Or, à supposer que ma femme ait survécu, c'est vingt-six enfants qu'il nous faudrait avoir, et non pas huit, si nous n'avions pas limité et ne continuions pas à limiter les naissances. Il vaudrait donc mieux, dans ce domaine, ne pas parler pour ne rien dire et admettre une fois pour toutes qu'une juste limitation des naissances faite d'un commun accord dans l'amour et la confiance en Dieu, fait partie intégrante du mariage chrétien, et qu'il n'y a que des alcooliques, des irresponsables pour faire leurs enfants comme les animaux font leurs petits » (*Journal Réforme* du 3. 3. 56).

\*  
\* \*

L'Evangile est la bonne nouvelle de l'amour de Dieu pour toutes les créatures. Cet amour révélé et incarné en Jésus-Christ, pardonne, sauve, régénère, apporte en tout homme qui l'accueille, vie nouvelle, vie éternelle.

Ce qui fait d'un homme un chrétien, c'est sa rencontre personnelle avec le Christ vivant. Christ est la réponse à tous les problèmes de l'homme, y compris celui de la limitation des naissances.

C'est inspiré par le Christ qu'un couple sait ce qui lui est demandé; car, hors du Christ, l'homme est un égaré, qui se trompe lui-même et ne cesse d'aggraver sa propre situation et celle des autres.

Ce que Roland de Pury appelle « un accord dans l'amour et la confiance en Dieu » est en fait cette communion avec le Christ ressuscité. Elle se renouvelle de jour en jour par la prière et la mise en pratique de la volonté divine révélée dans les Saintes Ecritures.

Aussi bien la décision dernière concernant cette limitation n'appartient-elle à personne d'autre qu'au couple,

dans sa libre soumission à Dieu. L'Eglise n'a pas d'ordre à lui donner. Elle ne peut que demander à Dieu de garder les couples sur le chemin d'une obéissance dans la foi.

. . .

Quant aux moyens de cette limitation, le choix doit en être laissé à la pleine liberté en même temps qu'à la pleine responsabilité des époux. Ils auront tout avantage à se laisser conseiller par le médecin de famille.

Il faut savoir cependant que l'Eglise catholique romaine condamne absolument tout moyen anticonceptionnel. Une encyclique de Pie XI, datant de 1930, fait de la procréation le but principal du mariage. Ce serait déformer la vérité que de l'entendre comme un encouragement au natalisme systématique. Non ! pour l'Eglise romaine, l'important c'est que l'acte conjugal — même quand il est expression d'unité sans aucune intention de procréation — ne soit jamais un refus de l'enfant. Ce serait priver le mariage de sa signification que de mettre volontairement obstacle à la procréation.

La chrétienté non romaine ne porte, elle, aucun jugement sur les moyens employés. Elle considère que le principe d'une liberté de conception étant admis, la question des moyens est très « secondaire par rapport à l'intention que l'on a lorsqu'on les emploie ».

Non pas que tous soient recommandables indifféremment. Il n'est pas question dans un livre comme celui-ci d'entrer dans les détails que tout médecin est disposé à donner aux époux qui l'interrogeraient.

Cependant, il est bon de rappeler ce qui suit :

La continence compte au nombre des chemins d'obéissance que Dieu trace devant les pas de ses enfants. Elle est même recommandée pour une double raison : *à cause*



*des calamités qui approchent* (1 Corinthiens 7. 26), et, *pour un temps, afin de vaquer à la prière* (1 Corinthiens 7. 5). Cependant, l'apôtre dit avec sagesse : *Retournez ensemble, de peur que Satan ne vous tente par suite de votre incontinence.*

Il y a vingt-cinq ans environ que, simultanément, un Autrichien, le Dr Knaus et un Japonais, le Dr Ogino, énonçaient la loi qui porte dès lors leur double nom. Cette loi permet de déterminer de façon assez précise, pour chaque femme, la période mensuelle de fécondité. La méthode Ogino, quand elle est strictement observée, se révèle efficace dans de nombreux cas. Elle est cependant loin d'être infaillible. Elle permet — et c'est déjà beaucoup — sinon de limiter, au moins d'espacer les naissances.

Cependant, il est de nombreux cas où, pour toutes sortes de raisons, la méthode Ogino est inopérante. Que les époux prennent alors conseil du médecin. Il leur indiquera le moyen de demeurer unis en gardant à l'acte d'amour la place d'honneur que Dieu lui a voulu. Car, il est inadmissible que cet acte, appelé à réjouir les époux, à renouveler et à sceller leur unité, devienne par la hantise des conséquences une occasion de rupture, mêlée de regrets ou de reproches.

Au chapitre 28 de la Genèse nous est racontée l'histoire d'Onam. Son nom caractérise aujourd'hui certaine fraude qu'il faut dénoncer parce qu'elle avilit l'acte conjugal, prive l'épouse de la joie naturelle à laquelle elle aspire et finit par déséquilibrer psychiquement et physiquement les conjoints. Le Dr G. Richard écrit : « Interrompre un rapport sexuel avant la fin équivaut à tendre un verre d'eau fraîche à un voyageur altéré et à le lui retirer au moment où il commence à boire. Seulement, ici, il s'agit d'un acte infiniment plus complexe, qui embrasse tout l'être et qui symbolise tout ce que la femme attend de son

époux, physiquement et psychiquement. Quelle déception! Même si l'épouse est d'accord consciemment, son inconscient proteste. Pour l'homme, prendre l'habitude de trouver sa joie sans donner la contre partie à sa compagne, c'est une école d'égoïsme. »

Quant à l'opération que peut proposer le médecin, opération consistant en une ligature des trompes chez la femme ou une ligature du canal déférent chez l'homme, elle peut être envisagée comme un moyen semblable aux autres. A une condition pourtant ! Cette opération enlève à tout jamais la possibilité d'avoir de la famille. On ne peut donc la prévoir qu'après longue et sérieuse méditation éclairée par l'Esprit saint. Placés devant la décision, les époux n'y donneront suite qu'après avoir mûrement prié et avoir eu recours au conseil de frères aînés dans la foi. Sans quoi, on risquerait de prendre pour volonté divine ce qui n'est que faiblesse de la foi, souci de son agrément... ou sagesse à la mode.

\*  
\* \*

Limitation des naissances... Il est des circonstances où ce problème apparaît, soudain, sous un jour tout nouveau. A la mort d'un enfant, par exemple.

Ce jour-là, beaucoup de parents comprennent ce qu'ils n'avaient jamais compris auparavant.

Ils saisissent que les enfants ne sont pas leur propriété et qu'ils appartiennent d'abord à l'Auteur de toute vie.

Ils saisissent aussi que la peine, le travail, la fatigue, la souffrance que coûte un enfant sont assez peu de chose en somme, comparés à la joie, à la richesse que l'enfant apporte avec lui et laisse derrière lui.

Ils saisissent surtout que tout ce travail, et toute cette peine, et toute cette souffrance, ne sont pas vains. L'autre peine, l'autre souffrance, l'autre travail, celles et celui



pour lesquels l'homme se dépense tellement aux seules fins de s'enrichir ou de se faire un nom, ceux-là sont vains. Car de tout ce que l'homme fait, après un certain temps — l'espace de quelques années ou de quelques siècles — il ne reste rien, sinon parfois quelques ruines.

Une seule chose demeure éternellement : les âmes vivantes de tous ceux qui, élevés dans la connaissance du Christ vivant, ont été par Lui arrachés à la mort, régénérés pour la vie éternelle.

Les parents en ont-ils conscience ? Savent-ils que c'est là leur vraie tâche et leur vraie responsabilité : être les témoins du Dieu Saint devant leurs enfants et les amener le plus tôt possible à la connaissance personnelle du Christ ? Il les destine à la vie éternelle. Il appartient aux parents de les y préparer.

Il y a beaucoup d'enfants élevés pour la misérable gloire de ce monde.

Il y a beaucoup d'enfants à qui leurs parents donnent tout, sauf l'essentiel. Au travers de son père, l'enfant devrait apprendre à aimer Dieu, le Père tout-puissant. Au travers de sa mère, il devrait saisir l'amour prévenant, patient et persévérant du Seigneur. Et en voyant ses parents s'aimer, il devrait apprendre à aimer à son tour.

Il y a des époux heureux... De tels couples, Dieu les appelle certainement à accepter beaucoup d'enfants dans leur foyer. Les enfants seront élevés pour Sa gloire à Lui, et non plus pour les seules vanités d'un monde d'autant plus insensé qu'il est davantage en révolte contre Dieu.

Si un couple chrétien et sans enfant venait à penser que cette grâce lui a été refusée, il faut lui rappeler l'exemple de l'apôtre Paul. Au jour du Seigneur, en dépit de son célibat volontaire, il se présentera devant Dieu, entouré d'une immense famille : celle qu'il a, de la part de Christ et avec son aide, engendrée à la vie éternelle.

Pour cette naissance surnaturelle, Dieu cherche des pères et des mères. Pour ce glorieux et fécond ministère, Il appelle les pères et mères de famille, mais encore les époux sans enfants et les célibataires.

**LA CONTINENCE** C'est intentionnellement que ce sujet est ici placé dans le chapitre des difficultés. Tout être normalement constitué, dès l'âge de la puberté, connaît cette lutte, parfois quotidienne, pour demeurer chaste. Il faut être loyal et reconnaître que celui qui veut mener le combat victorieusement n'a pas la partie facile. Il semble même que la difficulté va chaque jour en augmentant.

Comment demeurer chaste, en effet, dans un monde où la réclame illustrée fixe l'attention sur tout ce qui touche au sex appeal; où la liberté des mœurs, du langage, du comportement frise sans cesse le libertinage; où celui-ci trouve des alliés dans la littérature, dans la plupart des films de cinéma, dans la grande majorité des pièces de théâtre, des chansons, des scènes, des jeux que la radio ou la télévision déversent dans les foyers ?

Cette lutte connaît encore un autre ennemi : l'adage populaire qui veut que « jeunesse se passe », qui laisse entendre aux célibataires que la chasteté est nuisible à la santé, et qu'une vraie préparation au mariage ne saurait se passer d'expériences vécues.

Il est des « bobards » qui ont la vie dure. Ceux qui les colportent y trouvent une forme de justification à leurs défaites.

Loin d'être néfaste à la future vie conjugale, la chasteté en est au contraire la vraie préparation. S'abandonner à chaque « occasion », ce n'est pas faire preuve de virilité, ni de féminité, mais de lâcheté. La véritable



école du mariage vise à la formation de caractères trempés, de volontés décidées à tenir ferme sur le chemin de la fidélité, même quand il est difficile.

Or, la parole biblique est claire : *La volonté de Dieu, c'est votre sanctification; Il veut que vous vous absteniez de l'impureté, et que chacun de vous sache posséder son corps dans la sainteté et dans l'honnêteté, sans jamais vous livrer à des passions déréglées, comme le sont les païens qui ne connaissent pas Dieu... Faites donc mourir ce qui, dans vos membres, est terrestre : la débauche, l'impureté... Fuyez l'impudicité* (1 Thessaloniens 4. 3-5; Colossiens 3. 5; 1 Corinthiens 6. 18).

L'impudicité, en effet, tue les nobles sentiments, développe la sensualité, et amène celui qui s'y adonne à confondre bientôt bonheur et plaisir sexuel.

L'impudicité devient la véritable école de l'adultère. Elle favorise l'égoïsme jouisseur. La connaissance qu'elle donne de l'homme ou de la femme est absolument erronée. Elle ramène le sexe opposé à un instrument de plaisir. Bref, elle ignore la bonté, le respect du prochain, les prévenances. Elle dénature les sentiments, les paroles, les gestes mêmes de l'amour puisque, au lieu d'en faire un don, elle en fait une forme de rapine.



Il faudrait être singulièrement naïf pour croire que la chasteté puisse être nuisible à la santé.

Par souci sanitaire plus que moral, un chef militaire, connaissant les dangers de l'impudicité, avait fait afficher bien en vue, en caserne, une pancarte qui disait : « La chasteté ne fait rire que les imbéciles ».

Et voici deux réflexions de médecin :

« Les maux de l'incontinence sont connus, incontestés; ceux que provoquerait la continence sont supposés, ima-

ginaires. Ce qui le prouve, c'est que de nombreux ouvrages savants et volumineux ont été consacrés à exposer les premiers, et que les autres attendent encore leur historien.»

« Je mets qui que ce soit au défi de trouver dans l'histoire de la médecine, chez tous les peuples du monde, une seule maladie qui puisse être causée par l'abstention de rapports sexuels. » (Citées par Dr Carnot dans «Au service de l'amour».)

\*  
\* \*

Adolescent ou adulte obligé au célibat, comment demeurer chaste ?

Il faut d'abord y croire comme à une vocation que Dieu nous adresse.

Dans le plan divin, la sexualité joue un triple rôle : elle marque notre personnalité en nous déterminant. Dans le seul cadre du mariage, elle est moyen de communion avec un conjoint. Elle est enfin moyen de reproduction.

Dans l'attente du mariage, ou en dehors de celui-ci, la chasteté est donc voulue de Dieu; toute incontinence est une forme d'idolâtrie (égoïste recherche de soi-même, servile soumission à la puissance sexuelle) ou une désobéissance à la loi d'amour (atteinte à l'intégrité du prochain et de soi-même).

Il faut y croire d'une autre manière encore.

En effet, si l'on n'est pas convaincu qu'il est possible de demeurer chaste, la bataille est déjà en partie perdue. Un fardeau est d'autant plus lourd à porter qu'on le croit au-dessus de ses propres forces. Pour convaincre, Dieu requiert de l'homme la foi en la victoire.

\*  
\* \*



Dans tous les domaines de la vie, la volonté joue un rôle primordial. Le diable le sait bien, qui maintient son autoritarisme actif en l'homme dans la mesure de la passivité de celui-ci. Dieu le révèle aussi lorsqu'Il appelle l'homme, libéré par Jésus-Christ, à vivre dans la liberté *en voulant ce que Dieu veut*.

La chasteté est possible liée à cette volonté. Car, si le jeune homme ou la jeune fille le veulent, ils peuvent rester maîtres de leurs instincts et refuser toute compromission avec l'impudicité.

Ils le peuvent d'autant plus que Dieu donne ce qu'Il ordonne. Saint Paul disait : *Je puis tout par Christ qui me fortifie*. Dieu connaît nos luttes. Il sait toutes les difficultés de la bataille que tout être doit livrer pour rester pur. En réponse à la prière, Il donne la force de vaincre à qui le veut, dans le respect de lui-même, des autres, et du Seigneur qui nous a rachetés.

Cependant, cette volonté qui attend de Dieu la victoire et la Lui demande, doit elle-même prendre ses responsabilités. On ne saurait compter sur le secours de Dieu si l'on ne met pas soi-même tout en œuvre pour Lui permettre de l'accorder.

Il est des complaisances que la volonté de chasteté ne saurait tolérer.

Bacchus est un dangereux compagnon.

Il faut rompre avec certaines camaraderies, certaines lectures, certaines distractions.

Pascal définit ainsi l'imagination : « cette folle du logis, cette maîtresse d'erreurs ». La volonté de chasteté exige qu'elle soit tenue en brides.

Il faut aussi fuir l'oisiveté.

Mieux encore, il faut remplir sa vie. La manière la plus simple de le faire est de l'offrir au service des autres, dans une consécration qui recevra du Christ vivant son élan généreux et sa persévérance dans le combat. Dans

cette consécration, il est une pitié à bannir absolument de son propre cœur : c'est la pitié de soi-même, car elle est toujours à l'origine des défaillances. La grâce de Dieu est une réalité. Elle invite tout être défaillant à reconnaître sa faute, à croire au pardon dont le Christ crucifié est le garant, à fuir toute condescendance envers le « mal », à s'engager résolument à nouveau sur le chemin de la liberté dans l'obéissance au Dieu Saint.



Il fut un temps où le célibat, rangé sous le titre : « *Absence d'expériences sexuelles* », était envisagé par la société en général et par beaucoup de célibataires en particulier, comme une forme de vie dépréciée, quand ce n'était pas de vie ratée.

Le temps est heureusement passé qui a fait crédit à de pareilles absurdités. Elles n'avaient pu se faire jour que dans une société volontairement ignorante de la vérité biblique.

Comparé au mariage, le célibat n'a rien d'une existence au rabais. Tout au contraire, quand il est vécu (ou accepté tardivement) comme une vocation, il offre des possibilités uniques. N'est-il pas libéré de toutes les charges contraignantes de l'état de mariage ? N'a-t-il pas à son actif des loisirs, des libertés, une disponibilité sans pareils ? Bien sûr, il a ses désavantages. Mais il ne faudrait pas oublier que le mariage a aussi les siens.

Il serait vain d'opposer ceux-ci à ceux-là, d'autant plus que seul l'esprit d'envie ou de jalousie y trouverait son compte. Pourtant, il ne faut pas craindre de souligner les privilèges du célibat, même quand ils demeurent liés au combat auquel oblige la volonté de chasteté.

Sur le chemin de la vocation chrétienne, ces privilèges sont soulignés par l'apôtre Paul, lorsqu'il dit : « *Celui qui*



*n'est pas marié s'occupe des choses du Seigneur, cherchant à plaire au Seigneur. Mais celui qui est marié s'occupe des choses du monde, cherchant à plaire à sa femme; aussi a-t-il le cœur partagé » (1 Corinthiens 7. 32-33).*

Le Christ Lui-même a mis en évidence cette merveilleuse disponibilité du célibat et ses privilèges, lorsqu'Il dit : « *Il y a des eunuques qui sont nés ainsi, du sein de leur mère; il y a des eunuques qui le sont devenus par l'action des hommes; et il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels, en vue du royaume des cieux. Que celui qui peut recevoir cette parole la reçoive !* » (Matthieu 19. 12).

**LES DÉVIATIONS SEXUELLES** Parmi les faibles auxquels la continence doit être rappelée, il faut nommer les victimes de la masturbation.

Une grande majorité de jeunes gens, mais aussi de jeunes filles, connaissent cette tentation et y succombent. Il ne faut pas minimiser la gravité de ce désordre. Pourtant, ce serait déformer la vérité que d'en montrer les conséquences sous un jour effrayant. Ceux qui, sous prétexte de mise en garde, exagèrent ainsi la réalité, ne réussissent souvent qu'à créer une psychose bien inutile chez de crédules interlocuteurs et leur font plus de mal que le vice qu'ils voulaient dénoncer.

Certes, ce vice abusivement pratiqué peut avoir des conséquences fâcheuses, allant jusqu'à entraver la vie conjugale. Mais, il s'agit là d'abus, qui touchent déjà à la pathologie.

Il faut tenir aux jeunes gens et jeunes filles un langage plus proche de la vérité.

Dans « L'éducation de l'amour » du Dr René Brot, un père parle à son fils. Loin de l'effrayer, il lui dit avec sagesse : « Tranquillise-toi, car notre organisme est ainsi fait. Dieu l'a ainsi construit, il a une souplesse qui lui permet de supporter bien des erreurs, bien des excès ». Mais il ajoute : « Tu finirais par connaître des troubles si tu persévérais dans ce désordre ».

En fait, il n'est pas un jeune homme ou une jeune fille qui ne discernent combien cet acte les avilit à leurs propres yeux. S'ils ont mauvaise conscience au point d'en être tourmentés, c'est qu'ils reconnaissent, sans toujours le formuler, que cet acte contre nature est un signe de leur asservissement. Ils se voient liés à cette tromperie d'un plaisir prometteur et qui les laisse pourtant, à chaque fois, vides et désireux de ne pas recommencer.



Les reproches qu'on pourrait faire aux jeunes ne leur sont d'aucun secours; cela risquerait même d'accaparer davantage encore leur attention, leurs pensées, leur volonté, et de les river à cette défaillance. Ce serait le moyen le plus certain de les y faire succomber à nouveau. Quand on veut arracher quelqu'un au vertige, il ne faut pas attirer son attention sur la profondeur du vide! Il faut lui aider, au contraire, à regarder ailleurs, à y accrocher sa volonté.

Il s'agit donc de rappeler aux jeunes gens et aux jeunes filles le sens et la valeur de l'instinct sexuel. Si la volupté est une des joies que Dieu accorde aux hommes, l'homme ne saurait impunément détourner cette joie de sa fin. La masturbation est donc une escroquerie, car elle détourne de son vrai but la semence que Dieu avait donnée pour l'engendrement, en même temps qu'elle accapare égoïstement un plaisir par lequel Dieu voulait réjouir deux êtres dans une communion unique. Elle est donc une des formes les plus détestables de l'amour de soi.

D'autre part, les jeunes gens et les jeunes filles n'ont pas à avoir honte de leur instinct sexuel, mais à le reconnaître comme « un bienfait, une puissance de vie et d'unité », que Dieu leur demande de réserver aux fins qu'Il lui a assignées.

Au lieu de noircir l'acte de masturbation, il faut éclairer glorieusement le chemin d'une vie ordonnée selon Dieu et sur ce chemin, remettre à sa juste place la sexualité et la chasteté.



Tout ce qui a été dit dans ce livre quant au caractère de sainteté de la vie sexuelle soumise à la volonté divine, nous dispense de toute réflexion, et, surtout, de toute

mise en garde au sujet de la prostitution. Elle est une telle ignominie, une telle dégradation du prochain qu'elle peut être rangée, sans autre, parmi ces choses dont saint Paul disait « *qu'il ne convient pas aux chrétiens même de les nommer* » (Ephésiens 5. 4).

Par contre, il est nécessaire de consacrer quelques lignes à ce douloureux aspect de la réalité qui a nom : l'homosexualité. Cela s'impose d'autant plus qu'elle est prônée aujourd'hui par une littérature offerte à tout venant et tend à être admise dans toutes les classes de la société, en particulier dans la classe dite cultivée. Ce qui faisait dire à un médecin : « Le grand danger de l'homosexualité, c'est le prosélytisme ».

Sans entrer dans les détails qui intéressent la médecine sinon la sexologie, il est important de discerner qu'il y a trois sortes d'homosexuels.



Parmi les invertis, plusieurs le sont devenus par goût du vice, séduits qu'ils ont été par une recherche désordonnée du plaisir. Parmi eux, on trouve aussi certaines femmes que le mariage a déçues. C'est au sujet de ces invertis-là que Paul a écrit : *Suivant les convoitises de leur cœur, ils déshonorent eux-mêmes leur propre corps, eux qui ont changé la vérité de Dieu en mensonge, et qui ont adoré et servi la créature au lieu du Créateur... C'est pour cela que Dieu les a livrés à des passions honteuses... Comme ils ne se sont pas souciés de conserver la connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à un esprit pervers, de sorte qu'ils commettent des actions indignes* (Romains 1. 24-28).

Celui qui est esclave de cette perversion en est libéré dès l'instant où il aspire à retrouver sa vraie nature et,



dans la repentance et la foi, demande le secours du Christ venu délivrer l'homme de l'esclavage du péché.



Cependant, il faut se garder de généraliser et d'enfermer dans une même condamnation des êtres qui, d'eux-mêmes, luttent contre leur tendance dénaturée et ne demanderaient qu'à en être délivrés.

Beaucoup d'invertis doivent leur douloureuse situation à l'éducation erronée qu'ils ont reçue. L'obsession qui les pousse vers ceux de leur propre sexe peut être une fuite inconsciente devant le sexe opposé, autrement dit, une forme de révolte contre la place, l'influence démesurée, parfois aussi, l'autoritarisme de leur mère ou de leur père. Plus souvent encore, chez l'homme en particulier, cette obsession est l'expression d'une souffrance : ils n'ont jamais eu de père et continuent à le chercher. Ils ont besoin d'être enfin aimés par un homme.

N'y a-t-il pas une relation à établir entre la démission scandaleuse des hommes en tant que responsables du foyer et l'inversion, avouée ou non, d'innombrables jeunes gens ? Ne faut-il pas dénoncer cette plaie de la démission de l'homme qui, accaparé de mille manières par le sport, les sociétés, les comités, les copains, les plaisirs, n'a plus le temps d'être un père ? Ne faut-il pas protester avec véhémence contre la lâcheté d'innombrables hommes et d'autant de femmes leurs complices, qui admettent si facilement l'infidélité conjugale, le concubinage, le divorce, et laissent à l'épouse légitime le soin et la terrible responsabilité d'élever des enfants dorénavant privés de père ?

Cette démission est l'expression même de ce que saint Paul dénonçait dans la parole relevée plus haut : *Comme ils ne se sont pas souciés de conserver la connaissance de*

*Dieu, Dieu les a livrés à un esprit pervers, de sorte qu'ils commettent des actions indignes.*

Cela est le fruit de ceci. Les enfants certes ne sauraient répondre de la culpabilité de leur père, qui, par orgueil, refuse de se soumettre à Dieu; mais ils n'en subissent pas moins les conséquences.

Pourtant, la culpabilité des uns n'excuse pas totalement les défaillances des autres. Il faut le redire aux invertis qui cherchent une guérison. Celle-ci ne s'opérera pas miraculeusement par le mariage. Plusieurs l'ont cru à leur propre détriment et au détriment de la femme ou de l'homme qu'ils ont ainsi entraîné involontairement sur un chemin de souffrances. Non ! Avant de songer à se marier, il faut accepter de se reconnaître malades, de se laisser soigner par un médecin de l'âme et de l'esprit. Mieux encore, dans le dédale de refoulements où ils se trouvent arrêtés, Christ, qui a *emporté toutes nos maladies* dans l'expiation de la Croix, peut leur ouvrir un chemin d'apaisement et de renouvellement. La Parole dit : *Celui qui est en Christ devient une nouvelle créature.* (2 Corinthiens 5. 17.)

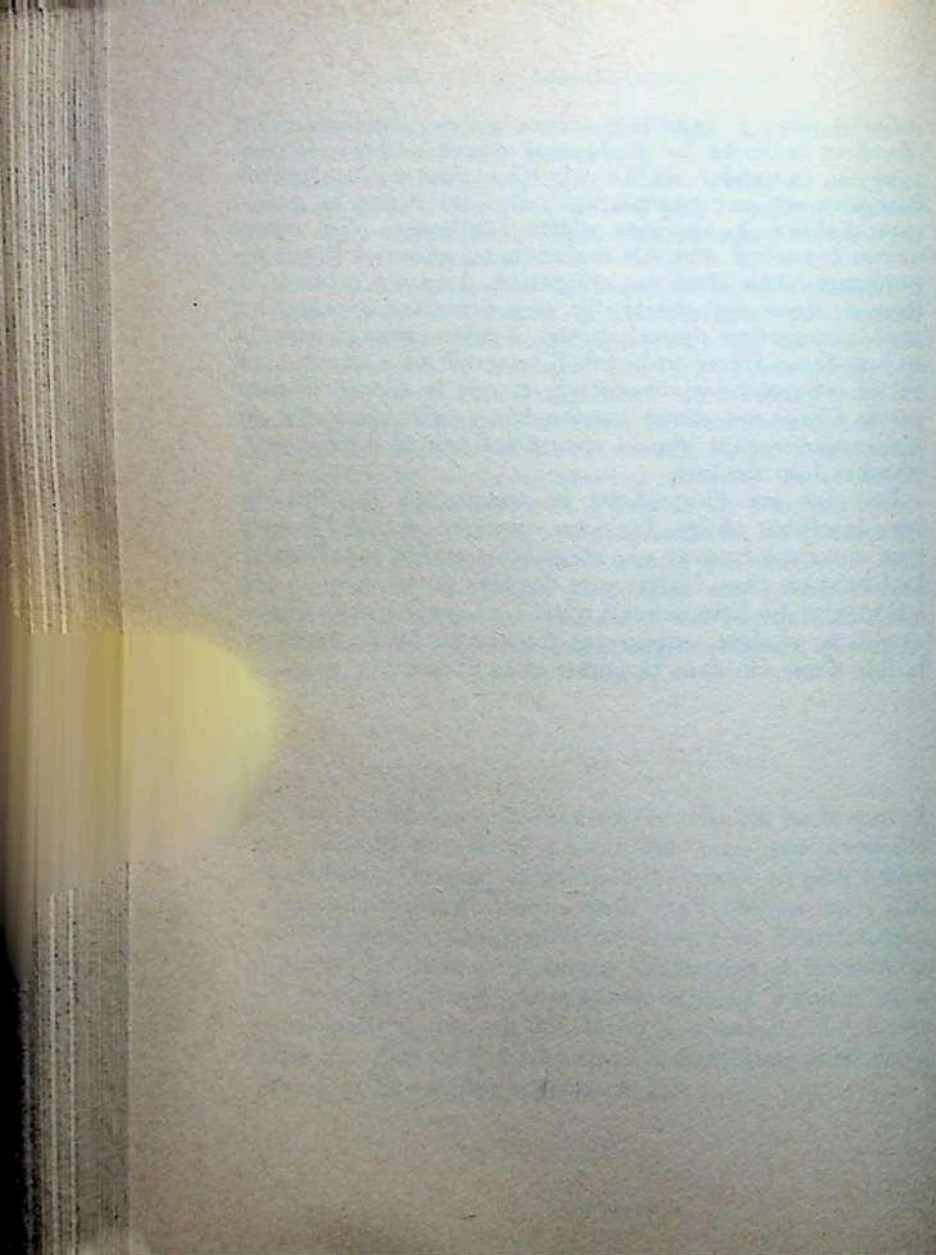


Cette vérité concerne aussi les invertis qui ne le sont ni par vice, ni par faute d'éducation, mais par anomalie congénitale. On peut naître inverti comme on peut naître aveugle, ou sourd. Tandis qu'Il était présent en chair, mais également depuis qu'Il est présent en Esprit, Christ a ouvert les yeux de beaucoup d'aveugles et les oreilles de nombreux sourds. Cependant, laissant d'autres dans leur cécité et leur surdité, Il les a appelés à Le servir dans leur infirmité, à L'aimer et à témoigner ainsi de la liberté qu'ils avaient trouvée en Lui.



Christ peut aujourd'hui encore guérir absolument un inverti et faire de lui un homme nouveau. Mais Il peut aussi lui demander de Le glorifier dans son infirmité. Pratiquement, cet homme aidé et éclairé par la grâce, aura d'abord à accepter d'être « infirme ». En outre, comme beaucoup d'autres malades, ou encore à l'égal de nombreux célibataires par obligation, il aura à recevoir la force de demeurer chaste. Ce sera peut-être un sacrifice pour l'acceptation duquel il aura à prier souvent, avec le secours de ses frères en la foi. Il se souviendra que la pitié de soi est mauvaise conseillère, et que la liberté donnée par le Christ est d'une inestimable valeur comparée au plaisir asservissant que sa nature infirme le pousserait à chercher loin de Lui.

Pas plus que l'impudicité ne trouve une justification dans le célibat obligé, les actes contre-nature de l'inverti n'en sauraient trouver une dans l'anormalité congénitale. Le Christ est venu libérer non des bien portants, mais des malades, et les homosexuels aussi bien que les impudiques — s'ils le veulent — peuvent trouver en Lui la force et la joie d'une vie dans la pureté et la liberté.





## Chapitre V

# A la découverte de la victoire

Parmi les livres traitant de la vie conjugale, il en est peu qui s'intéressent à la communion spirituelle des époux. Alors que dans les liturgies de mariage, l'Eglise exhorte en disant avec l'apôtre : *Fortifiez-vous pour être une maison où Dieu habite en Esprit... Priez ensemble*, rares sont les livres qui enseignent au couple cette communion dans la foi et les moyens de la maintenir et de l'approfondir.

Aussi beaucoup d'époux, même parmi ceux désireux de vivre « selon le Seigneur », trébuchent-ils dans cette recherche de l'unité spirituelle et dans cet exercice conjugal ou familial de la piété.

Il est juste de reconnaître que cette communion se heurte à quelques difficultés.

Il ne suffit pas de vouloir l'unité spirituelle pour que celle-ci offre aussitôt les joies réelles qu'elle promet et, sous certaines conditions, peut immédiatement donner. Deux pauvretés additionnées ne feront jamais un trésor. Si l'on prétend mettre en commun, il faut qu'il y ait quelque chose à partager. La vie spirituelle du couple est d'abord le fruit de la spiritualité des époux.

Cependant, la parole attribuée à Guillaume le Taciturne trouve ici une juste application : « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. » Prendre prétexte de sa pauvreté spirituelle

pour refuser de chercher un chemin de communion dans la foi serait aussi sot que de refuser d'aller au lac avant de savoir nager. L'obéissance porte en elle-même sa récompense.

Aussi, dans le cadre du foyer, l'unité spirituelle voulue et recherchée par les époux se réalisera par ces trois moyens :

**LA LECTURE DE LA BIBLE** La foi vient de ce qu'on entend. Quand l'Eglise, au jour du mariage, remet une Bible aux époux, elle leur donne, outre un beau livre parfois artistement présenté (c'est le cas dans l'Eglise nationale vaudoise), le vrai moyen de recevoir, d'éclairer, de fortifier, d'approfondir, d'augmenter leur foi. Encore faut-il le préciser : La Bible n'est pas seulement un livre à lire; c'est un livre à méditer, à écouter. Ecrivant à Timothée, Paul disait : *Toute l'Ecriture est divinement inspirée, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et apte à toute bonne œuvre* (2 Timothée 3. 16).

Les Eglises, les Unions Chrétiennes, la Ligue pour la lecture de la Bible, mettent à disposition des personnes et des familles une liste de lectures quotidiennes. Elles les invitent à lire fidèlement le passage du jour, à chercher le sens général du texte, ses enseignements, ses applications personnelles, familiales, sociales. Pour faciliter cette méditation, la Ligue invite ses lecteurs à se poser après lecture les questions suivantes :

a) Ai-je appris quelque chose de nouveau concernant la personne et l'œuvre de Dieu le Père, le Fils, le Saint-Esprit ?



b) Le texte attire-t-il mon attention sur un péché dont je doive me séparer ou contre lequel j'aie à me mettre en garde ?

c) Ce texte met-il en évidence une promesse, un don, une grâce que je puisse m'approprier par la foi pour maintenant ou pour plus tard ?

d) Offre-t-il un exemple à suivre ou à ne pas suivre ?

e) Y a-t-il une prière que je puisse faire mienne ?

f) M'apporte-t-il une réponse à une question que je m'étais posée, à un problème qui occupait ma pensée, à une souffrance dont je cherchais le sens ?

g) Puis-je me souvenir d'autres versets dans la Bible qui ressemblent à ceux que je viens de lire ?

.  
.  
.

Est-ce méconnaître la réalité que de décourager à l'avance les bonnes volontés ? Il ne faut pas cacher que, même éclairés par les quelques questions ci-dessus, les commentaires faits par les lecteurs restent souvent pauvres.

Il n'y a pas lieu de s'étonner de cette indigence. Quels époux ont été formés à cette discipline de la vie à deux ? Où leur a-t-on enseigné à méditer un texte, à formuler à haute voix les réflexions que leur inspire la lecture d'une péricope biblique ? Aussi, dans la plupart des foyers où la Bible est encore lue, cette méditation se réduit-elle parfois à quelques tâtonnements vers ce que l'on croit être le sens ou la portée pratique du texte.

L'erreur n'est pas d'avoir essayé mais, dans ces essais reconnus généralement infructueux, de s'en être tenu à des commentaires personnels mal assurés. Dans n'importe quelle branche des activités humaines, l'apprentissage, même le plus facile, se fait sous le contrôle d'un aîné ayant connaissances et expériences. La vie spirituelle a

aussi ses maîtres, ses docteurs, ses manuels d'enseignement. Pourquoi ne pas y avoir recours ?

Il existe plusieurs calendriers bibliques dont le feuillet quotidien porte indication d'un texte à lire suivie d'un bref commentaire. On ne saurait cependant les recommander sans signaler aussitôt qu'il y a une fort mauvaise manière d'en user : beaucoup d'époux lisent le feuillet... mais ne lisent pas leur Bible !

Cette même remarque peut être faite au sujet des livres de méditations quotidiennes. Si excellents soient-ils, ils ne doivent pas dispenser les conjoints de lire leur Bible.

Il est deux sortes de publications à recommander vivement :

a) Les commentaires publiés sous la forme de volume traitant de chaque livre de la Bible. Ces études, peut-être un peu savantes, concernent ceux des époux qui, avancés spirituellement, veulent approfondir leurs connaissances. Lues à haute voix, elles donnent l'occasion d'échanges où la pensée est souvent plus sollicitée que le cœur.

b) A la portée de tous, les publications du genre *La Bible expliquée jour après jour*, offerte par l'Eglise, ou alors *Le Lecteur de la Bible* et son pendant *Le Jeune Lecteur* (pour adolescents et débutants) et *Le Petit Lecteur* (pour enfants) publiés par la Ligue pour la lecture de la Bible. Paraissant à date régulière sous forme de fascicules, ils conduisent à la découverte des richesses du texte proposé chaque jour et, dans la ligne de ce texte, instruisent, révèlent, corrigent, montrent les applications qu'on peut en tirer.

Beaucoup d'enfants et d'adultes, abonnés depuis des années à semblables publications, ont appris ainsi à méditer un texte, à écouter jour après jour ce que l'Esprit dit à l'Eglise, à progresser dans la foi en Celui que le texte et sa méditation dirigée leur révélaient.



**LA PRIÈRE** La Parole biblique méditée ou prêchée est un message du Christ vivant adressé à qui-conque veut entendre. Le Seigneur attend réponse de ceux auxquels Il parle. C'est pourquoi toute lecture ou méditation biblique est suivie de la prière, prière commune ou prière personnelle.

En réalité, la vraie souffrance d'innombrables époux tient à l'absence de cette prière commune.

Est-ce négligence de leur part ? Oui, sans doute, mais la vraie raison est ailleurs : la timidité et la gêne les paralysent, et aussi la peur de traduire devant l'autre une louange ou une humiliation ou une intercession en des phrases maladroitement, embarrassées, où abondent les fautes de langage. C'est à ces misérables obstacles que tient, pour une bonne part, le silence des époux que Dieu appelait à la prière en commun.

Aussi est-il urgent de le souligner : Il faut apprendre à prier en commun.

Et cet apprentissage commence dans la prière personnelle. Déjà sur ce terrain, une victoire importante doit être remportée. Satan n'est jamais plus actif qu'à l'heure de la prière. Dangereuse pour lui et son royaume, il se doit de l'entraver.

Il nous persuade de retarder le moment de prier jusqu'à l'heure où l'on sera dispos. Les journées étant surabondamment remplies, nombre d'entre elles passent sans que nous ayons joint les mains.

Il nous persuade de notre incapacité de prier personnellement. Il nous pousse à répéter une ou deux prières connues que nous finissons par prononcer machinalement, sans une réelle participation du cœur et de l'esprit.

Il nous persuade d'attendre la fin de la journée pour cette offrande à Dieu. A cette heure-là, nos prières restent inachevées dans leur forme et leur contenu, parce que le

sommeil est venu nous surprendre tandis que nous les prononçons.

Il nous persuade de prier en silence, « intérieurement ». Il y faut une intense concentration d'esprit, ce dont nous sommes précisément incapables ! D'où ces prières qui sont plutôt des divagations, notre esprit étant distrait par des pensées qui n'ont rien de commun avec notre intercession.

Comment éviter ces pièges ?

La prière est un combat dans lequel la prudence du hérisson face au serpent nous est un précieux enseignement. Connaissant la ruse de son ennemi, le hérisson ne lui offre aucune prise, le laisse s'épuiser en vain dans une lutte d'où le serpent sortira vaincu. C'est là une parabole.

Sans en faire une règle et une application rigides, il y a cependant une heureuse manière de prier : c'est de le faire à genoux, mains jointes, de telle manière que notre corps, même lorsqu'il est fatigué, accompagne notre esprit dans son action d'offrande et de supplication. C'est de le faire aussi yeux fermés, à mi-voix, de telle manière que rien d'extérieur ne puisse venir distraire notre esprit.

Cette prière personnelle formulée à mi-voix est en outre le plus favorable des exercices en vue de la prière en commun. Ce qu'on a appris à dire pour soi, en des phrases courtes, simples, précises, on saura le dire avec et devant les autres.

Il n'est pas d'époux qui, ayant fait cet apprentissage personnel de la prière, ne puissent aussitôt se joindre activement à une prière commune.

Jésus disait : *Quand tu pries, n'use pas de vaines redites.* Quelle grâce de pouvoir librement apporter à Dieu : louange, humiliation, intercession, au gré des moments, des circonstances, avec son conjoint, bientôt avec ses enfants, enfin avec les frères en la foi !





Cet apprentissage de la prière personnelle et commune peut se faire sous une autre forme encore.

Au nombre des soixante-six livres de la Bible, il y a les Psaumes. Les circonstances heureuses ou malheureuses qu'ils évoquent n'ont jamais cessé d'être actuelles. Aussi, de tout temps, l'Eglise a-t-elle prié en répétant tel ou tel de ces cent cinquante psaumes. De tout temps aussi, elle en a recommandé la lecture car, lus à deux et de manière alternée, les psaumes offrent d'heureuses possibilités de prier en commun ou de faire l'apprentissage d'une telle prière.

Pour prendre un exemple, le psaume 103 prononcé par des époux en prière sera lu de la manière suivante :

L'époux : — *Mon âme, bénis l'Eternel*

L'épouse : — *Et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom.*

L'époux : — *Mon âme, bénis l'Eternel*

L'épouse : — *Et n'oublie aucun de ses bienfaits.*

L'époux : — *C'est lui qui pardonne toutes tes iniquités, etc.*

Sans doute, une telle prière, si belle soit-elle, demande à être complétée. *Merci, pardon, s'il te plaît*, ces trois mots résument tout ce qu'une âme peut avoir à dire à Dieu. Les époux auront alors toute liberté de donner un contenu précis et multiple à leur action de grâce (merci), à leur humiliation (pardon), à leur intercession (s'il te plaît). Avec la précision suivante : Il faut veiller à ce que la prière ne devienne pas un monologue de l'un des époux, tandis que l'autre écouterait passivement, même peut-être distraitemment. Il faut réserver les monologues à la prière personnelle. Dès l'instant où l'on prie à deux, l'expression de la pensée doit revêtir une forme succincte, sans pour autant qu'une entrave soit faite à l'Esprit Saint animant notre oraison.

La forme alternée, enseignée par les psaumes, servira de modèle. Qu'il s'agisse de louange, d'humiliation ou

d'intercession, le thème peut être repris par chacun des membres de la famille, l'un remerciant Dieu pour ceci, l'autre Le remerciant pour cela, et ainsi de suite.

Avant de prier, on peut aussi convenir du contenu à donner à l'intercession, et laisser à chacun des membres la responsabilité de prier pour la ou les personnes qu'il avait nommées, ou pour le sujet qui lui tenait à cœur.

A noter que la prière d'un psaume peut servir d'introduction à la prière libre ou, vice-versa, servir de conclusion.

Dans les foyers avec ou sans enfants, il faut aussi faire une place aux cantiques, particulièrement à ceux dont les paroles ont la forme d'une prière.

Pour rester pratique, voici un plan pour culte de famille tel que le propose un pasteur à ses paroissiens :

1) Invocation (sous forme alternée) :

— *Nous t'invoquons, car Tu nous exauces, ô Dieu.*

— *Incline vers nous Ton oreille, entends notre prière.*

— *A toi, ô Eternel, nous élevons nos âmes.*

— *En toi, Seigneur, nous mettons notre confiance.*

2) Cantique.

3) Lecture biblique commentée personnellement et avec l'aide du *Lecteur de la Bible*.

4) Prière.

5) Cantique.

Pour demeurer vivante, la communion avec Christ a besoin de ces exercices de piété. Ils sont pour la foi ce qu'est la nourriture pour le corps.



La prière commune ne saurait cependant remplacer la prière personnelle.

Le Christ appelle chacun par son nom. Même les plus unis des époux connaissent cette nécessité d'une prière



« dans le secret ». Au reste, leurs besoins spirituels peuvent être aussi divers que leurs personnalités. Dans le cadre du foyer comme dans celui de la communauté locale, elles ne se confondent, ni ne s'effacent. Si la lecture de la Bible peut demeurer uniquement communautaire, la vie de prière, elle, souffrirait très vite de n'avoir pas ses heures d'intimité. Aussi bien dans le cadre du foyer saura-t-elle se réserver des moments d'oraison personnelle, sans pour autant négliger la prière communautaire.

#### LE CULTE

#### DE LA COMMUNAUTÉ

*N'abandonnons pas nos saintes  
assemblées, comme quelques-uns  
ont coutume de le faire, disait*

déjà l'auteur de l'Épître aux Hébreux.

La vie conjugale et familiale est une préparation au Royaume de Dieu. On ne saurait y entrer un jour si l'on a refusé de suivre le chemin qui y mène. Quand Christ viendra chercher les siens, *l'un sera pris et l'autre laissé*. Le moins qu'on puisse dire, c'est que pour espérer une participation à l'Eglise triomphante, il faut avoir eu sa place dans l'Eglise militante, celle où en vue du combat et du témoignage, nous est donnée toute la plénitude de la foi, savoir : connaissance de la Parole, participation aux sacrements, dons de l'Esprit, joie du service dans la communion du Christ vivant et des frères en la foi.

L'Eglise — la communauté des élus — est la forme terrestre et locale du corps du Christ. Elle n'a pas partout la même forme ni le même nom. Ce qui importe, c'est que Christ en soit le chef, le Saint-Esprit, l'élément vivifiant. Ce qui importe aussi, c'est que tous ceux appelés à former la communauté locale y soient soumis au Seigneur et obéissants à l'Esprit.

Cette obéissance, dans sa forme la plus simple, demande de tous les membres, des époux en particulier, qu'ils soient fidèles aux assemblées, aussi bien à celles du dimanche qu'à celles de la semaine.

La vie spirituelle des époux est donc intimément liée à la vie, au service, au témoignage des communautés locales ou paroissiales.

**L'UNITÉ MAINTENUE** En conclusion, il y a plusieurs manières d'approcher personnellement Christ chaque jour. L'essentiel n'est pas dans la forme donnée à ces rencontres. L'essentiel, c'est d'en avoir le désir et de prendre au sérieux les moyens qui les favorisent. Dans un monde où le rythme — celui du travail comme celui du plaisir — précipite l'homme dans un tourbillon asservissant pouvant aller jusqu'à l'abêtissement, cette communion avec Christ est indispensable. Elle seule permet à l'homme, au couple, à la famille, de ne pas être désagrégée. De plus, elle seule maintient l'unité au foyer et la recrée de jour en jour. Hors cette communion, les membres d'une famille deviennent très rapidement des étrangers les uns aux autres. Tout en vivant ensemble, ils finissent par mener, chacun de leur côté, une existence impénétrable à l'autre. Est-il admissible qu'on cache à l'être qui nous est le plus cher la part la plus précieuse de notre vie ?

On l'a dit et redit : le plus profond amour mutuel n'est jamais que promesse d'unité. Cette unité se recrée sans cesse, en même temps qu'elle doit s'approfondir.

Il y faut du temps, un temps fait quelquefois d'incompréhension mutuelle, de blessures, d'humiliations, de colère soudaine, d'énervement. Le couple et les enfants qui lui sont donnés ne sont pas les éléments d'un puzzle s'emboîtant parfaitement pour composer aussitôt une image



complète et achevée. Ce sont des créatures imparfaites, anguleuses, aux possibilités limitées, ne parlant pas toujours le même langage et ne donnant pas toujours aux mots le même contenu. D'où heurts, froissements intérieurs; parfois aussi dépit, désaccords superficiels qui pourraient à la longue aboutir à de graves crises; ou encore lourds silences dans lesquels chacun souffre de son côté, croyant être incompris et ne saisissant pas que l'autre souffre aussi.

Suivre Christ, ce n'est pas essayer tant bien que mal de calquer notre vie sur des principes aussi respectables que lointains; c'est s'approcher de Quelqu'un de vivant, c'est venir à Lui tel qu'on est, c'est accepter de Lui une vie où tout doit devenir expression de l'amour qu'Il a pour nous, et pour l'autre.

Quand, selon une discipline quotidienne librement consentie, les époux s'exposent personnellement et ensemble à la lumière des vérités évangéliques, les réflexions qu'elle suscite, les aveux auxquels elle conduit, cette mise à nu de leur âme, ce partage, cette prière à genoux, en un mot : cette communion en Christ, accorde à chacun des conjoints la force de se dépouiller de tout orgueil, de toute rancune et de donner à l'autre le pardon et la confiance qu'il sollicite. Ainsi Christ conduit les époux dans un amour et une unité de jour en jour plus profonds, en dépit de tout ce qui, en eux et à cause d'eux, menaçait d'y porter grave atteinte.



Cette recherche d'unité en Christ répond encore à une autre nécessité.

Il ne suffit pas que les époux s'aiment et, dans une foi enracinée en Christ, réalisent leur unité. Leur vocation

accomplie ne les enferme pas dans un « droit » au bonheur personnel et mutuel, renouvelable de jour en jour pour leur seule satisfaction. Les dimensions d'un bonheur familial sont immenses, mais ce serait les rapetisser singulièrement que de les limiter à ce seul cadre et à cette seule cause. La famille appartient au Royaume de Dieu, mais celui-ci la dépasse infiniment.

*Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants... et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Avant l'amour de soi, avant l'amour des siens, oui, avant le bonheur et la joie d'être ensemble, il y a l'amour de Dieu. Il y a Sa gloire. Il y a Son service. Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu.*

Comment faire concourir à la gloire du Seigneur nos attitudes, nos jugements, nos décisions, notre travail, nos loisirs, notre argent, sans oublier notre hospitalité, s'ils ne sont pas inspirés, soutenus, éclairés par une même pensée, une même âme, un même cœur, fruit d'un même amour demandé et reçu personnellement et ensemble à genoux ?



Il n'est pas un instant de notre vie, pas un geste qui ne nous affermis sur le chemin qui mène au royaume... ou alors nous en écarte.

Comment conduire nos enfants à la découverte de l'Evangile, comment le leur expliquer, comment « former Christ en eux », si nous ne savons pas parler d'eux à Christ et les Lui apporter dans une persévérante intercession ?



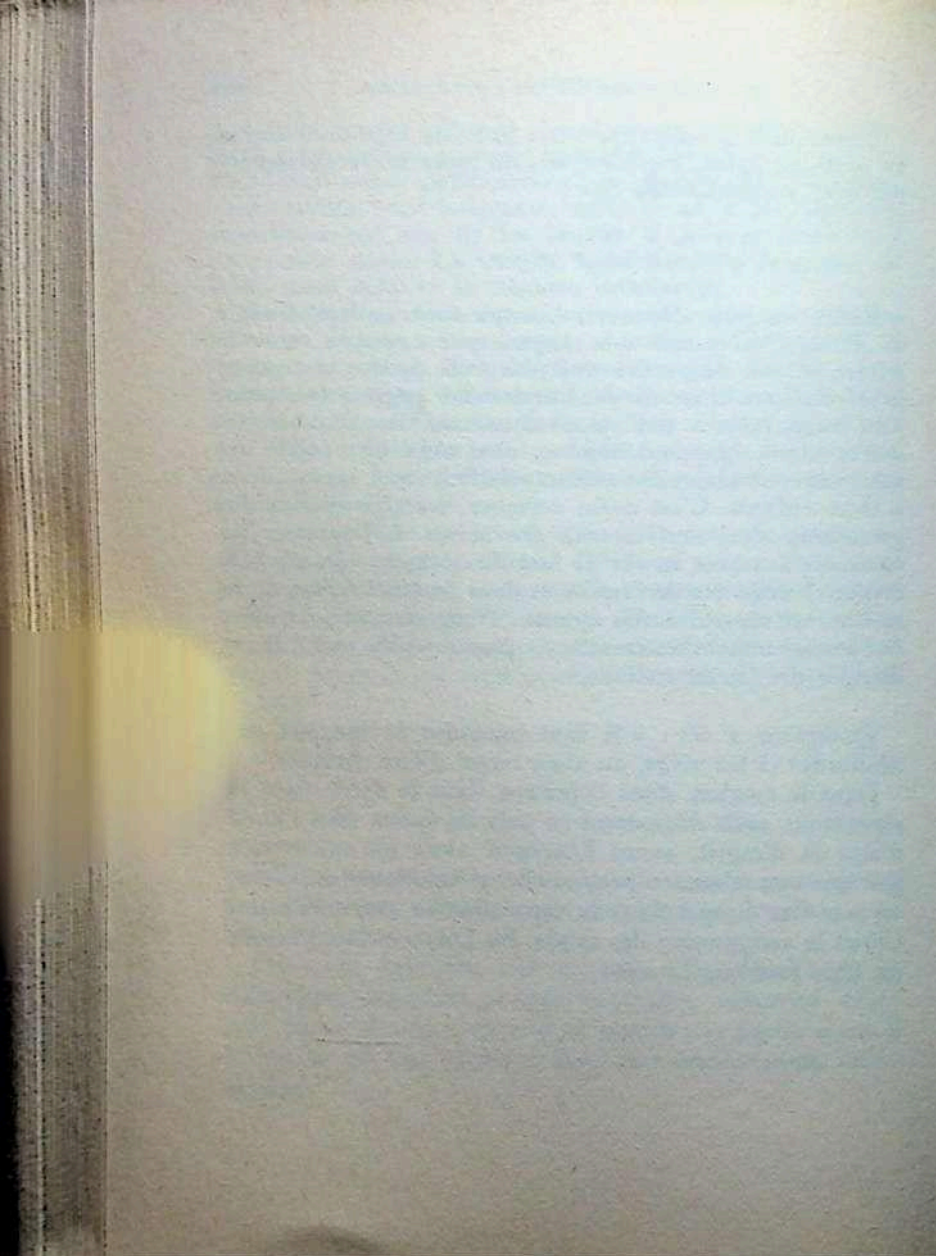
Comment leur enseigner à lire la Bible, à prier, à mettre en pratique la loi d'amour, si *cela* nous ne le pratiquons pas avec eux et devant eux ?

\*  
\* \*

Enfin, on peut découvrir brusquement qu'être disciple de Jésus, c'est courir des risques, par exemple celui de perdre sa vie, de perdre une place, de perdre une possibilité de s'enrichir ou de simplement gagner son pain; c'est aussi refuser des compromissions, des accommodements admis du grand nombre; c'est aussi être rejeté des autres et contraint à une solitude difficile aux époux, sinon à leurs enfants. C'est enfin accepter des séparations, des privations, des souffrances, des mises à l'épreuve en contradiction avec la vie de famille normale. Quand Job, frappé dans sa vie de famille et dans sa santé refuse de se révolter et répond à son épouse : *Nous recevons de Dieu le bien, et nous n'en recevrons pas aussi du mal ?* il est disciple du Christ.

Quelqu'un a dit : « Il faut entendre le langage des béatitudes et les vivre, ou alors cesser d'être chrétien. »

Dans le combat, dans l'épreuve, dans le deuil, dans la séparation, seuls demeurent en paix les époux dont l'unité d'âme et d'esprit, avant l'épreuve, avait été renouvelée par une connaissance personnelle et commune du Christ vivant. Car jusque dans la séparation se renouvelle par Christ la communion des saints. En Lui, par Lui, l'amour est plus fort que la mort.





## Epilogue

Les premières pages de ce livre ont placé le lecteur devant une réalité peu réjouissante. Pour être authentique et ne correspondre que trop souvent à l'aspect de la généralité des foyers, elle n'est pas moins incomplète. Car il y a des foyers heureux.

Leur histoire s'écrit rarement. C'est que le vrai bonheur s'effarouche d'être étalé aux yeux d'autrui. Il est le fruit d'une humble sagesse qui a su puiser à la source vive. Aussi bien dans sa qualité et sa sérénité, ce bonheur doit-il sa saveur non à ceux qui en bénéficient, mais à Celui qui la donne gratuitement à qui la recherche et consent à la recevoir.

Les époux heureux le savent; d'où aussi leur discrétion. Tout aveu de bonheur leur ferait côtoyer la prétention, risquerait d'attirer sur eux une attention qui est à reporter sur Christ seul et la vérité de Sa sagesse.

La douloureuse histoire des foyers désagréés par l'homme et sa méchanceté nous a accompagnés dans nos premières démarches à la découverte de la réalité. A l'heure de la conclusion, n'est-il pas juste de faire entendre une autre histoire, aussi vraie que la première : celle de foyers où les époux ont triomphé de tout obstacle dès le premier jour, parce qu'ils étaient ensemble fondés sur le roc de la Parole; celle aussi de foyers où, semblablement et pour les mêmes raisons, l'un des époux,

parfois jusque dans la plus noire des épreuves, a tenu bon ?

Les témoignages des premières pages devaient faire réfléchir, amener à la vérité. Ceux de ces dernières pages rempliront le même office, avec cette nuance heureuse : ils seront pour beaucoup une joie et un encouragement.

Le nombre de ces lettres est restreint. C'est intentionnellement qu'il a été limité. Elles ne sont pas là pour convaincre. Elles sont l'écho vivant d'un amour fidèle parce qu'animé du souffle de l'Esprit Saint.



A l'automne, nous fêterons le vingtième anniversaire de notre rencontre et le dixième de notre mariage, ceci le même jour. Nous avons deux enfants.

Les soucis et les coups durs ne nous ont pas manqué, comme il se doit ; mais, jusqu'à maintenant, nous sommes toujours parvenus à sortir heureusement de toutes les situations, si difficiles soient-elles. Nous passons certainement pour des gens aisés ; ce n'est pas tout à fait exact ; nous ne manquons de rien et avons parfois un peu de superflu à condition de compter. Ceci dit, afin que vous puissiez un peu nous situer.

Souvent, il nous semble qu'il y a trop d'argent facilement gagné. Madame et les enfants ayant matériellement le nécessaire, Monsieur estime que le superflu lui revient de droit pour ses sorties égoïstes. Bien sûr, quand l'argent est difficile à gagner et qu'on a appris, parfois durement, à administrer sagement son revenu, les restrictions aux tournées apéritives viennent sans autre !

Mais, ce qui manque dans bien des ménages, c'est tout simplement l'esprit d'équipe ou plus exactement le sens de l'équipe...

Avez-vous remarqué la façon de parler de beaucoup de personnes mariées ? Nous sommes très souvent frappés par le nombre de gens qui disent « je » là où manifestement il s'agit de « nous » dans un ménage. Que de fois nous entendons dire : « Mon appartement, ma voiture, mes meubles, mon fils, ma fille, mes projets, mon argent, j'ai décidé que mon fils ferait ceci, j'ai acheté un poste de radio... etc. ». Pourtant, en règle générale, ces enfants, ces objets, ces achats, ces décisions n'appartiennent pas à un seul ou ne sont



pas le fait d'un seul des époux. Et même s'il y a séparation de biens ou si l'enfant n'est qu'à un seul, pourquoi ne pas dire « nous, notre » ? Personnellement, c'est une petite discipline que nous nous imposons sans peine depuis que nous nous connaissons; car « nous », prononcé souvent chaque jour, est un mot magique qui entretient précisément le sens de l'équipe, qui rappelle l'engagement pris solennellement à l'église et qui met au cœur un chaud sentiment de sécurité et de joie. « Nous », père, mère, enfants, œuvrant ensemble pour le bien commun, pour l'équipe, partageant bonheurs et peines, n'est-ce pas mieux qu'un « je » égoïste et solitaire tout au long de la vie ?



J'ai trois enfants; j'assume seule les soins du ménage. Je ne parviens pas toujours à éviter de m'impatienter avec mes chers petits parfois si insupportables. Mon mari nous permet une vie aisée au prix de beaucoup de peine. Et puis il a beaucoup d'activités en dehors de son travail professionnel.

Seulement, j'ai un privilège rare. Mon mari n'est pas un égoïste et ne pense pas à sa satisfaction personnelle. C'est uniquement par esprit de service chrétien qu'il s'occupe de tant d'activités extérieures. Il m'a amenée à partager sa foi. Car, loin de nous désunir, elle est le ciment nécessaire et combien solide qui, plus qu'un amour unique-ment humain, crée entre nous des liens indissolubles.

On pourrait demander : Que deviennent les enfants dans un foyer semblable ? Eh ! bien, ils sont la raison première pour laquelle mon mari lutte au dehors et s'encourage en dedans. Il est vrai que la plupart des gens ne se rendent pas compte des difficultés matérielles mais surtout spirituelles que traverse notre pays et la peine que nous avons à faire respecter réellement des libertés primordiales que nous voulons à tout prix transmettre à nos enfants dans tous les domaines.

De ces difficultés, nous sommes tous deux conscients; c'est pourquoi nous ne nous contentons pas d'un bonheur douillet et familial égocentrique.

J'ai écrit plus haut que j'en suis venue à partager la foi de mon mari. Je dois préciser que cela n'a pas été tout seul. Je me suis mariée pendant la guerre sans penser plus loin qu'à l'amour sincère que j'éprouvais pour mon mari (ce qui n'est pas si mal !). Quand la guerre terminée, je l'ai vu s'engager peu à peu dans beaucoup d'activités extérieures, j'ai beaucoup tempêté et rouspété, n'ayant pas beau-

coup de patience et étant fort têtue. Mais voilà ce qui a permis le miracle : la patience est profondément ancrée en mon mari; jamais il ne m'a butée ni heurtée de front; il s'est simplement montré ferme. Un lent travail s'est fait en ma conscience et Dieu, toujours invoqué, ne m'a pas ménagé ses grâces magnifiques me montrant pardessus tout que j'étais égoïste. J'ai compris, guidée par un directeur de conscience étonnant, qu'en entrant dans le jeu, je goûtais un bonheur que seule j'aurais détruit, me croyant délaissée, ce qui était faux; je m'en suis rendue compte depuis. Il n'aurait jamais été, certes, question de séparation, ni même de chercher ailleurs...

Et je dois dire que peu à peu, difficilement, je me suis mise au courant de tout ce qui intéresse mon mari, et qu'à mon tour je l'encourage activement et lui donne même des idées. Nos enfants n'ont rien à y perdre, car notre vie de famille n'est en rien négligée; elle est au contraire préservée, car peu à peu ils s'intégreront, en grandissant, apprendront à faire face à bien des difficultés et à s'éviter bien des illusions notamment sur le mariage. Il est évident que lorsque nos enfants auront leur vie propre et que je serai entièrement libre, j'accompagnerai mon mari toutes les fois qu'il sera possible.

Je n'ai donc plus rien à reprocher à mon mari qui, en plus, est très bon père et époux et me rend des services à la maison (corvées); lui-même ne me reproche jamais mes impatiences de mère de famille dues à une existence comparable à une course contre la montre (par contre, je les regrette toujours).

En conclusion, parce que l'un des deux était profondément chrétien, il est parvenu, à force de patience et d'amour, non seulement à éviter le pire, mais à entraîner à la poursuite du même idéal l'épouse qui vous écrit. Pas de vrai bonheur sans Dieu, dont la miséricorde est infinie à l'égard des petits humains que nous sommes.



Quand nous nous sommes mariés, ma tante m'a donné ces conseils, que j'ai toujours suivis, sans jamais m'en écarter :

« Ne laisse jamais venir une première chicane... Attends ton mari, même s'il rentre très tard; quand il rentre, sois toujours aimable et ne lui fais jamais part de tes ennuis de ménage. »

Je n'ai jamais oublié, ai toujours suivi ces conseils. Bien souvent j'en souffris, mais le résultat était bon, j'en ai été récompensée. C'est entendu que l'homme est égoïste et veut se sentir le seigneur et maître. Cependant, je peux vous assurer que notre union



et l'entente toujours meilleure. Suivant ce que mon mari disait ou voulait que je fasse, j'étais assurée qu'il avait tort; mais je n'insistais jamais. Sans vouloir l'avouer, il voyait quelque temps après que j'avais eu raison. Mais jamais je ne laissais voir que j'en étais fière. Oh ! non, la femme doit avoir beaucoup de tact, de délicatesse et ne pas dire « je », mais « nous ». Naturellement, pour la femme ce n'est pas facile, mais cela rentre dans sa vocation.

Encore un détail qui a son importance : jamais je n'ai négligé ni la propreté de ma personne, ni mon habillement. Quand mon mari rentrait, je le recevais toujours avec le sourire et bonne humeur. Quand il sortait, je l'accompagnais jusqu'aux escaliers avec le plus de gentillesse possible. Je crois que tout homme finit par s'attendrir, par être content de tant d'égards.

J'ai élevé mes enfants en développant surtout les qualités du cœur, la bonté, le dévouement. Je me suis efforcée de leur montrer le bon côté, le bien chez les gens, à avoir des égards, de la politesse, mais de la vraie, celle qui consiste surtout à faire du bien à autrui. J'ai heureusement réussi avec leur éducation et leur ménage va le mieux possible.

Il faut bâtir son bonheur et pour cela la femme doit toujours faire le bonheur de son mari, sans penser à faire le sien. Voilà ce qui a toujours été ma conviction. Et vous savez où elle se puise...

\*  
\* \*

Je suis aussi une femme seule, avec un mari qui ne partage ni ses soirées, ni ses pensées; cela est souvent dur, j'en conviens; aussi, voilà ma « philosophie », toute gratuite.

Qu'est-ce que l'amour ? C'est un don de soi. Aimer assez pour accepter la joie de l'autre. Si lui est heureux, être heureuse de sa joie. Ce n'est pas facile !

S'accepter différents comme la main gauche est différente de la droite. Pourtant ces deux mains différentes peuvent faire du bon travail ensemble. Un homme qui, par sa vie au dehors est en relation directe avec le monde, ne sent pas comme une ménagère le besoin de compagnie. C'est la vie qui veut ça. Mais il ne faut pas trop penser à soi et encore moins aller chercher la solution ailleurs.

J'ai fait partie de sociétés féminines, sociétés chrétiennes. Un soir par mois, nous nous retrouvons entre dames. On s'enrichit moralement, cela distrait, on y trouve de bonnes amitiés; on se sent surtout moins seule. Ici, où je suis depuis deux ans, je ne me le permets plus; ces dames se réunissent le vendredi soir et, en principe,

je ne sors pas ce soir-là. C'est le soir où le papa, ayant oublié de rentrer à l'heure, arrive entre huit et dix heures et a besoin d'une oreille complaisante pour écouter l'histoire ou la discussion qu'on vient d'avoir devant trois décis. Pour lui, c'est le commencement du repos de fin de semaine, et j'essaie d'être alors au moins autant épouse que mère; ce n'est pourtant pas toujours si intéressant; il faut croire que ce moment passé entre camarades, avant le retour, compense bien des fatigues de la quinzaine...

Je rejoins chaque fois que je le peux une équipe de « foyers chrétiens », y puise courage et lumière; c'est du soleil pour tout un mois. Chaque fois que je me suis trouvée devant de sérieuses difficultés, j'ai demandé conseil au berger de la paroisse; c'est un grand ami, et je lui dois le nonante pour cent du bonheur de notre foyer...

J'ai pris le principe de ne jamais m'énervier avant le retour du mari; il peut avoir une raison sérieuse de n'être pas rentré; si je me fais trop de bile, je vais me coucher en pensant qu'à mon réveil il sera là... et l'explication aussi. Souvent, alors qu'on avait le droit de gronder, on est si content que le souci soit fini qu'on oublie de gronder. J'aurais plutôt tendance à taquiner, cela fait autant d'effet, mais pas n'importe quand...

Chez nous, le papa me donne ce qu'ensemble nous avons estimé nécessaire au ménage, quelquefois un peu plus, selon ses possibilités. Il choisit lui-même son argent de poche; souvent l'envie me prend d'en discuter. Et pourtant, je me souviens que, jeune fille, mon argent de poche filait rapidement. En principe, je me défends de juger sa manière de dépenser l'argent. Tant pis si ses dépenses de début de quinzaine l'obligent à tirer le diable par la queue en attendant la paie.

Je suis heureuse que nos possibilités financières l'obligent à un minimum de sagesse.

Je tâche de relier autant que possible sa vie à celle des enfants. Et surtout, j'essaie tant que je peux d'oublier le « je » et « moi » qui, quand on les ressasse, ne nous apportent qu'amertume et insatisfactions. J'essaie de penser à cela en éduquant mes enfants qui seront « le monde de demain ». Ouvrir leur cœur, leur apprendre à penser aux autres et à se supporter gentiment...

\*  
\* \*

Bien des personnes étant au courant de ma situation, me disent qu'elles n'auraient jamais enduré si longtemps une vie pareille, mais seraient depuis longtemps parties.



Je veux vous dire pourquoi je suis encore là, bien que mon mari — ayant ce qu'il lui faut ailleurs, vous l'aurez sans doute deviné — aurait depuis longtemps aimé me voir partir. J'ai la foi en Dieu qui ne trompe jamais, en qui seul nous pouvons avoir confiance, qui nous aide à porter notre croix. J'ai trois enfants qui ont besoin de moi et pour qui, avec l'aide de Dieu, je veux tenir jusqu'au bout.

Pour ma part, j'ai la conviction que si je n'avais pas fait un mariage malheureux, je n'aurais pas trouvé Dieu. Par contre, je peux me dire chaque jour à mon lever : Mon Seigneur demeure tout près de moi...



J'ai été moi aussi placée devant ce terrible problème de l'avortement, et cela à un moment des plus difficiles de ma vie.

Nous avons mal commencé. Mon fiancé, issu d'une famille alcoolique — ce qui entraîne indiscutablement une triste vie de famille — venait d'être mis hors de sa place pour abus de confiance. Et je me trouvais enceinte. On m'a proposé un avortement; ainsi, tout serait simplifié.

Pourtant, je n'ai jamais pensé que cela fût une solution. Si l'on commence mal et continue par un crime, que sera la suite?...

Donc, malgré tout, nous nous sommes mariés, avec ce que nous avions; et c'était le strict nécessaire.

J'ai encouragé mon mari, lui ai fait une vie de famille. Notre petit est né en mars. Vous dire notre joie est impossible. Cela se vit et ne peut s'expliquer. Mon mari a compris beaucoup de choses. Il est devenu un autre homme, un époux dans le vrai sens du mot. Nous sommes aujourd'hui heureux.

Mais si nous en sommes là, c'est à Dieu que nous le devons. En effet, c'est Lui qui nous a aidés, parce que chaque jour nous le lui avons demandé...

Il faut dire aussi que ma maman nous a encouragés dans cette bonne voie.

Je me permets encore de vous dire que pour se marier dans ces conditions, il ne faut pas se laisser tenter par l'achat d'un mobilier à crédit. On se dit qu'en payant chaque mois ça ira. Mais quand il faut payer toutes ces mensualités, que reste-t-il pour vivre? Et puis, s'il faut toujours tirer le diable par la queue, le mari se décourage. Ceci est le mal de beaucoup de ménages...



J'ai un mari toujours absent. Depuis des années, il rentre le samedi après-midi et repart le dimanche soir. Ces absences régulières ont procuré des occasions de fréquentations. Il se trouve toujours une femme qui cherche l'aventure et la solitude fait le reste. Nous avons été heureux près de vingt-cinq ans. Les enfants sont bien élevés, je suis une bonne travailleuse et mon ménage est bien tenu. Alors que faire, sinon se taire et être encore heureuse du peu que nous recevons de sa présence. J'ai liquidé en une seule explication ce qu'il y avait à mettre à jour. Ensuite, le silence. J'attends qu'il revienne à de bons sentiments; et cela reviendra puisqu'il n'a rien à me reprocher. Remarquez qu'entre nous il y a une entente cordiale et personne autour de nous ne se doute de la fêlure. Il n'est pas question de séparation ni divorce. J'ai tant prié que Dieu m'exaucera, j'en suis sûre. Il est ma consolation et mon confident quand j'ai trop de mal à l'âme.

Bien des personnes penseront qu'on s'habitue. Eh ! bien, non ! On ne s'habitue jamais à être bafouée, même de loin; mais je suis heureuse encore d'avoir pu garder un foyer à mes enfants. Je me réjouis quand je vois qu'il revient à de meilleurs sentiments et se plaît à la maison.

\*  
\* \*

... J'ai tenu ferme malgré ma souffrance morale durant depuis dix ans. Mes enfants sont maintenant à leur ménage. Je suis d'accord, il ne faut pas chercher la porte de sortie du mariage qu'est le divorce, mais tenir. Quand mon mari rentrait à la maison, les enfants, ignorant sa vie, étaient heureux de son retour et moi je faisais comme eux. Vous dire mon désespoir après son départ, sachant sa vie extra-conjugale, je ne saurais vous le dépeindre. Mais vint le jour où l'infidèle regretta sa vie gâchée. Pour ce jour, je suis heureuse d'être restée fidèle au foyer.

Et maintenant, nous finissons notre vie terrestre dans ce foyer vide de nos oisillons; une tendresse sans borne a remplacé l'amour de notre jeunesse. Pardonner, toujours pardonner est notre lot à nous, humains, en nous appuyant sur notre modèle : Jésus-Christ. Je suis récompensée, car ainsi mes enfants n'ont pas eu l'occasion de mépriser leur père. A ma confirmation, j'avais reçu le verset : Tiens ferme ce que tu as...

\*  
\* \*



Je ne suis pas mômière, ni bigote. J'ai quatre enfants que j'ai élevés avec l'assentiment de mon mari, dans ma religion. Nous sommes mariés depuis près de trente ans, ce qui veut dire que nous ne sommes plus des jouvenceaux. Cela n'empêche pas que nous soyons aussi unis qu'aux premiers jours, peut-être plus encore; nos enfants nous font honneur et plaisir; mais je dois vous dire que ce qui a fait notre force, ce qui nous a aidés et nous a toujours soutenus, c'est la confiance en Dieu, une croyance ferme, solide.

Nous avons eu souvent des jours pénibles. Mon mari n'avait pas la grosse paie, les enfants étaient petits, ils usaient. Mais nous n'avons jamais désespéré, nous avons toujours eu confiance. Maintenant, notre situation s'est améliorée. Dieu nous bénit et je vous assure que, malgré quelques nuages par-ci par-là (où il n'y a rien, nul ne se tient), si tous les ménages étaient comme le nôtre, les avocats pourraient fermer leurs études, tout au moins ceux qui vivent des divorces. Oui, je crois que ce qui manque aux foyers, c'est la vraie foi : apporter à Dieu le bon comme le mauvais, Lui offrir nos joies tout comme nos épreuves, après cela, tout est facile et la vie paraît moins dure.



J'ai aussi eu un écart de conduite qui fut d'assez courte durée, mais que j'ai payé à prix d'or. J'ai été prête à en finir avec la vie. J'ai souffert moralement d'agir mal, car je m'étais attachée à un voisin qui m'était cher et que j'ai profondément aimé, alors que je n'en avais pas le droit. Il était veuf, moi j'étais épouse et mère, et il fut un temps où je fis taire ma conscience pour l'aventure.

Je n'y ai pas trouvé de joie véritable, mais j'ai souffert quand même lorsqu'il me fallut prendre la décision de cesser mes relations honteuses. Et bien plus encore, quand les remords et la honte de mon infidélité m'ont assaillie. Je ne savais plus prier, parce que l'on ne peut servir deux maîtres.

Je ne peux réaliser que j'aie pu vivre cette double vie. Le jour est venu où je fus à bout, et j'ai ouvert mon cœur à mon mari. Quelle croix ai-je dressée sur son chemin ce jour-là ! Mais mon cher mari a pris la solution la meilleure. Il a pensé au temps où il m'avait connue toujours fidèle, confiante et heureuse et, par amour pour nos trois enfants, il m'a pardonné et m'a tendu la main pour m'aider à revenir moi-même.

J'ai été un certain temps sans pouvoir malgré tout m'ouvrir à Dieu et m'humilier pour avoir son pardon. J'étais si faible que j'ai

fait une dépression. Maintenant je suis heureuse. A nouveau, j'ai la paix dans mon cœur. Je suis sûre que Dieu a eu aussi pitié de moi et m'a pardonné. Et je veux rendre heureux mon mari comme il le mérite et lui faire oublier les mauvais jours. D'ailleurs, la souffrance m'a affermi le caractère. Que de larmes j'ai versées ! Que serait-il arrivé si mon mari m'avait chassée ? Mais c'est un chrétien véritable et il a su choisir la meilleure solution, et c'est un foyer de sauvé et un foyer qui s'est rebâti sur le roc et le sera jusqu'à la fin.

\*  
\* \*

Vous m'avez dit tant de choses que vous vous demandez peut-être ce qui a germé et ce que j'ai laissé perdre. Sans doute beaucoup de choses précieuses m'ont-elles échappé. Mais quand vous m'avez dit : « Les hommes sont déjà sauvés, et tous, mais il faut le leur faire connaître », j'ai compris que je n'avais rien compris à rien jusqu'alors.

Je m'explique : « Qui veut sauver son âme la perdra » s'adressait bien à moi (d'ailleurs il y a longtemps que ce verset me trottait par la tête). Tout ce que je faisais, tout ce que j'avais, toute chose agréable qui m'arrivait, tout me poussait à faire des comparaisons avec d'autres gens qui avaient ou pouvaient moins. Cela tournait nettement à l'obsession. Et comme je me sentais incapable de renoncer à tout pour mon prochain, je me débattais avec les commandements de Dieu, sans voir d'issue.

Je vous avouerai que je m'étais même mis dans la tête que le salut de l'âme de mon mari dépendait de moi (heureusement, étant perplexe quant aux moyens à employer, je n'avais encore rien entrepris de positif ! !). Autrement dit, je croyais qu'il me fallait gagner le ciel par mes propres moyens.

Ou, pour reprendre la comparaison que vous faites avec Dieu le Père et nous Ses enfants, je faisais exactement ce que fait ma cadette qui dit toujours : « Moi fais tout seul ! » et aboutit à des catastrophes spectaculaires !

Alors, maintenant que j'ai compris que j'étais déjà sauvée moi aussi, je sais que c'est Dieu qui me donnera la force de faire ce qu'Il veut que je fasse dans ce monde.

« Dieu est Amour » ; j'ai lu, relu et entendu ça d'innombrables fois. Figurez-vous que je n'y avais rien compris, que je ne m'étais jamais arrêtée à cette idée. Quand j'ai entrevu qu'il y avait là un chemin neuf, si je vous disais que je riais toute seule et que je me sentais, moi aussi née de nouveau, vous n'allez pas me prendre pour une follette exaltée ?



Nul doute que je n'aie encore bien des étapes à parcourir. Pour le moment, il me semble que je fais une petite halte-horaire, très bienfaisante.

\*  
\* \*

Quand j'ai quitté votre bureau, j'étais encore fort perplexe et incertain sur mon proche avenir; ivrogne invétéré, je me faisais une tout autre idée de l'abstinence et de la volonté de tenir mes engagements. Mais le Tout-Puissant me suivit pas à pas et, comme vous me l'aviez si bien représenté, quand on demande Son aide et qu'on accepte Son appui pour porter la charge, Il nous donne une maîtrise et une confiance en soi merveilleuse.

L'ange gardien que vous m'aviez décrit, je le sens à tout instant auprès de moi et, grâce à lui, dans les pires tentations, je n'ai jamais faibli. Je suis devenu un homme nouveau; la confiance en l'avenir et l'espoir d'arriver à un but précis dans la vie me font voir maintenant les belles années de ma jeunesse ainsi que tout l'argent gaspillés bêtement pour l'alcool. Tous les soirs, je remercie Dieu à genoux car, chaque jour est une victoire sur moi-même; je Lui demande avec ferveur la force et la volonté de continuer dans cette voie. Il faut y avoir passé pour apprécier la joie d'être débarrassé du joug et de l'esclavage dégradant de l'alcoolisme. J'ai fait la connaissance de M. X; toute sa vie, il l'a consacrée à la lutte contre l'alcool. Il est pour moi un bon appui et un grand réconfort moral, car la maison où je travaille est le temple de la débauche et de la boisson. D'autre part, je suis continuellement en butte aux railleries du personnel et des clients au sujet de mon abstinence, mais plus l'on me persécute, plus je me sens fort et résolu.

Dieu m'a fait remonter la pente fatale et m'a redonné une chose que je croyais perdue à tout jamais : la confiance en l'avenir.

\*  
\* \*

... A peine aviez-vous commencé à parler que je compris que j'allais entendre mes quatre vérités, comme on dit, c'est-à-dire que ma conscience a été immédiatement mise en éveil. Il m'a semblé que c'était à moi seul que vos paroles s'adressaient. Ainsi, dès que vous nous avez lu la lettre qu'une dame vous écrivait, j'ai cru que c'était ma femme qui vous l'avait adressée, alors que j'étais sûr que ce n'était pas le cas. Autrement dit, cette lettre me concernait personnellement et je m'y suis identifié d'un seul coup.

Moi aussi, j'ai promis à ma femme ce que l'on promet au mariage; moi aussi j'ai ouvert la belle grosse Bible au début du mariage (pour la fermer peu de temps après, n'y ayant rien compris); moi aussi (excusez la répétition de cet horrible Moi), j'en suis arrivé à maltraiter ma femme; moi aussi j'ai flirté jusqu'à être possédé du démon et ne penser presque plus qu'à ça, trompant ainsi odieusement la confiance que ma femme avait mise en moi. Je vous fais grâce de tous les détails de cette vie d'enfer dans laquelle mon cœur — et aussi celui de ma femme — se débattait.

Plus vous approchiez de la fin de votre exposé, plus mes oreilles devenaient rouges et plus je me sentais mal à l'aise. Alors, j'ai compris que c'était Dieu Lui-même qui me parlait ce soir-là, me disant : Voilà à quoi tu en es; alors maintenant choisis : Moi ? ou Satan ? J'ai choisi Dieu. Gloire à Lui pour la patience et l'amour qu'Il a manifestés envers ma femme et moi, après dix ans de mariage ! Comment pouvions-nous vivre si éloignés de Lui ? Je ne pouvais plus faire autrement que demander pardon à ma femme...

Toutefois, je vous assure que cette semaine n'a pas été toute rose, bien au contraire; car, après avoir demandé pardon à ma femme en lui disant tout le mal que j'avais fait, il lui a fallu, à elle, me pardonner, et cela n'est pas venu le premier jour, vous le pensez bien. Pourtant, grâce à Dieu, ma femme m'a pardonné. Nous marchons maintenant la main dans la main sous la conduite de notre Maître, le seul qui compte désormais, Jésus-Christ. Maintenant, nous savons ce que les mot « conversion » et « nouvelle naissance » veulent dire...



Moi aussi, j'ai eu de terribles difficultés comme jeune femme, j'ai dû supporter des scènes fort pénibles. A la suite de l'une d'elles, j'ai été terrassée par un arrêt du cœur, étant à bout de résistance.

Pour que je retrouve mon équilibre, le docteur m'a obligée à m'éloigner plusieurs semaines. A mon retour, mon mari m'a déclaré que c'était bien dommage que je ne sois pas morte. Vous dire que je n'ai pas eu la tentation de m'en aller serait faux. Mais j'avais trois enfants et une famille et une belle-famille que j'aimais beaucoup et à qui j'aurais causé bien du chagrin en abandonnant ma tâche. Et surtout, j'avais promis devant Dieu d'accepter cette tâche, de la remplir au mieux quoi qu'il arrive. Et je suis restée, jouant souvent la comédie de la femme heureuse, car bien peu de personnes ont été au courant de mes peines.



Et maintenant, lorsque je me retourne vers ce lointain passé, je suis infiniment reconnaissante à Dieu qui peut changer les cœurs, qui peut chaque jour vous donner les forces nécessaires pour faire face aux événements. Mon mari a complètement changé et est devenu le meilleur des maris. Mes trois enfants sont mariés et ont chacun un foyer heureux. C'est chaque jour un sujet de gratitude.

Sans foi, sans patience, sans persévérance, sans confiance, on réussit peu de choses.

« Sans foi, sans patience, sans persévérance, sans confiance, on réussit peu de choses !... »

Le Christ dit davantage, et avec quelle fermeté : *Hors de moi, vous ne pouvez rien faire !*

Ce livre, à sa manière, une fois de plus a commenté cette parole.

Heureux qui comprendra.

Il y a des siècles, quelqu'un disait déjà :

*Nombreux sont ceux qui disent :*

*Qui nous fera voir le bonheur ?*

*Fais lever sur nous la lumière de ta face, ô Eternel.*

(Psaume 4. 7.)

La réponse est venue, claire, décisive, incomparable. En venant au monde, Christ a éclairé toute créature. *Le soleil levant nous a visités d'En-haut.* Depuis lors, tout ce que les hommes connaissent et accomplissent, loin de ternir l'éclat de cette lumière, ne fait qu'en souligner la glorieuse présence. Même à l'heure où ils haïssent ! Combien plus encore à l'heure où ils s'aiment... Et c'est là leur vraie destinée :

L'aimer, Lui, et à cause de l'amour qu'Il a pour nous, maris, femmes, célibataires, parents, enfants, *s'aimer.*

*Car Dieu est amour.*

# Table des matières

|                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| Avant-propos . . . . .                                           | 7   |
| I <i>A la découverte de la réalité</i> . . . . .                 | 11  |
| Ignorance ou égoïste aveuglement . . . . .                       | 14  |
| L'alcoolisme . . . . .                                           | 25  |
| L'adultère . . . . .                                             | 34  |
| Les foyers sans histoires . . . . .                              | 58  |
| II <i>A la découverte de la vérité</i> . . . . .                 | 65  |
| L'amour est voulu de Dieu . . . . .                              | 65  |
| La famille, une préparation à la vie éternelle . . . . .         | 70  |
| La structure du couple : la soumission de la femme . . . . .     | 74  |
| Nature de cette soumission . . . . .                             | 81  |
| La structure du couple : l'homme, un chef . . . . .              | 84  |
| L'amour, responsabilité de l'homme . . . . .                     | 88  |
| Dans la vie de tous les jours . . . . .                          | 97  |
| Comment le réaliser . . . . .                                    | 98  |
| Absence d'hommes . . . . .                                       | 103 |
| Epouse d'un incrédule . . . . .                                  | 108 |
| L'ordre de Dieu . . . . .                                        | 114 |
| III <i>A la découverte de l'amour</i> . . . . .                  | 123 |
| Les parents doivent-ils s'en mêler ? . . . . .                   | 13  |
| La prière . . . . .                                              | 13  |
| Les questions pratiques . . . . .                                | 15  |
| Mariage mixte . . . . .                                          | 14  |
| Mariage à l'essai . . . . .                                      | 155 |
| La vraie préparation au mariage et son accomplissement . . . . . | 161 |
| IV <i>A la découverte des difficultés</i> . . . . .              | 173 |
| Les beaux-parents . . . . .                                      | 173 |
| Le divorce . . . . .                                             | 180 |
| La limitation des naissances . . . . .                           | 194 |
| La continence . . . . .                                          | 220 |
| Les déviations sexuelles . . . . .                               | 226 |
| V <i>A la découverte de la victoire</i> . . . . .                | 233 |
| La lecture de la Bible . . . . .                                 | 234 |
| La prière . . . . .                                              | 237 |
| Le culte de la communauté . . . . .                              | 241 |
| L'unité maintenue . . . . .                                      | 242 |
| Epilogue . . . . .                                               | 247 |



---

## **DU MÊME AUTEUR :**

**L'Occultisme à la Lumière du Christ**  
(3e édition)

**Non au Yoga** (2e édition)

**Commentaire sur la 1re épître de Pierre**  
(2e édition)

**Commentaire sur la 2e épître de Pierre**  
et l'épître de Jude

**Un grand sujet : l'Amour**

A paraître fin 1977

**Par le doigt de Dieu**  
(étude sur le ministère de la délivrance)

EN COLLABORATION

AVEC ALAIN BURNAND :

**Deux oui pour un nom**

**Demain, l'au-delà**

---